

2008

**LES RELATIONS AFFECTIVES ENTRE LES
PROPRIÉTAIRES ET LEURS ANIMAUX
DE COMPAGNIE :
UNE AIRE TRANSITIONNELLE ?**

THESE

Pour le

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

Présentée et soutenue publiquement devant

LA FACULTE DE MEDECINE DE CRETEIL

le.....

par

Una KELLY

Née le 2 avril 1981 à Rochford (Royaume-Uni)

JURY

Président : M.

Professeur à la Faculté de Médecine de CRETEIL

Membres

Directeur M. Bénet

Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

Assesseur : M. Bolnot

Maître de conférences à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

LISTE DES MEMBRES DU CORPS ENSEIGNANT

Directeur : M. le Professeur MIALOT Jean-Paul

Directeurs honoraires : MM. les Professeurs MORAILLON Robert, PARODI André-Laurent, PILET Charles, TOMA Bernard
Professeurs honoraires : MM. BRUGERE Henri, BUSSIERAS Jean, CERF Olivier, CLERC Bernard, LE BARS Henri, MILHAUD Guy, ROZIER Jacques,

DEPARTEMENT DES SCIENCES BIOLOGIQUES ET PHARMACEUTIQUES (DSBP)

Chef du département : Mme COMBRISON Hélène, Professeur - Adjoint : Mme LE PODER Sophie, Maître de conférences

- UNITE D'ANATOMIE DES ANIMAUX DOMESTIQUES Mme CREVIER-DENOIX Nathalie, Professeur M. DEGUEURCE Christophe, Professeur* Mme ROBERT Céline, Maître de conférences M. CHATEAU Henry, Maître de conférences - UNITE DE PATHOLOGIE GENERALE, MICROBIOLOGIE, IMMUNOLOGIE Mme QUINTIN-COLONNA Françoise, Professeur* M. BOULOUIS Henri-Jean, Professeur M. FREYBURGER Ludovic, Maître de conférences - UNITE DE PHYSIOLOGIE ET THERAPEUTIQUE Mme COMBRISON Hélène, Professeur* M. TIRET Laurent, Maître de conférences Mme STORCK-PILOT Fanny, Maître de conférences - UNITE DE PHARMACIE ET TOXICOLOGIE Mme ENRIQUEZ Brigitte, Professeur * M. TISSIER Renaud, Maître de conférences M. PERROT Sébastien, Maître de conférences - DISCIPLINE : ETHOLOGIE M. DEPUTTE Bertrand, Professeur - DISCIPLINE : ANGLAIS Mme CONAN Muriel, Professeur certifié	- UNITE D'HISTOLOGIE, ANATOMIE PATHOLOGIQUE M. CRESPEAU François, Professeur M. FONTAINE Jean-Jacques, Professeur * Mme BERNEX Florence, Maître de conférences Mme CORDONNIER-LEFORT Nathalie, Maître de conférences - UNITE DE VIROLOGIE M. ELOIT Marc, Professeur * Mme LE PODER Sophie, Maître de conférences - DISCIPLINE : PHYSIQUE ET CHIMIE BIOLOGIQUES ET MEDICALES M. MOUTHON Gilbert, Professeur - UNITE DE GENETIQUE MEDICALE ET MOLECULAIRE M. PANTHIER Jean-Jacques, Professeur Mme ABITBOL Marie, Maître de conférences* - UNITE DE BIOCHIMIE M. MICHAUX Jean-Michel, Maître de conférences M. BELLIER Sylvain, Maître de conférences* - DISCIPLINE : EDUCATION PHYSIQUE ET SPORTIVE M. PHILIPS, Professeur certifié
--	--

DEPARTEMENT D'ELEVAGE ET DE PATHOLOGIE DES EQUIDES ET DES CARNIVORES (DEPEC)

Chef du département : M. POLACK Bruno, Maître de conférences - Adjoint : M. BLOT Stéphane, Maître de conférences

- UNITE DE MEDECINE M. POUCHELON Jean-Louis, Professeur* Mme CHETBOUL Valérie, Professeur M. BLOT Stéphane, Maître de conférences M. ROSENBERG Charles, Maître de conférences Mme MAUREY Christelle, Maître de conférences - UNITE DE CLINIQUE EQUINE M. DENOIX Jean-Marie, Professeur M. AUDIGIE Fabrice, Maître de conférences* Mme GIRAUDET Aude, Praticien hospitalier Mme MESPOULHES-RIVIERE Céline, Maître de conférences contractuel Mme PRADIER Sophie, Maître de conférences contractuel - UNITE DE REPRODUCTION ANIMALE Mme CHASTANT-MAILLARD Sylvie, Maître de conférences* (rattachée au DPASP) M. NUDELMANN Nicolas, Maître de conférences M. FONTBONNE Alain, Maître de conférences M. REMY Dominique, Maître de conférences (rattaché au DPASP) M. DESBOIS Christophe, Maître de conférences Mme CONSTANT Fabienne, Maître de conférences (rattachée au DPASP) Mme DEGUILLAUME Laure, Maître de conférences contractuel (rattachée au DPASP) - DISCIPLINE : URGENCE SOINS INTENSIFS Mme Françoise ROUX, Maître de conférences contractuel	- UNITE DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE M. FAYOLLE Pascal, Professeur * M. MAILHAC Jean-Marie, Maître de conférences M. NIEBAUER Gert, Professeur contractuel Mme VIATEAU-DUVAL Véronique, Maître de conférences Mme RAVARY-PLUMIOEN Bérangère, Maître de conférences (rattachée au DPASP) M. ZILBERSTEIN Luca, Maître de conférences contractuel M. JARDEL Nicolas, Maître de conférences contractuel - UNITE D'IMAGERIE MEDICALE Mme BEGON Dominique, Professeur* Mme STAMBOULI Fouzia, Praticien hospitalier - DISCIPLINE : OPHTALMOLOGIE Mme CHAHORY Sabine, Maître de conférences - UNITE DE PARASITOLOGIE ET MALADIES PARASITAIRES M. CHERMETTE René, Professeur * M. POLACK Bruno, Maître de conférences M. GUILLLOT Jacques, Professeur Mme MARNIGNAC Geneviève, Maître de conférences Mme HALOS Lénia, Maître de conférences M. HUBERT Blaise, Praticien hospitalier - DISCIPLINE : NUTRITION-ALIMENTATION M. PARAGON Bernard, Professeur M. GRANDJEAN Dominique, Professeur
--	--

DEPARTEMENT DES PRODUCTIONS ANIMALES ET DE LA SANTE PUBLIQUE (DPASP)

Chef du département : M. MAILLARD Renaud, Maître de conférences - Adjoint : Mme DUFOUR Barbara, Maître de conférences

- UNITE DES MALADIES CONTAGIEUSES M. BENET Jean-Jacques, Professeur* Mme HADDAD/ HOANG-XUAN Nadia, Maître de conférences Mme DUFOUR Barbara, Maître de conférences - UNITE D'HYGIENE ET INDUSTRIE DES ALIMENTS D'ORIGINE ANIMALE M. BOLNOT François, Maître de conférences * M. CARLIER Vincent, Professeur Mme COLMIN Catherine, Maître de conférences M. AUGUSTIN Jean-Christophe, Maître de conférences - DISCIPLINE : BIOSTATISTIQUES M. SANAA Moez, Maître de conférences	- UNITE DE ZOOTECHNIE, ECONOMIE RURALE M. COURREAU Jean-François, Professeur M. BOSSE Philippe, Professeur Mme GRIMARD-BALLIF Bénédicte, Professeur Mme LEROY Isabelle, Maître de conférences M. ARNE Pascal, Maître de conférences M. PONTER Andrew, Maître de conférences* - UNITE DE PATHOLOGIE MEDICALE DU BETAIL ET DES ANIMAUX DE BASSE-COUR M. MILLEMANN Yves, Maître de conférences* Mme BRUGERE-PICOUX Jeanne, Professeur (rattachée au DSBP) M. MAILLARD Renaud, Maître de conférences M. ADJOU Karim, Maître de conférences
--	--

* Responsable de l'Unité

REMERCIEMENTS

A Monsieur le Président du Jury, hommage respectueux.

A Monsieur Bénét, directeur de thèse, et Monsieur Bolnot, assesseur de thèse, je vous remercie d'avoir accepté d'encadrer mon travail, de votre patience et de l'intérêt que vous y avez porté.

A Madame Couprie, je vous remercie de vos orientations, de votre soutien, de vos encouragements. C'est grâce à vous que j'ai pu construire ce projet et aborder des notions riches, qui j'espère, me serviront pour mon travail et pour toute ma vie.

A Monsieur Deputte, je vous remercie de votre aide, de vos avis critiques, grâce auxquels j'ai pu aborder mon sujet de manière rigoureuse.

TABLE DES MATIERES

<i>Chef du département : Mme COMBRISSEON Hélène, Professeur - Adjoint : Mme LE PODER Sophie, Maître de conférences</i>	<i>2</i>
<i>Chef du département : M. POLACK Bruno, Maître de conférences - Adjoint : M. BLOT Stéphane, Maître de conférences</i>	<i>2</i>
- UNITE DE REPRODUCTION ANIMALE.....	2
<i>Chef du département : M. MAILLARD Renaud, Maître de conférences - Adjoint : Mme DUFOUR Barbara, Maître de conférences.....</i>	<i>2</i>
- UNITE DES MALADIES CONTAGIEUSES.....	2
TABLE DES MATIERES.....	5
PREMIERE PARTIE :.....	11
<i>L'apport des sciences humaines dans l'étude des relations affectives chez l'être humain.....</i>	<i>11</i>
I. Les apports de l'éthologie : la période sensible, les liens sélectifs et le comportement d'attachement.....	13
A. L'empreinte, la période sensible et le lien sélectif.....	13
B. L'apport de HARLOW dans l'étude des comportements affectifs chez les primates.....	14
II. L'apport de la théorie psychanalytique.....	16
A. Présentation d'éléments de la théorie psychanalytique.....	16
B. Le narcissisme primaire et secondaire.....	16
III. L'apport de la psychologie du développement.....	18
A. L'apport de Bowlby : l'Attachement.....	18
1. La théorie de l'attachement de BOWLBY.....	18
2. L'accueil de la théorie.....	18
3. Pour élargir la notion d'attachement.....	19
B. L'apport de SPITZ : le besoin d'affectivité.....	19
C. L'apport de AINSWORTH.....	20
1. La « Situation Etrange ».....	20
2. Interprétation : un attachement de qualité est une base sécurisante.....	21
IV. De l'attachement au détachement :	23
la difficile émergence du sujet.....	23

A. L'apport de WINNICOTT : la notion d'objet transitionnel.....	23
1. La « mère suffisamment bonne ».....	23
2. L'acceptation de la réalité et la mise en jeu d'un objet transitionnel.....	23
B. Le détachement et la construction d'autres liens affectifs.....	24
1. La nécessaire séparation.....	24
2. L'individuation.....	25
DEUXIEME PARTIE :	27
<i>Les possibilités d'interactions avec</i>	27
<i>les animaux de compagnie :</i>	27
<i>quels outils cognitifs et sensoriels pour</i>	27
<i>la communication interspécifique?.....</i>	27
I. Présentation d'études de psychologie comparée :	29
quelles facultés cognitives les animaux de compagnie	29
mobilisent-ils face à leur environnement ?.....	29
A. L'étude du développement des représentations mentales de PIAGET.....	29
1. La permanence de l'objet chez l'enfant.....	29
2. La permanence de l'objet chez les animaux.....	30
B. Le stade du miroir de LACAN.....	32
1. Présentation du stade du miroir.....	32
2. Le stade du miroir chez les animaux.....	33
II. Les relations interspécifiques humain-chien, humain-chat : quelles possibilités d'interactions et de communication ?.....	35
A. L'importance de contacts intraspécifiques pour un développement comportemental correct.....	35
B. Les contacts interspécifiques humain-chat : une approche éthologique.....	36
C. Les possibilités de communication dans la dyade propriétaire-chien de compagnie.....	36
1. Le rôle de la communication olfactive.....	37
2. Le rôle de la communication auditive.....	38
3. Le rôle du canal visuel.....	40
a. Les signaux visuels utilisés par le chien dans la communication intraspécifique.....	40
b. Les signaux visuels humains utilisés par le chien.....	41
c. La reconnaissance de l'état d'attention des humains.....	41
d. L'influence de la domestication, sélection concomitante des mêmes caractéristiques chez l'être humain et chez le chien ?.....	42
TROISIEME PARTIE :	45
<i>Quels liens possibles entre le propriétaire et</i>	45

son animal de compagnie?.....	45
I. Les représentations culturelles, conscientes et inconscientes de l'animal.....	47
A. Les animaux dans les spiritualités humaines.....	47
1. Le totémisme.....	47
2. Croyances et religions.....	48
B. Les mythes, les contes et les rêves.....	48
II. Les représentations des propriétaires.....	50
A. L'anthropomorphisme : l'expression d'une méconnaissance éthologique.....	50
1. Définition.....	50
2. Données d'enquêtes.....	51
3. Les conséquences de la confusion entre humains et animaux.....	52
a. Pour l'animal.....	52
b. Pour l'être humain.....	53
B. Les raisons d'adoption et les qualités des animaux.....	54
1. Un intérêt esthétique ou éthologique : de l'animal à l'état de nature à l'objet pouponnée.....	54
2. Un intérêt social : une question d'image.....	54
3. L'importance de la composante affective de la relation : un amour inconditionnel.....	55
4. La valorisation du propriétaire par la dépendance de l'animal.....	55
5. Une relation ludique et reposante.....	56
III. L'investissement psychologique de l'animal de compagnie.....	58
A. Les projections sur l'animal familier.....	58
1. L'animal : objet d'attachement et charge projective.....	58
2. Les aspects psychopathologiques de la projection sur l'animal de compagnie	59
3. Les caractéristiques de l'animal valorisées dans le mécanisme de projection.....	60
a. L'animal est un être vivant.....	60
b. L'absence de langage verbal, mise en valeur du langage non verbal.....	61
B. La mort de l'animal de compagnie : un lieu d'expression particulier de l'attachement.....	62
1. La mort de l'animal de compagnie met en évidence un investissement affectif important de cet animal.....	62
2. La nécessité d'un processus de deuil.	63
3. Les caractéristiques du deuil de l'animal de compagnie.....	63
a. L'euthanasie.....	63
b. L'absence de rites sociaux.....	63
c. L'influence du milieu socio-culturel.....	64
4. Les deuils pathologiques.....	64
IV. La relation affective avec l'animal de compagnie :	67
une aire transitionnelle ?.....	67
A. Définition.....	67
B. L'animal objet transitionnel, aire transitionnelle ?.....	67

1. Chez l'enfant et l'adolescent.....	67
2. Chez l'adulte.....	68
C. Les caractéristiques de l'animal valorisées dans cette relation : l'importance du langage non verbal et du contact corporel avec les animaux.....	68
D. L'animal comme substitut : une aire transitionnelle thérapeutique ou pathologique ?.....	69
QUATRIEME PARTIE:	71
<i>Les conséquences des relations affectives entre le propriétaire et son animal de compagnie :</i>	
<i>implications pour l'animal</i>	<i>71</i>
<i>et le vétérinaire clinicien.....</i>	<i>71</i>
I. Les conséquences comportementales pour l'animal de la relation affective avec son propriétaire	73
A. La corrélation entre la relation humain-animal et l'occurrence de troubles du comportement.....	73
1. Chez le chien.....	73
2. Chez le chat.....	74
B. La modélisation clinique des troubles du comportement liés au propriétaire	76
1. Les troubles comportementaux liés au propriétaire.....	76
a. La sociopathie du chien.....	76
b. Les phénomènes anxieux chez le chien et le chat.....	76
c. Le lien entre les troubles du comportement et la relation affective entre le propriétaire et son animal de compagnie.....	77
2. L'exemple du syndrome du chien de remplacement comme pathologie liée aux projections sur l'animal de compagnie.....	78
a. L'étiopathogénie	78
b. Les symptômes.....	78
c. L'évolution, le pronostic.....	78
II. Les implications pour le vétérinaire de la relation affective entre le propriétaire et son animal de compagnie.....	80
A. Les implications pour le vétérinaire clinicien.....	80
1. L'optique marketing : une gestion de la clientèle plus rentable.....	80
2. L'optique médicale : une gestion de la clientèle plus efficace.....	81
3. L'optique psychologique : une gestion de la clientèle plus humaine et empathique.....	83
B. Limites du rôle du vétérinaire.....	85
CONCLUSION.....	87
BIBLIOGRAPHIE.....	90

INTRODUCTION

De nombreuses études mettent en évidence les effets positifs de la relation entre un propriétaire et son chien ou son chat. Il existe de nombreuses publications pour mettre en valeur la relation humain-animal de compagnie : de l'intérêt des animaux-outils (chiens d'aveugles, chiens pour sourds, pour handicapés physiques, pour autistes) à l'influence d'une « compagnie animale » sur des personnes seules ou des enfants peu socialisés. Plus particulièrement, elles soulignent la relation affective ou l'attachement entre les propriétaires et leurs animaux de compagnie. Nous disposons même de paramètres biologiques pour évaluer les effets positifs de ce lien. En effet, les concentrations de molécules telles que les β -endorphines, la prolactine, l'ocytocine, la β -phényléthylamine et la dopamine augmentent lors d'interactions positives chez l'humain et chez le chien. Ce sont des hormones « apaisantes » pour l'individu. On observe parallèlement chez l'être humain et le chien une baisse de la concentration de cortisol (ODENDAAL et MEINTJES, 2003), hormone sécrétée lors de stress.

Pourtant, tous les vétérinaires ont pu constater que ces relations ne se passent pas toujours aussi bien. L'existence de refuges, témoin des abandons, et leur surpopulation constante soulève le problème des animaux abandonnés. De même, le fait que les troubles du comportement soient un motif fréquent d'euthanasie (PATRONEK *et al.*, 1996, SERPELL, 1996) prouve que la relation entre le propriétaire et son animal de compagnie n'est pas toujours établie de manière réussie. Avant d'en arriver à l'abandon ou à l'euthanasie, il existe de nombreuses situations où soit le propriétaire, soit l'animal, soit les deux souffrent.

Nous avons souhaité nous poser la question des problèmes qui peuvent apparaître au sein de la relation affective entre le propriétaire et son animal de compagnie. Pour explorer les problèmes qui peuvent intervenir au sein de cette relation affective, il est nécessaire de la comprendre. Nous commencerons donc par la définir.

Une « relation » est le « caractère de deux ou plusieurs choses entre lesquelles existe un lien » (le « rapport », la « connexion », la « corrélation »). Un « lien » est le « caractère de deux ou plusieurs choses dont l'existence (ou la modification) de l'une entraîne l'existence (ou la modification) de l'autre, des autres » ; ou encore « élément (affectif, intellectuel) qui attache l'homme aux choses ».

La notion d'affectif se définit comme ce « qui concerne les états de plaisir ou de douleur (simples : affects, sensations ; ou complexes : émotions, passions, sentiments) » et la vie affective englobe « les sentiments, les plaisirs et douleurs d'ordre moral ». Une « réaction affective », est « non raisonnée, peu objective » (RAY-DEBOVE et RAY, 2000).

Ces définitions nous montrent à quel point nous nous aventurons sur un terrain miné tant il est nécessairement subjectif, en mouvement (de par la relation de causalité) et donc d'une certaine manière inaccessible.

Il nous a semblé que le meilleur moyen d'aborder notre sujet d'étude était par une approche d'abord psychologique. Nous essayerons de poser les bases de ce qui fonde les relations affectives chez l'être humain, et les éléments qu'il utilise pour construire une relation avec un animal. Il sera nécessaire de se demander de quelle manière on peut trouver de la causalité dans la relation (« l'existence de l'un entraîne l'existence de l'autre ») entre les propriétaires et les animaux de compagnie.

Comprenant mieux le fonctionnement de la relation affective, ce qui s'y joue, nous espérons apporter un élément de compréhension aux problèmes que l'on peut rencontrer au sein de cette relation. Quel peut être dans ce cas le rôle du vétérinaire ? Quelle place a-t-il au

sein de l'intimité propriétaire-animal ?

Le rôle du vétérinaire est de soigner l'animal et d'éviter que l'animal ne souffre. Or, lorsque des dysfonctionnements apparaissent au sein de cette relation, c'est souvent le premier professionnel impliqué et ce, bien que cela puisse dépasser ses compétences médicales et faire appel à des qualités psychologiques ou sociales pour lesquelles il n'est pas formé. Aussi, il nous a paru intéressant d'en présenter les conséquences pour le vétérinaire.

Dans la première partie de notre travail, nous essayerons d'étudier quelle est la nature de la relation affective entre un propriétaire et son animal de compagnie. Pour cela nous aborderons d'abord la manière dont les êtres humains construisent des relations affectives entre eux. Pour cela, nous nous intéresserons au premier lien qui existe chez tout être humain : l'attachement entre la mère et l'enfant. Nous présenterons ensuite la manière dont les propriétaires construisent les autres liens et en particulier un lien affectif avec leurs animaux.

Dans une deuxième partie nous étudierons la manière dont les animaux participent à cette relation ; notamment quelles caractéristiques cognitives et sociales interviennent. Pour cela nous étudierons des notions tirées d'études de psychologie comparée, le développement des animaux, notamment la socialisation, et les possibilités de communication interspécifique.

Une troisième partie nous permettra de comprendre ce qu'il y a de particulier dans une relation affective avec un animal plutôt qu'avec un humain. Quelles représentations (culturelles, conscientes ou inconscientes) et projections nourrissent la relation du propriétaire avec son chien ou son chat ?

Ayant présenté toutes les composantes impliquées dans la relation affective entre le propriétaire et son animal de compagnie, nous étudierons dans une dernière partie les conséquences pour le vétérinaire et pour l'animal.

Nous espérons apporter avec ce travail certains éléments de compréhension pour mieux aborder les situations où les vétérinaires sont amenés, en tant que professionnels, à intervenir dans une relation intime.

PREMIERE PARTIE :

**L'apport des sciences humaines dans l'étude des
relations affectives chez l'être humain**

Pour comprendre les liens que les êtres humains créent avec leurs animaux de compagnie, nous devons présenter des notions qui permettent de comprendre comment les êtres humains créent des relations affectives avec leurs proches. Ceci a notamment été étudié par les psychologues et les psychanalystes, parfois en se basant sur les travaux de l'éthologie. Nous allons donc souligner les éléments de ces disciplines qui nous paraissent intéressants pour notre étude.

I. Les apports de l'éthologie : la période sensible, les liens sélectifs et le comportement d'attachement

A. L'empreinte, la période sensible et le lien sélectif

Les observations de LORENZ (1937, 1984, 2007) ont été fondamentales pour la compréhension du comportement animal. Il met en évidence, en particulier, une forme particulière d'apprentissage, l'empreinte. Il s'agit d'une "sensibilisation" (*Prägung*) du jeune à un objet de son environnement (en général, sa mère), juste après la naissance et pendant une période « très précise de la vie ontogénétique de l'individu » (LORENZ, 1984). La mère devient l'objet de fixation d'actes instinctifs et ce de manière irréversible, au cours d'une période limitée dans le temps. Ces actes instinctifs sont réalisés après la fin de cette période, comme ceux mis en jeu dans le comportement sexuel ou le comportement de suite (où le petit suit sa mère) par exemple.

Pendant cette période, l'individu est sensible à certaines informations de son environnement et pendant cette période seulement. LORENZ (1937) compare cette sensibilisation au développement ontogénique des organes : pendant une période le devenir des cellules présente une grande plasticité, puis les informations provenant de l'extérieur modifient de façon irrémédiable le devenir de tel ou tel organe.

Ainsi la prédisposition phylogénétique du jeune permet-elle la mise en place d'un lien particulier entre lui et sa mère en tant qu'objet de fixation.

Le mécanisme déclencheur de l'empreinte peut être « une information innée, très simple et très générale » (LORENZ, 2007). « Le milieu social du jeune fournit toutes les conditions d'une acquisition supplémentaire, et celle-ci produit rapidement un haut degré de sélectivité dans les mécanismes provoquant des réactions sociales ». Ainsi, chez de nombreuses espèces, on observe un « accroissement » de la sélectivité dans le comportement des jeunes et des parents. On peut citer l'exemple connu de l'oie cendrée qui après empreinte, « suit la mère ou le simulacre qui lui a fourni une stimulation suffisante pour qu'il y ait empreinte (...) mais accepte tout à fait de suivre n'importe quelle autre oie. Quelques jours plus tard, il ne suit que sa mère, et reconnaît son cri à une distance considérable ; il y réagit de préférence aux stimuli identiques fournis par une oie beaucoup plus proche, qui conduit des oisons de son âge » (LORENZ, 2007).

La notion de période sensible, et ses différents paramètres ont été étudiée par de nombreuses expériences, notamment chez les ruminants domestiques (GUBERNICK, 1980, LEVY *et al.*, 1991, NOWAK *et al.*, 1987, ROMÉYER *et al.*, 1993). Ils mettent en évidence de nombreux mécanismes neurologiques, endocriniens et sensoriels chez la mère et le jeune

pendant la période péripartum. Ces mécanismes interviennent dans l'installation de la sélectivité du lien entre la mère et le jeune. Leurs études confirment la notion de période sensible, où la réceptivité à des mécanismes déclencheurs est modifiée pendant une période donnée.

Il y a des variations spécifiques dans les liens qui s'établissent entre le jeune et sa mère à la naissance. Les mécanismes biologiques de l'empreinte des oiseaux diffèrent des mécanismes par lesquels se mettent en place ce que l'on appelle le comportement maternel et la relation sélective entre le jeune et sa mère chez les mammifères. D'une espèce à l'autre les capacités sensorielles varient. De plus, les animaux naissent à des stades différents du développement, avec des compétences neuro-sensorielles différentes. On peut tout de même dire que les mécanismes qui créent une relation particulière entre le jeune et la mère sont répandus et que cette forme de coopération a du présenter un avantage évolutif pour des espèces très diverses.

Les travaux en éthologie, notamment à partir des découvertes de LORENZ, ont mis en évidence un lien particulier qui se met en place entre le jeune et sa mère dans certaines espèces, pendant une période donnée du développements du jeune. Les caractéristiques de ce lien varient selon les espèces, mais on retrouve, chez les anatidés étudiés par LORENZ aussi bien que chez les ruminants l'accroissement sélectif de ce lien, jusqu'à former un couple jeune-mère (ou autre objet de fixation) exclusif.

B. L'apport de HARLOW dans l'étude des comportements affectifs chez les primates

HARLOW, psychologue et éthologue, a étudié les comportements sociaux des macaques, en particulier les macaques rhésus et les effets des isolements sur ces individus sociaux. Plusieurs séries d'expériences (ARLING et HARLOW, 1967, HARLOW, 1958, SUOMI et HARLOW, 1972) ont mis en évidence les effets transitoires ou permanents sur le comportement des jeunes de l'isolement, selon la durée et l'âge des animaux.

Une série d'expériences a consisté à étudier le développement de réponses affectives chez les macaques rhésus, grâce à la présence, auprès du jeune macaque isolé, d'un mannequin en grillage, avec un mamelon fixé pour la tétée, et chauffé, recouvert ou non de tissu-éponge (c'est-à-dire qui apporte du confort, un contact physique de qualité, rappelant ainsi le pelage de la mère).

Les singes étaient nourris soit par le mannequin nu soit par le mannequin recouvert. Or, on observe chez tous les animaux qu'ils passent significativement plus de temps sur le mannequin recouvert, même s'il ne donne pas de lait. « Le contact qui donne du confort/réconfort (*comfort*), est une variable d'une importance extrême dans les développements des réponses affectives » conclut HARLOW (1958, p. 676).

Un deuxième élément important à souligner est l'influence de la présence des mannequins lors de stimuli de peur, c'est-à-dire lors de l'introduction d'objets que les jeunes singes ne connaissent pas. Ils sont placés, pour cette série d'expériences, dans une cage appelée « *open-field test* ». La réaction des jeunes singes est très différente selon qu'ils soient en présence d'un mannequin recouvert de tissu-éponge ou non. Les jeunes singes en présence d'un mannequin recouvert s'y accrochent pendant les premières séances dans cette cage, se frottent contre lui, manipulent le corps et le visage. Après quelques expositions à cet environnement, les jeunes singes « ont commencé à utiliser la mère de remplacement comme source de sécurité, une base opératoire ». « Ils exploraient et manipulaient un

stimulus, puis retournaient à leur mère avant de s'aventurer à nouveau dans ce nouveau monde étrange ». Par contre, si la mère de remplacement était absente, ces mêmes singes « se figeaient dans une position accroupie (...) Des indices émotionnels tels que les vocalisations, l'accroupissement, le balancement, le fait de sucer, têter ont augmenté brusquement » (le score émotionnel total était deux fois plus important en l'absence de la mère de remplacement) HARLOW (1958, p. 679).

On met donc en évidence qu'un contact physique d'une certaine qualité déclenche chez le jeune singe un comportement affectif. On peut même définir ce comportement affectif comme la recherche et le maintien d'un contact d'une certaine qualité et l'utilisation de la source de contact de qualité comme base rassurante si le singe a peur. Ceci n'est pas lié à la réduction de la faim ou de la soif.

Une autre série d'expériences met en évidence l'importance du contact avec la mère, pour la mise en place d'un comportement social et exploratoire approprié à leur âge. Les jeunes qui ont été élevés en isolement ont un répertoire comportemental dominé par des comportements auto-dirigés tels que s'étreindre ou des balancements stéréotypés, (SUOMI et HARLOW, 1972) qui persistent à l'âge adulte. Les comportements sexuels appropriés sont pour ainsi dire absents et les comportements maternels sont inadéquats (agression, rejet, refus de contact physique) (SUOMI et HARLOW, 1972).

Ainsi, le fait que le jeune soit isolé de sa mère et de ses congénères empêche l'acquisition chez l'individu de comportements spécifiques (c'est-à-dire des comportements qui appartiennent au répertoire comportemental de l'espèce).

HARLOW (1958) souligne que le comportement de jeunes macaques élevés soit avec leur vraie mère soit avec une mère de remplacement présentent un comportement similaire. Ils passent tous deux beaucoup de temps en contact étroit avec la mère, et l'utilisent comme base de sécurité quand ils ont peur. De même pour cet auteur, « les réponses initiales d'amour de l'être humain sont ceux faits par l'enfant à sa mère ou à une forme de substitut maternel. A partir de cet attachement intime de l'enfant à la mère, des réponses affectives, des apprentissages multiples et généralisées se forment » (1958).

Ainsi, HARLOW affirme que la présence d'un contact corporel d'une certaine qualité peut jouer un rôle essentiel dans le processus de construction d'un lien du jeune à sa mère ou au substitut maternel, indépendamment de la réduction de la faim ou de la soif obtenu par la tétée. Par ailleurs, ce lien est essentiel pour le développement comportemental de l'individu et sa capacité à interagir avec ses congénères.

Après avoir présenté l'approche éthologique de la relations observées dans différentes espèces d'oiseaux et de mammifères à caractéristiques nidifuges entre le jeune et sa mère, qui a aussi servi de modèle d'étude chez l'être humain, nous allons présenter des notions qui permettent de comprendre la représentation du premier lien affectif qui s'établit chez l'être humain du point de vue psychanalytique.

II. L'apport de la théorie psychanalytique

A. Présentation d'éléments de la théorie psychanalytique

FREUD, père de la théorie psychanalytique, a abordé la relation de la mère à l'enfant dans le cadre de l'étude de la sexualité de l'enfant afin de comprendre les conduites normales et pathologiques de l'adulte (AUTIQUET, 1998, BIDEAUD *et al.*, 1993). Il étudie l'activité psychique et développe la théorie de la dualité entre un conscient et un inconscient.

Dans la théorie freudienne, l'activité psychique est orientée vers « la recherche du plaisir et l'évitement du déplaisir » (BIDEAUD *et al.*, 1993), ce dès le début de la vie. Nous allons préciser quelques notions (libido, pulsion, investissement) pour comprendre les mécanismes mis en jeu dans l'activité psychique du bébé avec sa mère, pour voir quel est l'apport de la psychanalyse sur la compréhension de la construction du tout premier lien des individus, entre lui et sa mère.

La libido désigne une énergie ; « la source énergétique du fonctionnement psychique » (FREUD 1968), qui a pour origine un organe ou un espace corporel et pour but le plaisir de cet organe, au-delà de la simple satisfaction d'un besoin. Elle possède alors un caractère sexuel (qui ne veut pas forcément dire génital) en ce qu'elle a pour but un plaisir (un plaisir oral, anal, scopique, etc.) (BIDEAUD *et al.*, 1993, FREUD, 1968, LAPLANCHE et PONTALIS, 1967).

Cette énergie se manifeste par des pulsions dans la vie psychique, pulsions qui cherchent satisfaction (FREUD, 1968) dans un objet approprié. Cet objet peut être aussi bien une personne, qu'une partie du corps (le sein, la chevelure...), un objet réel (vêtements...) ou fantasmé. Ce sont les pulsions qui poussent l'enfant à pleurer pour obtenir le plaisir qu'il recherche.

On dit que les objets de la pulsion sont investis par le bébé. Dès le début de la vie, le bébé a une activité pulsionnelle, parce qu'il a des expériences de plaisir dans et par son corps. Il va tenter de se donner à lui-même du plaisir, comme lors de la succion de son pouce par exemple. Il est dans une activité qu'on peut qualifier d'auto-érotique (BIDEAUD *et al.*, 1993, FREUD 1968, 1987). L'enfant investit son propre corps comme source de plaisir. C'est l'apparition du « Narcissisme primaire ».

B. Le narcissisme primaire et secondaire

On parle de narcissisme lorsque l'objet investi est soi-même. Le narcissisme est « l'amour porté à l'image de soi-même », « l'investissement du moi comme objet ». C'est pour FREUD (AUTIQUET, 1998, BIDEAUD *et al.*, 1993, FREUD, 1968,) une étape normale du développement. Pendant les premiers mois de sa vie, l'enfant n'a pas conscience des limites de son corps et de celui des autres, il vit dans une sorte d'indistinction, dans un état fusionnel avec sa mère. Il ne peut donc pas différencier l'origine de son plaisir, on parle alors de « narcissisme primaire » (AUTIQUET, 1998, BIDEAUD *et al.*, 1993, FREUD, 1969).

Selon WINNICOTT, médecin pédiatre et psychanalyste, l'enfant est dans l'illusion, lorsque tout se passe bien, d'être omnipotent. Grâce à sa mère, qui est animée d'une « préoccupation maternelle primaire », les besoins de l'enfant sont satisfaits voire anticipés. Dès que l'enfant a faim, sa mère lui présente le sein, ou un biberon. Il fantasme donc que le

sein ou le biberon est une partie de lui-même qu'il peut faire apparaître (WINNICOTT, 1956, 1966, 1975), de même, lorsque sa mère apparaît, il fantasme qu'il l'a faite apparaître, qu'elle est une partie de lui.

L'enfant est amené peu à peu à percevoir la réalité : l'objet maternel ne fait pas partie de lui-même. Il se rend compte qu'il n'est pas tout puissant, au contraire, il présente une dépendance angoissante face à cet objet. C'est le début du passage du subjectif (tout fait partie du « sujet ») à l'objectif (il existe des objets qui sont différents de moi). Avant cela, l'enfant, le « sujet », ne peut pas investir d'objet parce qu'il ne s'en représente pas. On parle de « complétude narcissique originel » pendant cette période de narcissisme primaire (ARFOUILLOUX, 1989). Puis avec l'apparition de l'objet « une partie des investissements serait retirée au sujet lui-même pour être adressée à l'objet » (FREUD, 1969). L'enfant découvre progressivement qu'il existe des objets et qu'ainsi, il pourra reporter une partie de l'amour qu'il a pour lui-même sur ces objets. Ensuite, une partie des investissements de l'objet pourra être redirigé vers le sujet. On parle de narcissisme secondaire (BIDEAUD *et al.*, 1993).

La théorie psychanalytique pose comme principe, chez l'être humain, la dualité entre le conscient et l'inconscient. L'activité psychique libidinale procure des expériences à l'enfant qui participent à la construction du « moi ». Progressivement la délimitation entre le soi et le non-soi va s'établir. Et secondairement, il sera donc possible d'être conscient de l'existence de l'autre et d'établir un lien avec lui. Le narcissisme primaire fera place à la possibilité de relations objectales et à un narcissisme secondaire.

La construction du sujet dans la théorie psychanalytique ne s'intéresse pas à une approche comportementale du développement. Est-il possible de réconcilier la théorie psychanalytique avec les notions éthologiques que nous avons présentées ci-dessus ? Le développement de l'être humain peut-il être comparé à celui des animaux, ou bien met-elle en jeu des éléments radicalement différents ? BOWLBY, un des chefs de file de la psychologie du développement, va remettre en question l'idée selon laquelle l'évolution des humains et des autres animaux sont radicalement différentes en s'inspirant des travaux des éthologues pour expliquer les comportements entre la mère et l'enfant.

III. L'apport de la psychologie du développement

A. L'apport de Bowlby : l'Attachement

1. La théorie de l'attachement de BOWLBY

BOWLBY, psychanalyste et médecin, développe une théorie de l'Attachement en s'inspirant des travaux éthologiques (1978a, 1978b). Elle vise à rendre compte du phénomène par lequel le bébé et sa mère (ou la « mère de remplacement ») établissent entre eux des liens sélectifs et privilégiés. BOWLBY postule que « le lien de l'enfant à sa mère est le produit de l'activité d'un certain nombre de systèmes comportementaux qui ont pour résultat prévisible la proximité de l'enfant par rapport à sa mère » (BOWLBY, 1978a). **L'Attachement est « un système primaire spécifique, c'est-à-dire qu'il est présent dès la naissance avec des caractéristiques propres à l'espèce. Aussi naturel que la respiration, l'attachement n'est pas dérivé d'un autre besoin primaire, tel que la satisfaction des besoins alimentaires » (MONTAGNER, 2006).**

Les comportements d'attachement de l'enfant humain sont tributaires de la recherche et de la satisfaction de contacts corporels avec sa mère ; **la sécurité et la réduction de la crainte et de l'anxiété sont la conséquence de ces contacts.** Inversement, la crainte et l'anxiété résultent de l'éloignement de la mère : « tant que la présence d'une figure d'attachement principale n'est pas menacée, ou, au moins tant que l'enfant n'est pas très éloigné de cette figure, il se sent en sécurité. Une menace de perte crée l'angoisse, et une perte réelle le chagrin ; en outre, tous deux sont susceptibles de susciter la colère » (BOWLBY 1978a).

2. L'accueil de la théorie

Pour les psychologues et les psychanalystes, cette théorie « ignore le caractère particulier du psychisme humain, avec son cortège d'imaginaire, de phantasmes et de projections qui entrent dans la relation entre le bébé et sa mère. » (MONTAGNER, 2006).

BOWLBY oppose clairement sa théorie à celle de la « tendance secondaire » (le bébé s'intéresse secondairement à sa mère, parce que c'est elle qui répond à ses besoins de nourriture et de chaleur) et aux autres théories qui expliquent par des pulsions sexuelles le lien qui lie l'enfant et sa mère (l'enfant se lie secondairement à sa mère parce que c'est à son contact qu'il peut satisfaire des pulsions). Parlant des trois comportements essentiels à la survie de l'espèce humaine, le comportement d'attachement, le comportement alimentaire et le comportement sexuel, il dit : « la fonction de chacune de ces classes de comportement est distincte et d'égale importance pour la survie de l'espèce, il est très peu vraisemblable qu'au cours du développement, une de ces classes comme Freud l'a admise, dérive d'une façon quelconque de l'autre. Au contraire, il semble préférable de considérer que chacune existe et se développe de façon indépendante » (BOWLBY, 1979).

« Les manifestations de crainte ou d'anxiété ayant la plus forte probabilité d'entraîner, chez la mère, la recherche de la proximité ou du contact avec le bébé, c'est elle qui est associée à la réduction de la crainte ou de l'anxiété. Par conséquent, contrairement à la théorie psychanalytique, la réduction de l'anxiété du bébé serait une conséquence des comportements d'attachement et non leur cause » (MONTAGNER, 2006). Le moteur du comportement de l'enfant n'est plus sa libido mais sa biologie, par des comportements spécifiques.

Pourtant cela n'exclut pas que la notion de plaisir existe chez l'enfant et qu'il soit

capable d'anticiper ce plaisir. Le colloque épistolaire organisé par ZAZZO (1979) sur la notion d'attachement met en évidence la difficulté d'intégrer les notions biologiques lorsque l'on étudie le développement humain. Pour SPITZ par exemple, « la théorie de l'attachement de BOWLBY n'est qu'un remplacement sémantique du terme libido par un concept qui est beaucoup plus large que l'attachement qui est beaucoup plus large dans le concept observation-expérimentation » (SPITZ 1979).

3. Pour élargir la notion d'attachement

Nous allons voir que dans le développement de l'individu, l'attachement n'est pas une fin en soi. L'attachement à la mère est la base à partir de laquelle d'autres liens sont possibles, liens que l'on peut inclure dans une définition au sens large de l'attachement. Pour élargir la notion d'attachement, on peut le définir comme étant un lien entre deux personnes, ou entre une personne, un animal ou une chose. C'est une relation qui « peut se déplacer sur des objets ou sur des symboles ». La force et la nature de cette relation se révèlent souvent au moment de sa perte ou de sa déstabilisation par des réactions d'angoisse, de tristesse ou de dépression (JALLEY et LE MOAL, 1991). BOWLBY explique que le comportement d'attachement chez l'adulte ne doit nullement être considéré uniquement comme un comportement régressif. « Au cours de l'adolescence et de la vie adulte, une certaine quantité de comportement d'attachement est couramment dirigé non seulement vers des personnes extérieures à la famille mais aussi vers des groupes ou des institutions autres que la famille. Une école ou un collège, un groupe de travail, un groupe religieux ou un groupe politique peut constituer pour beaucoup une « figure » d'attachement subordonnée, et pour quelques-uns une « figure » d'attachement principale (BOWLBY, 1978a).

La théorie de l'attachement de BOWLBY postule qu'un lien affectif fort se crée entre l'enfant et sa mère par un comportement d'attachement. Ce comportement est un système primaire composé de l'ensemble des comportements ayant pour conséquence prévisible la sécurité et la réduction de la crainte et de l'anxiété. Il n'est dérivé ni de la réduction de la faim ou de la soif, ni de la libido.

La confrontation des théories de l'attachement et la théorie psychanalytique souligne la difficulté, chez l'être humain, à prendre en compte notre nature animale, biologique et notre spécificité d'humain qui est conscient de son existence et chez qui il y a une activité psychique inconsciente.

B. L'apport de SPITZ : le besoin d'affectivité

BOWLBY (1978a) souligne qu'« aucune forme de comportement n'est accompagnée par un sentiment plus fort que celui du comportement d'attachement. Les figures vers lesquelles il est dirigé sont aimées et leur venue est accueillie avec joie ». Nous avons vu que sa théorie de l'attachement a été intégrée par certains auteurs dans la théorie psychanalytique.

SPITZ, psychanalyste a étudié le développement normal et pathologique des enfants notamment la relation d'objet chez l'enfant. Pour SPITZ, « l'expérience affective dans le cadre de la relation mère-enfant ouvre la voie pendant la première année au développement dans tous les autres secteurs » (SPITZ, 1968). « Les soins maternels dans le cadre des relations objectales fournissent au bébé l'occasion d'actions affectivement significatives. L'absence de soins maternels équivaut à une privation affective totale » (SPITZ, 1968).

SPITZ met en évidence le caractère essentiel des besoins affectifs, d'une relation à l'objet d'amour de bonne qualité. Il montre que les enfants séparés de leur mère, de l'objet

d'amour, sans qu'elle soit remplacée par un substitut satisfaisant entraîne de graves troubles chez l'enfant : une dépression anaclitique voire de l'hospitalisme. Même si les besoins physiques sont satisfaits, s'il n'y a pas d'affectivité, le tout petit ne crée pas de lien au-delà du besoin et il désinvestit l'environnement et peut se laisser mourir. SPITZ a observé quarante-huit onze nourrissons abandonnés à l'âge de trois mois. Les besoins corporels, l'alimentation, l'hygiène et les soins médicaux étaient tous satisfaisants. Mais ils subissaient ce que SPITZ appelle une « carence affective », car une seule infirmière devait s'occuper de huit enfants. Ils ne recevaient donc approximativement qu'un « dixième des provisions affectives normalement fournies par la relation mère-enfant ». Ceci mène à une « désorientation progressive qui englutit toute la personne de l'enfant. Une telle détérioration se manifeste d'abord par un arrêt du développement psychologique de l'enfant ; puis des dysfonctions psychologiques s'installent parallèlement à des changements somatiques ». Si « la carence affective se poursuit pendant la deuxième année, le taux de mortalité s'élève de façon spectaculaire » (SPITZ, 1968) : au moins trente quatre des quarante-huit onze enfants sont morts au bout de leur deuxième année, soit près d'un enfant sur trois.

On peut faire un parallèle avec les résultats de HARLOW (1958) qui observe que chez les singes rhésus, l'attachement à la mère, ou à une mère de substitution permet de satisfaire des besoins affectifs. Cet attachement procure une sécurité telle, qu'il pourra mieux explorer son environnement. Il pourra explorer des lieux, des objets et interagir avec d'autres individus grâce au pôle maternel. Ces deux auteurs ne se réfèrent pas aux mêmes mécanismes ou explications mais observent un lien entre le besoin d'affectivité pour le développement et l'interaction avec l'environnement. Pour SPITZ (1968), les carences sensorielles auxquelles les animaux sont exposés expérimentalement ne sont pas « interchangeables » avec les carences affectives qu'il décrit. Mais il souligne qu'il est « pratiquement impossible d'infliger l'un sans entraîner l'autre ». « La gravité des dommages infligés par la carence sensorielle augmente en proportion directe du niveau de développement du moi spécifique à l'espèce et de la « quantité » de relations objectales » (SPITZ, 1968).

HARLOW établit un lien entre le niveau de développement d'une espèce animale et l'importance de l'affectif. Il s'agit d'une notion intéressante pour étudier la relation affective entre le propriétaire et son animal de compagnie : quel lien peut se créer en fonction des possibilités psychiques de l'individu ? Nous reviendrons sur cette question dans le deuxième chapitre de notre travail.

L'affectivité fournit par la relation à l'objet d'amour (la mère) à l'enfant est un besoin dont la carence, étudiée par SPITZ, peut avoir des conséquences vitales. Sans affectivité l'enfant ne peut pas investir son environnement, compromettant ainsi son développement physique et psychologique.

C. L'apport de AINSWORTH

1. La « Situation Etrange »

AINSWORTH (1979a, 1979b), psychologue, a réalisé de nombreuses observations et expériences pour explorer le lien entre un jeune enfant et sa mère, ou la figure d'attachement. Partant de la définition de l'attachement de BOWLBY, elle a cherché à mettre en évidence les éléments qui composent les comportements d'attachement, ce qui les active, et quelles facteurs sont à l'origine de variations du comportement d'attachement. Elle s'intéresse particulièrement à l'influence réciproque du comportement d'attachement de l'enfant et du comportement maternel.

Nous allons rappeler ici une expérience en laboratoire, appelée « *the Strange Situation* » ou Situation Etrange, pour illustrer les variations qui existent dans le comportement d'attachement.

Cette expérience place l'enfant dans une succession de sept étapes, dans une salle remplie de jouets. Dans la première étape l'enfant est seul avec sa mère (ou la figure d'attachement). A priori, il y a pour l'enfant un conflit entre le comportement exploratoire (aller vers les jouets) et le comportement d'attachement (chercher la proximité avec sa mère). Les sept étapes doivent théoriquement stimuler de plus en plus l'activation d'un comportement d'attachement.

Après avoir passé un moment avec ma mère, se succèdent des étapes de trois minutes au cours desquelles : un inconnu rejoint l'enfant et sa mère, la mère quitte la pièce, la mère revient et l'inconnu quitte la pièce, puis la mère quitte à nouveau la pièce laissant l'enfant seul, enfin l'inconnu revient puis la mère revient.

AINSWORTH (1979b) met en évidence trois catégories d'enfants selon leurs comportements. D'abord elle regroupe des enfants qui activent effectivement un comportement d'attachement en cherchant activement à maintenir ou créer des interactions et la proximité ou le contact avec la mère, notamment lorsque celle-ci revient dans la pièce. Ils ne manifestent peu ou pas de comportements de résistance ou d'évitement. Ces enfants (le groupe B) sont considérés comme étant attachés de manière sécurée.

D'autres enfants présentent aussi un comportement de recherche de proximité mais en même temps manifestent de la colère ou des comportements résistants lorsque la mère revient. Ces enfants (le groupe C) sont considérés comme étant attachés-anxieux et résistants.

Le troisième groupe d'enfants exprime des comportements d'évitement du contact et d'interaction avec la mère lors de ces retours : des enfants qualifiés donc d'évitants ou anxieux (le groupe A).

2. Interprétation : un attachement de qualité est une base sécurée

Les comportements de ces enfants ont été étudiés, grâce à des observations du couple mère-enfant à domicile pendant toute la première année de l'enfant. AINSWORTH met en évidence que les enfants attachés de manière sécurée ont reçu de la part de leur mère des réponses adéquates (à la fois la qualité des réponses et la réactivité de la mère) à leurs indices comportementaux. Ceci leur a permis de se construire un « modèle représentationnel de la mère, accessible et réactif ». Ainsi, confiant de l'accessibilité et de la réactivité de leur mère, ils peuvent plus facilement s'en servir comme d'une « base sécurée » pour explorer l'environnement (AINSWORTH, 1979a et 1979b). Les mères des enfants attachés-anxieux sont clairement moins sensibles aux signaux et communication de l'enfant. L'enfant ne pourra donc pas se sentir en confiance parce qu'il ne peut pas savoir si la mère viendra lorsqu'il le veut ou en a besoin, ni même si elle répondra lorsqu'elle sera à proximité. Le modèle interne opérant que ces enfants se construisent de leur mère est donc celui d'une personne relativement inaccessible et peu réactive, source de son anxiété. L'enfant ne peut pas faire confiance à l'accessibilité et à la réactivité de sa mère (BOWLBY 1978b). Ceci l'empêche d'utiliser sa mère comme une base sécurée à partir de laquelle il peut explorer, et a tendance à ne pas pouvoir faire cela dans des conditions un tant soit peu stressantes.

SPITZ met en évidence le besoin d'affectivité pour le développement de l'individu. La théorie de Bowlby a mis en évidence les mécanismes de la formation et du développement des relations d'attachement, en s'inspirant des travaux des éthologistes. L'apport d'AINSWORTH est de montrer l'existence de variations

individuelles au niveau des comportements d'attachement qui dépendent à la fois de l'enfant, de la mère ainsi que de l'importance de la création d'un lien de qualité pour permettre un comportement exploratoire ainsi qu'un état émotionnel satisfaisant.

Tous les attachements successifs de l'individu, y compris les liens qu'il peut établir avec un animal de compagnie dépendent de la relation d'attachement à la mère. Nous allons maintenant présenter quelques notions qui vont nous permettre de comprendre comment l'individu passe de cet attachement pour la mère aux autres relations affectives.

IV. De l'attachement au détachement :

la difficile émergence du sujet

A. L'apport de WINNICOTT : la notion d'objet transitionnel

1. La « mère suffisamment bonne »

WINNICOTT, psychanalyste et pédiatre, étudie les influences de la mère dans la mise en place d'un attachement du point de vue de la psychanalyse. Pour BOWLBY (1978a, 1978b), la mise en place d'un comportement d'attachement satisfaisant et d'un modèle opérant interne de la mère sécurisée dépend de la capacité de la mère à répondre aux indices de l'enfant d'une envie ou d'un besoin d'attachement. WINNICOTT (1956, 1966, 1975) a introduit la notion de mère « suffisamment bonne » (*good enough mother*). Une mère qui est attentive, réactive aux besoins de l'enfant, qui peut presque les devancer va donner à l'enfant « l'illusion qu'une réalité extérieure existe qui correspond à sa propre capacité de créer ». L'enfant a faim et la mère lui présente le sein, ou le biberon. L'enfant aura l'illusion qu'il fait apparaître le sein ou le biberon. Il a un sentiment d'omnipotence primaire. On peut dire qu'il fait la différence entre un moi et un non-moi, mais c'est lui qui crée ce non-moi. L'enfant ne doit cependant pas être maintenu dans cette illusion pour toujours. « La tâche principale de la mère » est de « désillusionner » progressivement l'enfant (WINNICOTT 1975). Petit à petit, il faut que l'enfant prenne conscience qu'il n'est pas omnipotent, qu'il n'a pas de contrôle sur le non-moi. La réalité extérieure est différente de ce qu'il souhaiterait. La mère doit introduire des frustrations, pour que le bébé prenne conscience petit à petit de la réalité. L'enfant a les ressources pour accepter cela, mais cela doit être fait de la manière la plus progressive possible (WINNICOTT 1966).

2. L'acceptation de la réalité et la mise en jeu d'un objet transitionnel

Pour WINNICOTT, l'acceptation de la réalité n'est possible que dans la mesure où l'attachement a été d'une assez bonne qualité. Même dans ce cas, cette acceptation est « une tâche sans fin ». « Nul être humain ne parvient à se libérer de la tension suscitée par la mise en relation de la réalité du dedans et la réalité du dehors » (WINNICOTT, 1975).

WINNICOTT (1975) a développé la notion d'objet transitionnel, qui aurait un rôle pour aider l'enfant à passer du subjectif (le soi) à l'objectif (accepter le non-soi qui est différent de celui que l'on imagine). « L'objet transitionnel et les phénomènes transitionnels apportent dès le départ à tout être humain quelque chose qui sera pour toujours important pour lui, à savoir une aire neutre d'expérience » (WINNICOTT, 1975). C'est une « aire intermédiaire », « allouée à l'enfant, qui se situe entre la créativité primaire et la perception objective basée sur l'épreuve de la réalité ».

Un objet transitionnel est un objet concret que l'enfant conserve avec lui, notamment dans les situations de séparation. Cet objet ne représente pour l'enfant ni une partie de lui-même, ni un objet extérieur, mais un objet intermédiaire entre les deux situations qui permet le passage (la transition), du point de vue du développement, entre la fusion initiale avec l'objet et la séparation. Il s'agit donc « d'éléments normaux du développement permettant d'accéder à l'individuation » (BIDEAUD *et al.*, 1993, WINNICOTT, 1975). Il a une charge affective importante.

Par « objet transitionnel », WINNICOTT (1975) ne désigne pas uniquement la couverture ou l'ours en peluche de l'enfant. Lorsque l'enfant grandit « l'objet est voué à un désintéressement progressif ». Il perd sa signification parce que les « phénomènes transitionnels deviennent diffus et se répandent dans la zone intermédiaire qui se situe entre la « réalité psychique interne » et le monde externe, qu'on peut définir comme le monde « tel qu'il est perçu par deux personnes en commun »; autrement dit, ils se répandent dans le domaine culturel tout entier. Dans cette aire, qui persistera toute la vie de l'individu, on peut donc inclure, « le jeu, la création artistique et le goût pour l'art, le sentiment religieux, le rêve et aussi le fétichisme, le mensonge, le vol, l'origine et la perte du sentiment affectueux, la toxicomanie, le talisman des rituels obsessionnels, etc. » (WINNICOTT, 1975). **Toute notre vie, nous conservons donc des « aires », des « espaces » où nous n'avons pas besoin de définir la limite entre nous-mêmes et l'extérieur.**

Si l'objet transitionnel permet à l'enfant le détachement d'avec la figure d'attachement primaire, cette notion d'espace transitionnel nous permet de comprendre que pour chaque être humain, « l'épreuve de la réalité » persiste au cours de sa vie et donc au cours des interactions qu'il construit avec d'autres.

Tous ces auteurs soulignent l'importance d'un attachement de qualité sur le plan affectif, émotionnel, pour que l'enfant puisse s'en servir comme base sécurisante afin d'explorer l'environnement, accepter la « réalité du dehors ». L'objet transitionnel a donc une charge affective et émotionnelle importante.

B. Le détachement et la construction d'autres liens affectifs

1. La nécessaire séparation

Nous avons vu que l'attachement permet à l'enfant d'avoir une base sécurisée à partir de laquelle il peut explorer son environnement. Le lien avec la figure d'attachement évolue, passant d'un contact physique très intense au détachement. En effet, il est nécessaire que l'enfant, après avoir créé un lien d'attachement avec sa mère, rompe ce lien pour devenir un individu autonome. L'attachement ne peut être lui-même une finalité ; elle prépare l'autonomie de l'enfant et son indépendance. Comme nous l'avons vu dans les travaux d'AINSWORTH (1979a), un attachement de bonne qualité permet une meilleure adaptation aux variations de l'environnement. De même, un attachement de qualité facilitera un processus de détachement épanouissant.

La capacité à surmonter les séparations se développe progressivement. Il y a une dépendance à la fois physique et psychique. ARFOUILLOUX (1989) souligne que l'enfant naît « particulièrement immature et totalement dépendant de son entourage immédiat pour sa survie et pour l'édification de son organisation psychique ». L'immaturité et la dépendance vont persister pendant une période très longue de la vie.

Ceci a des conséquences psychiques. L'attachement et les liens affectifs qui s'installent pendant cette longue période créent « une vulnérabilité accrue de l'être humain aux séparations et aux deuils (...). Par ailleurs, nous avons vu que la conscience des limites de son moi se construit de manière progressive, justement parce qu'il existe des périodes de séparation. Pour devenir un individu autonome, capable de penser par lui-même, l'enfant doit se séparer de sa mère et cela commence dès sa naissance. Il y a un net décalage entre les séparations vécues physiquement (sevrage, absences de la mère, etc.) et la capacité d'y faire face psychologiquement » (ARFOUILLOUX, 1989).

L'individu est partagé entre ce qu'ARFOUILLOUX (1989) appelle « la nostalgie de la complétude narcissique originelle » (l'investissement du moi comme objet) et le besoin de

dépasser « la dépendance infantile à l'objet primaire ». Cela modèle l'individu jusque dans ses relations ultérieures, notamment amoureuses, mais aussi la détermination de ses idéaux moraux, intellectuels ou esthétiques (ARFOUILLOUX, 1989).

Le détachement est un processus progressif, parallèle au développement physique de l'enfant. Il peut y avoir une difficulté à y faire face psychiquement. C'est la manière dont les liens se créent et sont dépassés qui modèle tous les rapports au non-moi durant la vie de l'individu.

2. L'individuation

JUNG (1998) était psychiatre et fondateur de la psychologie analytique au début du XXe siècle. Pour lui, l'individuation est l'ensemble des « processus par lesquels la personne accède à sa propre entièreté et à sa propre intégrité », l'exigence pour un individu d'être vraiment lui-même, être ce qu'il est, tout ce qu'il est, et seulement ce qu'il est, d'assumer la « singularité de son être ». Pour cela, il doit dépasser le lien particulier qu'il entretient avec sa mère ou la figure d'attachement (JUNG, 1998). Il est clair qu'il s'agit d'un processus difficile et exigeant.

Nous voyons ici que la problématique de l'attachement renvoie à la notion d'identité ou d'existence même de l'individu. Le premier lien jette les bases nécessaires pour que l'individu se « construise » et pour qu'il puisse créer d'autres liens. L'individu doit donc arriver à se délimiter, à se définir lui-même s'il veut interagir avec d'autres individus.

La construction de l'individu, l'émergence du sujet nécessite de défaire le lien d'attachement d'avec la mère pour devenir autonome. Il s'agit d'un travail progressif, difficile qui nécessite d'accepter la réalité extérieure. L'individuation, c'est-à-dire la capacité de l'individu à accepter la réalité de ce qu'il est et à l'assumer est un processus exigeant mais nécessaire pour construire une relation authentique avec l'autre.

DEUXIEME PARTIE :

**Les possibilités d'interactions avec
les animaux de compagnie :
quels outils cognitifs et sensoriels pour
la communication interspécifique?**

I. Présentation d'études de psychologie comparée :

quelles facultés cognitives les animaux de compagnie mobilisent-ils face à leur environnement ?

Pour comparer les capacités cognitives des animaux et des humains, des chercheurs ont eu recours aux expériences développées par les psychologues et psychanalystes pour comprendre et étudier le développement humain.

A. L'étude du développement des représentations mentales de PIAGET

1. La permanence de l'objet chez l'enfant

PIAGET a étudié le développement psychologique des enfants, sur le plan cognitif, émotionnel et social. Ses travaux l'ont amené à définir des stades, par lesquels les enfants passent au cours de leur développement. Un des outils clinique que PIAGET développe est celui qui permet d'évaluer les stades de « permanence de l'objet » (PIAGET et INHELDER, 1966). Pendant le développement sensoriel et moteur, la relation que les enfants ont avec les objets change. L'enfant prend peu à peu conscience qu'un objet qu'il ne voit plus existe toujours et ceci se traduit par des réactions et des comportements différents à chaque stade. Pour PIAGET, ce développement traduit une maturation qui permet à l'enfant d'appréhender autrement son environnement, et change sa relation aux choses. Il ne s'agit pas d'une activité de reconnaissance mais d'une acquisition cognitive fondamentale : la première conservation intelligente. L'enfant prend conscience que l'objet existe même s'il ne le voit pas, il s'agit de choses « permanentes substantielles, extérieures au Moi et persévérant dans l'être lorsqu'elles n'affectent pas directement la perception » (PIAGET, 1937).

- Au stade 1 (jusqu'à deux mois chez l'enfant), l'enfant suit simplement des yeux un objet qu'on lui présente mais ne le cherchera pas.
- Au stade 2 (de deux à quatre mois) il exprimera une mimique de désappointement si l'objet disparaît.
- Au stade 3 (de quatre à huit mois), l'enfant pourra anticiper le point de chute d'un hochet, mais ne cherchera pas un jouet caché sous un drap devant lui.
- Au stade 4 (entre huit et onze mois), l'enfant pourra retrouver un objet caché plusieurs fois au même endroit (un lieu A). Par contre, si l'expérimentateur le cache à un endroit B, l'enfant continuera à le chercher en A (l'erreur A-non-B).
- Au stade 5 (de onze à douze mois), l'enfant ne fait plus cette erreur et peut suivre tous les déplacements visibles d'un objet.
- Enfin au stade 6 (entre douze et dix-huit mois), l'enfant est capable de suivre tous les mouvements des objets, même partiellement invisibles (BIDEAUD *et al.*, 1993, PIAGET, 1937, PIAGET et INHELDER, 1966). L'enfant peut, à ce stade, se représenter un objet. Il a conscience de l'existence de l'objet.

La notion de permanence de l'objet, développée par PIAGET se base sur
--

l'observation et l'expérimentation. Elle montre que le jeune enfant prend conscience progressivement qu'il existe des objets permanents, substantielles : qui continuent d'exister même s'il ne les voit pas. Il s'agit d'une première intelligence cognitive, une première représentation mentale.

2. La permanence de l'objet chez les animaux

Pourquoi nous intéresser à ces capacités cognitives dans l'étude des relations affectives entre les propriétaires et leurs animaux de compagnie ? Pour PIAGET, il y a un lien entre les capacités cognitives et le développement des relations objectales, c'est-à-dire la possibilité de « la double constitution d'un moi différencié d'autrui, et d'un autrui devenant objet d'affectivité » (PIAGET, 1966). On peut aussi parler de « décentration d'affectivité sur la personne d'autrui, en tant à la fois que distincte et analogue au moi qui se découvre en référence avec elle ». PIAGET (1966) suppose que « cette décentration affective » est « corrélative de la décentration cognitive, non pas que l'une domine l'autre, mais parce que toutes deux se produisent en fonction d'un même processus d'ensemble. En effet, dans la mesure où l'enfant cesse de tout rapporter à ses états et à son action propre, pour substituer à un monde de tableaux fluctuants, sans consistance spatio-temporelle ni causalité extérieure ou physique, un univers d'objets permanents, structuré selon ses groupes de déplacements spatio-temporels et selon une causalité objectivée et spatialisée, il va de soi que son affectivité s'attachera également à ces objets permanents localisables et sources de causalité extérieure que deviennent les personnes. D'où la constitution des « relations objectales » en étroite liaison avec le schème des objets permanents ».

On peut dire que les sentiments qu'éprouve l'enfant s'affinent à mesure que sa manière d'appréhender son environnement se développe. En étudiant les capacités cognitives des animaux, nous serons donc peut-être renseignés sur leurs capacités affectives, dans la mesure où on considère que ces tests et les résultats sont transposables d'une espèce à une autre.

Les outils de PIAGET ont été utilisés en psychologie comparée sur diverses espèces (COLLIER-BAKER *et al.*, 2006, DORE, 1990, DUMAS, 1992, FISET et LEBLANC, 2007, GAGNON et DORE, 1994, GOMEZ, 2005, GOULET *et al.*, 1994, WATSON *et al.*, 2001). A quel point les animaux peuvent-ils prendre conscience de l'existence d'un objet, de sa permanence ?

Les carnivores domestiques, les chats (DORE, 1990, DUMAS, 1992, GOULET *et al.*, 1994) et les chiens (GAGNON et DORE, 1994, FISET et LEBLANC, 2007, WATSON *et al.*, 2001) peuvent atteindre le stade 5. Ainsi, chez les chats et les chiens ont été en évidence une compréhension de la permanence de l'objet qui est fonctionnelle. « Les organismes qui réussissent le stade 5 sont bien adaptés pour interagir avec des objets physiques ou sociaux dans leur environnement immédiat » (FISET et LEBLANC, 2007).

Par contre, être capable de réussir des tests de déplacement invisible de stade 6 grâce à une manipulation de représentations mentales de l'objet serait une prérogative des primates (COLLIER-BAKER *et al.*, 2006, FISET et LEBLANC, 2007, GOMEZ, 2005).

En effet, FISET et LEBLANC (2007) ont réalisé des tests de déplacements visible et invisible, en étudiant la possible influence du fait que l'expérimentateur soit visible ou non. Ils mettent tout d'abord en évidence que les chiens réussissent significativement plus les tests de déplacement visible (entre 90 et 100% de réussite) que de déplacement invisible (entre 30 et 45% de réussite), que l'expérimentateur soit lui visible ou caché. Par ailleurs, ils mettent en évidence une différence significative de la réussite des chiens dans les tests de déplacement invisible si le chien peut voir l'expérimentateur. Que l'expérimentateur soit visible ou non, les chiens ont un taux de réussite supérieur à celui obtenu par le hasard (qui

serait de 25%, car il y avait quatre boîtes où l'objet pouvait être caché). Cependant, ils réussissent significativement plus les tests s'ils peuvent voir l'expérimentateur. Pour les auteurs ceci suggère que les chiens pourraient se servir d'indices fournis de manière non intentionnelle par l'expérimentateur (FISSET et LEBLANC, 2007).

Enfin, les auteurs mettent en évidence que les chiens réussissent significativement plus souvent à retrouver l'objet lorsqu'il est caché dans la boîte la plus proche du contenant servant au déplacement de l'objet. Lorsque l'objet était caché dans une des autres boîtes, les taux de réussite des chiens étaient égaux ou inférieurs à ceux obtenus par le hasard. Les chiens ne réussissaient les tests de déplacement invisible que lorsque l'objet était caché dans la boîte la plus proche du contenant ayant servi à déplacer l'objet, sinon ils échouaient. Le dernier élément mis en évidence par FISSET et LEBLANC (2007) est que les chiens cherchent plus souvent dans les boîtes centrales lorsque l'expérimentateur est visible (et à une position centrale par rapport aux quatre contenants), et ont donc un taux de réussite plus élevé dans les tests de déplacement invisible, lorsqu'ils voient l'expérimentateur.

Ainsi FISSET et LEBLANC, trouvent des résultats qui concordent avec ceux de COLLIER-BAKER *et al.*, 2004 (*in* COLLIER-BAKER *et al.*, 2006). Il semblerait que les chiens cherchent dans la boîte la plus proche de l'expérimentateur, c'est-à-dire qu'ils s'en servent comme d'un repère spatial. Ils se basent aussi sur le positionnement du contenant qui sert à déplacer l'objet. Les performances des chiens pourraient donc s'expliquer par des stratégies associatives simples plutôt que d'une représentation mentale du déplacement invisible (COLLIER-BAKER *et al.*, 2006). C'est-à-dire qu'ils ne se serviraient pas d'une représentation mentale du déplacement de l'objet pour en déduire sa localisation.

A la différence des résultats qu'ils ont obtenus sur les chiens, COLLIER-BAKER *et al.* (2006) mettent en évidence que les chimpanzés par contre ne se servent pas d'indices tels que la position du contenant servant à déplacer l'objet, ou bien de règles de localité basées sur la première ou dernière boîte visitée par ce contenant ou encore d'indices de la part de l'expérimentateur pour réussir des tests de déplacement invisibles de l'objet.

Ainsi, les chiens et les chats peuvent dans une certaine mesure avoir une représentation mentale d'un objet car ils réussissent les tests de stade 5 de permanence de l'objet. La réussite partielle aux tests de stade 6 est d'interprétation plus délicate, elle montre que les chiens ne se servent pas de représentations mentales pour réussir ces tests. Leur intelligence, lors de tests de permanence de l'objet, se base sur des associations temporo-spatiales simples.

En présentant ces tests élaborés par PIAGET, nous avons souligné pour cet auteur l'existence d'un développement concomitant des capacités cognitives, sensori-motrices et émotionnelles chez l'enfant : c'est à mesure qu'il peut se représenter mentalement un objet qu'il pourra ressentir une affection pour cet objet, qu'il pourra y avoir un amour objectal, au sens psychanalytique du terme. On comprend que si un individu ne se représente pas mentalement d'objet, il ne pourra pas ressentir d'amour objectal. Le même parallèle entre les capacités cognitives et émotionnelles est-il possible chez l'animal ? Nous pensons que si les moindres performances aux tests de permanence de l'objet n'empêchent pas l'établissement d'une relation particulière qui a une importance émotionnelle dans la vie de l'animal, ces résultats donnent des arguments pour qualifier effectivement d'anthropomorphique le fait de dire que notre chien ou notre chat nous aime, dans le sens d'un amour objectal.

Les expériences d'évaluation des capacités cognitives des animaux nous montrent qu'elles ne sont pas assimilables à celles des êtres humains, ni mêmes à celles d'autres animaux, comme les grands singes. Il n'y a pas de preuve scientifique que les chiens ou les chats sont capables de se représenter mentalement de manière complète un objet jusqu'au stade 6 de PIAGET. PIAGET (1989) souligne le développement concomitant des capacités sensori-motrices, cognitives et affectives chez l'enfant. Ainsi, il n'y a pas d'amour objectal en tant que tel chez l'enfant avant qu'il puisse se représenter les objets. Chez le chien et le chat, dans la mesure où on ne met pas en évidence une représentation d'une permanence de l'objet complet chez ces animaux on ne peut pas leur attribuer la capacité d'un amour objectal, d'après la théorie piagetienne.

Mieux on comprend comment l'animal perçoit et utilise les informations venant de l'environnement, plus on peut espérer construire une relation avec son animal qui n'est pas faussée par nos représentations.

Pour PIAGET et INHELDER (1966) la permanence de l'objet est corrélée à l'émergence du moi, et la mise en place de relations objectales. Il est donc intéressant de se pencher sur des expériences qui permettent de situer l'émergence du moi, par exemple les tests qui explorent le stade du miroir de LACAN.

B. Le stade du miroir de LACAN

1. Présentation du stade du miroir

Le stade du miroir est une notion développée par le psychanalyste LACAN (1966). Il interprète les réactions des jeunes enfants, sur une période allant de 6 à 18 mois, face à leur image dans un miroir. Il s'agit pour LACAN d'un outil permettant d'établir « une relation de l'organisme à sa réalité ». Entre le 6^{ème} et le 18^{ème} mois, le comportement de l'enfant face à ce qu'il voit dans le miroir change et il accepte cette image comme la sienne. LACAN parle d'identification, au sens psychanalytique, c'est-à-dire « la transformation produite chez le sujet quand il assume une image » (LACAN, 1966). Ce stade est celui de la constitution de la représentation de soi, du moi, par une identification à l'image du semblable (le bébé prend d'abord son image pour l'image d'un autre). Ce stade introduit les notions de dialectique entre le sujet et son moi (BIBEAUD *et al.*, 1993 LACAN, 1966).

ZAZZO (1993), psychologue, a exploré les réactions des enfants devant un miroir dans plusieurs situations, pour essayer de comprendre les différentes réactions qu'il a observé, il compare les différences entre le comportement de l'enfant entre une vitre ou il voit son jumeau (monozygote ou pas), devant un miroir, devant un miroir avec une tâche faite au fusain sur le visage et enfin avec une lumière clignotante derrière lui. Il distingue plusieurs stades par lesquels passent tous les enfants.

- Tout d'abord on observe que l'enfant a des réactions sociales de sourires, de « tapement » sur le reflet. Pour ZAZZO, il ne le distingue pas d'une vitre.
- De dix à dix-huit mois l'enfant joue avec ses mains, il expérimente le reflet de ses mains dans le miroir.
- Vers dix-huit mois (entre 17 mois et 24 mois dans la cohorte expérimentale), cette activité cesse brusquement, « c'est alors qu'apparaissent l'attitude d'immobilité de perplexité, la réaction d'évitement ». Cette réaction qui donne

l'impression d'une gêne devant sa propre image dure trois à cinq mois.

- Entre dix-sept et vingt-sept mois, l'enfant a une nouvelle réaction. Il porte la main au visage pour effacer la tâche faite par ZAZZO au fusain, jusqu'à ce stade, aucun n'y avait prêté attention. Il n'y a plus de réaction d'évitement. L'enfant ne porte pas la main au miroir pour effacer la tâche, il arrive à reconnaître l'image de lui-même dans le reflet. Il dirige la main vers la source et non vers l'image. Mais apprivoiser cette image ne signifie pas qu'il a apprivoisé tout l'espace dans l'image du miroir. Il n'a pas forcément construit un espace virtuel totalement : il ne se retourne pas sur lui-même pour regarder la lumière clignotante.
- La dernière étape s'observe en moyenne six mois après celle où l'enfant porte la main au visage (entre 24 et 33 mois). Il se retourne pour regarder la lumière qui clignote et qui fait un reflet clignotant dans le miroir.

D'après ces résultats, la prise de conscience du reflet synchrone et donc de la reconnaissance de soi s'accomplit graduellement, sur une longue période de temps, et est le résultat d'une maturation progressive. Le fait de reconnaître une image comme sienne, est utilisé comme un signe que l'enfant distingue ce « moi », qu'il est en train de constituer, de l'autre (l'adulte qui le tient dans ses bras, d'autres individus, l'espace autour de lui). Ainsi, l'introduction de la notion de stade du miroir et les expériences de ZAZZO illustrent que l'acquisition du concept de soi-même passe nécessairement par une délimitation du soi et du non-soi (BIBEAUD *et al.*, 1993, ZAZZO, 1993).

De même que la permanence de l'objet permet de montrer qu'un individu prend conscience de son environnement et des objets qui constituent cet environnement, de même les tests pour explorer le stade du miroir permettent de montrer expérimentalement si l'enfant a conscience de lui-même ou pas. L'implication de la prise de conscience de soi sur le plan affectif relève du passage du narcissisme primaire à l'investissement affectif de l'environnement. L'enfant en découvrant les limites de son moi peut alors investir les objets ou les autres personnes, construire une relation objectale. Si chez les animaux, on ne met pas en évidence de conscience de soi-même, il est impossible de supposer qu'ils peuvent avoir des sentiments pour un « autre ». Nous allons donc présenter les résultats des expériences qui explorent les réactions des animaux face stade du miroir.

2. Le stade du miroir chez les animaux

Les tests développés par ZAZZO, notamment le fait de faire une tâche sur le visage, ont été expérimentés sur d'autres espèces. A partir de ces études, on a conclu que cette identification à une image, et par extrapolation la conscience de soi a été mise en évidence chez certains grands singes (les chimpanzés (*Pan Troglodytes*), l'Ouran-outan (*Pongo Pygmaeus*), le tamarin pinché (*Sanguinus oedipus*) à certains moments de leurs vies, et confirmée par de nombreuses études (HAUSER *et al.*, 1995, DE VEER *et al.*, 2003). Elle a aussi été mise en évidence chez certains cétacés comme le grand dauphin (*Tursiops truncatus*) (REISS et MARINO, 2001) ou l'orque (*Orcinus Orca*) (DELFOUR et MARTEN 2001). Or, ceci n'a jamais été démontré chez tous les grands singes, encore moins chez le chat ou chez le chien (CYRULNIK, 1983, ZAZZO, 1993). Chez le chien, les observations mettent en évidence deux comportements : avant le troisième mois, on peut observer des comportements d'agressivité ou de soumission devant son reflet, comme s'il le prenait pour un congénère. A partir du troisième mois, les chiens ont un comportement spécifique devant le miroir : soit une immobilité avec regard fixé sur le reflet, soit des mouvements stéréotypés

de la tête et de la langue, ou encore une brusque volte-face avec queue entre les pattes, des tentatives de fuites, des mouvements d'avance et de recul tout en continuant à fixer le miroir. Il peut aussi coller sa truffe à celle de son image, il opère alors des mouvements rapides comme s'il voulait et ne pouvait pas s'en détacher, le tout accompagné par des gémissements (ZAZZO 1993).

A partir de cinq mois surtout, les chiens semblent hésiter entre « l'attirance exercée par l'image spéculaire et la fuite ». A aucun stade les chiens n'ont des comportements que l'on retrouve chez l'enfant vers vingt-quatre mois où il commence à reconnaître son image dans le miroir, explorer son corps (ZAZZO 1993).

L'utilisation de la notion de stade du miroir de LACAN, chez les animaux, peut nous donner une information expérimentale quant à la capacité cognitive des animaux à reconnaître leur corps, l'image d'eux-mêmes dans un miroir. Il ressort de ces expériences que certains grands singes et cétacés ont des comportements qui correspondent au stade où l'enfant prend conscience de son corps. Ce sont donc des éléments en faveur de l'idée que ces animaux ont une conscience d'eux-mêmes, au moins à certains stades de leurs vies. Ceci n'a pas été observé chez tous les grands singes, ni chez tous les cétacés et encore moins chez le chien ou chez le chat.

Comprendre la manière dont l'animal perçoit les individus de son environnement nous aide à comprendre le type de relation possible avec l'animal. Poser les limites de l'animal n'enlève rien à l'importance d'une relation propriétaire-animal mais permet de la concevoir de manière plus juste.

Les capacités cognitives des carnivores domestiques ne sont pas les mêmes que celles des êtres humains : on ne met pas en évidence l'utilisation de représentations mentales d'un objet dans toutes les situations. Aucune donnée expérimentale ne permet de dire que les chiens ou les chats ont conscience de leur existence, dans le sens où ils délimiteraient consciemment le moi et le non-moi.

Les capacités cognitives des animaux ne doivent pas être assimilés à ceux de l'être humain par anthropomorphisme, ni à ceux d'autres animaux chez qui on a pu mettre en évidence des capacités cognitives avancées. La relation que l'on pourra construire avec un chien ou un chat de compagnie sera tributaire de ces capacités et ne sera donc pas comparable à celle que l'on construit avec un être humain.

Il nous semble donc important de souligner qu'il serait inopportun de céder à la tentation d'attribuer à nos animaux de compagnie des capacités cognitives qu'ils n'ont pas. Dans la relation humain-animal, les capacités cognitives des deux membres de la dyade interviennent. Ce que ressent le chien ou le chat, dépend de ce qu'il peut se représenter mentalement. Sans conscience de soi, l'implication affective de l'animal ne sera pas comparable à celle d'un être humain. C'est ce que nous avons souhaité souligner en présentant ces résultats de psychologie comparée.

Pour comprendre néanmoins quelles possibilités réelles d'interactions existent et sur quoi elles reposent nous allons nous intéresser aux outils utilisés par l'animal pour la communication intraspécifique et interspécifique.

II. Les relations interspécifiques humain-chien, humain-chat : quelles possibilités d'interactions et de communication ?

Les interactions interspécifiques humain-animal, humain-chat, ont fait l'objet de peu d'études expérimentales. Ainsi, si certains auteurs évoquent une « socialisation interspécifique » ou encore un « attachement » à l'être humain de la part de l'animal, ces hypothèses ne sont pas fondées sur des données scientifiques. Pour comprendre ces interactions dans le cadre de notre étude, nous allons nous limiter aux seules données expérimentales.

A. L'importance de contacts intraspécifiques pour un développement comportemental correct

FOX (1976) observe que des « chiots élevés complètement à l'écart de leur propre espèce jusqu'à l'âge de douze semaines ne contrôlent pas leur morsure lorsqu'ils se trouvent en présence de leurs congénères. Ils joueront mais leur jeu est de courte durée et se transforme en combat, en agression défensive ».

VER, VAYSSE et BOUHOUCHE (1995) ont réalisé une étude où des chatons sont isolés de leurs congénères et ne sont en contact qu'avec des humains. Ils observent que les chatons présentent un développement comportemental « ambivalent ». Les auteurs soulignent que le substitut maternel humain « n'a pu répondre que partiellement aux attentes affectives des chatons et les aider imparfaitement dans leur développement moteur. Des relations de contact et de caresse étaient instaurées mais avec des carences évidentes. Le contact à la fourrure, l'odeur, les intonations sonores de la mère, ne pouvaient être imités ».

Les auteurs décrivent des tentatives « d'accrochage, de montée vers la mère, de recherche et d'exploration de la mamelle ». Mais ces comportements étaient accompagnés à la fois de ronronnements et de cris ou de hurlements, parce qu'ils ne permettaient pas un « passage à l'acte ». Ils ne trouvaient pas le contact apaisant qui est la conséquence habituelle de ces comportements. Pour VER VAYSSE et BOUHOUCHE (1995) « l'homme est dans l'incapacité d'être un substitut de la mère biologique » pour les chatons.

Ainsi, si les seuls contacts qu'un chiot ou un chaton a pendant son développement sont des contacts interspécifiques, ceci ne permet pas un développement comportemental correct. L'être humain n'est pas une figure d'attachement de bonne qualité pour le chiot ou le chaton, et ne peut répondre à ses besoins de manière satisfaisante.

Si les seuls contacts qui sont possibles pour un chaton ou un chiot pendant la période néo-natale et la période sensible sont des contacts interspécifiques, l'imprégnation ne pourra pas se faire à sa propre espèce. En effet, des cas d'imprégnation à l'être humain sont décrits. Cependant, les jeunes trouvent rarement dans « la mère de substitution » interspécifique un individu capable de structurer le développement affectif et comportemental de manière efficace.

B. Les contacts interspécifiques humain-chat : une approche éthologique

TURNER *et al.* (1991) a mené une étude éthologique de la relation entre les femmes au foyer et leur(s) chat(s). Les chats d'intérieur passent significativement plus de temps à interagir, avec une forte proximité, avec leur propriétaire que les chats qui ont la possibilité d'aller dehors. De même, les chats d'intérieur font plus d'activités et de jeux avec leur propriétaire que les chats qui sortent. TURNER suggère « qu'il s'agit du chat qui compense activement un certain manque de stimuli dans son environnement à l'intérieur en interagissant plus souvent avec son propriétaire que les chats qui ont accès à l'extérieur ne le font ». Ceci confirme que le propriétaire fait partie de l'environnement du chat et que celui-ci peut interagir avec son propriétaire jusqu'à établir une relation particulière avec lui, ce qui contribue à son bien-être.

Dans cette étude de TURNER *et al.* (1991), la quantité d'interactions qu'un partenaire était prêt à accepter était corrélée à la quantité d'interactions que l'autre partenaire était prêt à accepter. Autrement dit, le niveau auquel la femme accepte d'interagir avec le chat, lorsqu'il initie le contact, correspond au niveau auquel le chat accepte le contact initié par la femme. Cette acceptation ou disponibilité de la femme est « associée à une acceptation de l'indépendance du chat, ce qui est, en retour, probablement associé à une plus forte proportion des intentions d'interactions initiée par le chat, et donc, à un temps d'interaction totale plus long – ce qui est apprécié par la plupart des propriétaires de chat » (car « plus le chat a de succès en initiant une interaction, plus le temps consacré aux interactions est long »). Pour TURNER, ceci explique la large popularité des relations humain-chat, car les partenaires arrivent à équilibrer leur relation. Il est intéressant de noter que les données de cette étude éthologique de la relation interspécifique humain-chat soulignent l'importance du respect des volontés de l'animal pour des interactions de bonne qualité. Nous pensons que c'est une manière constructive d'envisager la relation particulière qui peut s'établir entre un chat et son propriétaire.

HEIDENBERGER (1997), dans une étude des représentations que les propriétaires se font de leurs chats, met en évidence que, pour les propriétaires, les chats « recherchent le contact corporel avec leurs compagnons humains ; quand ils ont peur ils se calment quand leur propriétaire s'occupe d'eux. De plus, ils acceptent les humains comme compagnons de jeu ». Pour cet auteur ceci peut « conduire à des malentendus des deux parties, mais d'un autre côté, le mode de vie intensément interactif est peut-être la base essentielle du fait de vivre ensemble » et peut expliquer « la popularité du chat comme animal de compagnie ».

Il est important de souligner qu'une relation particulière peut s'établir entre le propriétaire et son chat, qui peut être positive voire apaisante pour les deux partenaires à condition : premièrement de respecter le bien-être de l'animal, en prenant en compte ses besoins éthologiques (et non pas en se basant sur des représentations anthropomorphiques), deuxièmement d'avoir socialisé le chat à l'être humain dans des conditions positives pour le chat, et d'entretenir cette socialisation.

C. Les possibilités de communication dans la dyade propriétaire-chien de compagnie

La relation humain-chien a plus été un objet d'étude que la relation humain-chat.

Ceci nous permet de présenter différents éléments utilisés dans la communication interspécifique. Nous avons classé ces éléments par canaux de communication.

1. Le rôle de la communication olfactive

Chez le chien, comme chez le chat, les capacités olfactives sont bien meilleures que chez l'être humain. Le flehmen et le dépôt de phéromones sont importants pour la communication entre individus, que ce soit par les urines, les selles ou par le frottement du corps (PAGEAT, 1998).

Les phéromones sont des molécules qui provoquent des modifications des sécrétions hormonales ou bien de modifications émotionnelles « à l'origine de variations de l'état réactionnel ». Elles sont très complexes chez les chiens et les chats. On suppose que plusieurs molécules interviennent, d'où la difficulté d'étudier ce mode de communication. De nombreuses régions du corps sont impliquées (les sacs anaux, les glandes supracaudales, subcaudales, jugales et périorales, les glandes podales, la salive, l'urine de marquage, les fèces de marquage et les latrines fécales) (PAGEAT, 1998).

MILLOT *et al.* (1993) ont mis en évidence que les chiens peuvent discriminer les odeurs de leurs propriétaires. Ils ont réalisé une expérience où des chiens sont mis en présence de mannequins vêtus de sous-vêtements portés au préalable par un enfant inconnu du chien, un enfant familier ou des sous-vêtements qui ne véhiculent aucune odeur corporelle. Le mannequin a une posture affiliative. Les auteurs mettent en évidence que le chien flaire principalement deux zones corporelles : la tête (les lèvres et le front) et les membres supérieurs (la main droite plus que la main gauche). Ceci est vrai que le mannequin porte les habits d'un enfant familier ou bien d'un enfant inconnu. De plus, les chiens flairent moins longtemps et plus tardivement lorsqu'il est habillé des vêtements d'un enfant inconnu mais cette différence n'est pas significative. Par contre, le nombre de flairages à l'égard du mannequin familier est significativement plus important, de même si l'on prend en compte uniquement ceux dirigés vers la tête ou les lèvres.

Le comportement des chiens est majoritairement affiliatif, socio-positif quel que soit le mannequin présenté. Ceci se traduit par des flairages des diverses zones corporelles en remuant la queue, des comportements ludiques, des comportements de frottement sous la main placée en supination. Ces comportements sont significativement plus fréquents que les comportements socio-négatifs avec le mannequin familier, mais pas avec le mannequin inconnu.

Si le mannequin est dans une position agonistique, les chiens flairent significativement moins. Le chien présente plus de comportements socio-positifs en présence d'un mannequin à position affiliative. Il n'y a pas de différence entre les comportements socio-positifs et socio-négatifs lorsque le mannequin est dans une position agonistique.

Les chiens utilisent des informations visuelles et olfactives de la part du mannequin puisqu'ils expriment des « réactions émotionnelles marquées ». De plus, on met en évidence une modulation des réactions de l'animal selon qu'il est en présence d'odeurs familières ou non. Cette expérience permet de mettre en évidence que des chiens, qui ont eu des contacts fréquents avec des enfants, ont des comportements spécifiques à l'égard un mannequin qui a des odeurs d'enfant et un aspect visuel d'enfant. Les comportements de flairage privilégient certaines zones corporelles (la tête et les mains). De plus, il adapte son comportement en fonction des odeurs (le fait qu'il les connaisse ou non) et les postures.

Les auteurs mettent en évidence que l'odorat joue un rôle pour le chien dans la communication interspécifique. Pour les auteurs il s'agirait d'une adaptation de
--

2. Le rôle de la communication auditive

La communication auditive se base chez le chien sur un large répertoire de sons, produits de manière volontaire (grognement en forme de menace, qui peut correspondre à la phase appétitive d'une séquence d'agression) ou involontaire (gémissements, cris lors d'un contact douloureux par exemple) (PAGEAT, 1998).

D'après PAGEAT (1998), les vocalises, qui servent soit à une communication à distance, soit au renforcement d'une posture sont aussi très variées, et évoluent au cours de la vie de l'individu (avec une diminution de l'émission de vocalises après la fin de la période de transition) (PAGEAT, 1998).

Pour PAGEAT (1998), elles sont surtout utilisés dans la communication intraspécifique pour une communication à distance ou pour le renforcement d'une posture. Les vocalises seraient un comportement renforcé par le comportement du propriétaire. Mais qu'est-ce que le propriétaire comprend des vocalises qu'il entend ?

PONGRACZ *et al.* (2005) ont réalisé une série de tests avec des humains (ayant des expériences diverses avec les chiens) et des chiens de berger hongrois (Mudi). Les humains devaient catégoriser des échantillons d'aboiements de chien en fonction de leur contexte (l'approche d'un étranger, l'approche d'un individu menaçant, être laissé seul attaché à un arbre, le maintien d'une balle au-dessus de la tête du chien, et le jeu) et de leur contenu émotionnel (évaluer le degré d'agressivité, de peur, de désespoir, de jeu, de bonheur). Les résultats montrent que tous les répondants classent les aboiements, en fonction de leur contenu émotionnel de manière similaire, quelle que soit leur expérience antérieure avec les chiens. De plus, la réponse majoritaire des propriétaires correspondait à la catégorie correcte. Les aboiements enregistrés dans le contexte d'approche d'un étranger étaient même classés par une majorité absolue de propriétaires dans la catégorie d'agressivité, ce qui correspond au contexte. Enfin, l'évaluation du contenu émotionnel des aboiements est corrélée à des paramètres acoustiques : la fréquence (acoustique) et le rythme (ou la pulsation) des aboiements, mais pas la tonalité. Les répondants donnent des réponses correctes plus souvent lorsque les situations ont un contenu émotionnel peu ambigu, mais les réponses restent significativement correctes dans une majorité des situations d'aboiements, lorsque le contexte n'est pas précisé.

Une autre étude de PONGRACZ *et al.* (2006) met en évidence une influence des mêmes paramètres : la fréquence moyenne dominante (une fréquence grave associée à de l'agressivité), le rythme c'est-à-dire les intervalles entre les aboiements (de courts intervalles étaient associés à de l'agressivité, des intervalles longs à du jeu/bonheur ou à du désespoir). Dans une moindre mesure, ils mettent aussi en évidence contrairement à l'étude précédente une influence de la tonalité (la tonalité influe le classement des aboiements comme traduisant un désespoir).

PONGRACZ *et al.* concluent que les humains « peuvent tirer des informations de l'aboiement à la fois sur l'état émotionnel du chien et le contexte » (2005). Peut-être cette capacité à reconnaître un contenu émotionnel est-elle une capacité ancienne partagée par des animaux et les humains. La sélection naturelle et artificielle peut avoir favorisé l'émergence de vocalises compréhensibles par l'être humain chez le chien. Pour ces auteurs on peut dégager deux hypothèses de l'influence de la domestication : d'une part le processus de domestication a pu conduire à une dépendance des chiens vis-à-vis de l'être humain et donc à des animaux plus orientés vers l'être humain. D'autre part, les humains ont pu sélectionner

des chiens qui aboient de manière fiable et en fonction de certaines situations comportementales et émotionnelles.

Par contre, une autre étude du même département d'éthologie de Budapest (MOLNAR *et al.*, 2006) montre que les êtres humains ne sont pas capables de différencier si des aboiements, enregistrés dans des situations similaires, proviennent d'un même chien ou de chiens différents. La tonalité de l'aboiement a un effet significatif, plus il est bas, plus les humains arrivent à faire la discrimination entre des sons différents. Il n'y a pas d'influence du fait d'entendre le rythme des aboiements, ni d'influence de la fréquence (acoustique) des aboiements. Par contre, les performances des humains pour différencier des aboiements étaient meilleures si le son était enregistré à l'approche d'un étranger que si le chien était laissé seul attaché à un arbre. Les auteurs concluent que la croyance courante que les propriétaires arrivent à reconnaître l'aboiement de leur chien est réfutée par cette étude. De plus, on peut supposer à partir des résultats de cette étude que l'aboiement, dans la communication interspécifique joue plus un rôle dans la transmission d'information de l'état de l'animal que dans le but de reconnaissance d'individus.

PRATO-PREVIDE *et al.* (2008) mettent en évidence que les chiens aussi sont capables d'utiliser l'expression vocale des humains comme information. En effet, il a été présenté aux chiens de lots de nourriture, soit égales, soit une plus grande qu'une autre. Si le propriétaire exprimait une préférence vocale pour un des lots, le chien utilisait cette information et choisissait préférentiellement le lot de nourriture que préférait le propriétaire, si les deux lots étaient égaux. Si le propriétaire exprimait une préférence pour un lot plus petit, les performances des chiens à choisir le plus grand lot étaient moindres que si le propriétaire n'exprimait pas de préférence.

Les propriétaires sont sensibles aux différents aboiements des chiens. La communication auditive du chien est utilisée par les être humains, peut-être est-elle même plus mise en valeur dans la communication interspécifique que dans la communication intraspécifique. Mais celle-ci n'est pas pour autant assimilable à la communication verbale des humains. L'écoute d'enregistrements d'aboiements ne permet pas toujours de « comprendre » ce que le chien exprime et ne permet pas non plus de reconnaître « la voix » de son propre chien.

Il s'agit d'un élément de la communication non verbale des chiens, comme dans la communication intraspécifique. D'ailleurs, les chiens utilisent aussi les informations perçues dans les expressions vocales des propriétaires.

De plus, ils peuvent utiliser des informations olfactives venant de leurs propriétaire comme outil de reconnaissance.

3. Le rôle du canal visuel

a. Les signaux visuels utilisés par le chien dans la communication intraspécifique

La communication visuelle entre chiens passe par les postures, les mimiques qui sont des mouvements dits spécifiques ou volontaires. On distingue ces mouvements volontaires des mouvements involontaires : la piloérection, la variation du diamètre pupillaire, les mouvements des oreilles, de la queue, les tremblements. Ces derniers sont des mouvements émotionnels qui accompagnent les postures. Il peut y avoir congruence ou non entre les mouvements volontaires et involontaires. Par exemple, si un chien manifeste des signes visuels de peur lors d'un conflit hiérarchique, l'efficacité des postures pour intimider l'adversaire peut être atténuée (PAGEAT, 1998).

Les mouvements spécifiques sont le résultat de productions motrices volontaires. Leur exécution est apprise pendant la période de socialisation, et ils peuvent subir des variations au sein de populations différentes (PAGEAT, 1998).

HOROWITZ (2008), dans une étude du comportement des chiens pendant le jeu avec leurs congénères, met en évidence que les chiens utilisent des indices d'attention visuelle dans la communication avec le partenaire. Il observe significativement plus de comportements de recherche d'attention et de jeu pendant les moments d'inattention et de pause dans le jeu. De plus, les chiens présentent significativement plus de comportements de jeu après avoir gagné l'attention visuelle du partenaire. Les chiens respectent un ordre d'opérations lorsqu'ils réalisent les deux actes successivement : la recherche de l'attention avant les signaux de jeux. HOROWITZ observe même une gradation des réactions à l'état d'attention du partenaire : les chiens ne réalisent des séquences comportementales de jeu qu'une fois que le partenaire dirige son regard vers lui. Le taux de comportements de recherche d'attention est significativement plus élevé dès que le partenaire de jeu prend une posture inattentive. L'auteur observe une corrélation entre les états d'attention des deux partenaires. Si un animal ne regarde pas, l'autre change son comportement afin de bouger pour d'abord gagner l'attention de celui-ci. De même, les comportements de recherche d'attention sont souvent variés et d'intensité croissante.

A quoi correspondent ces comportements ? Sont-ils des réponses fixes à certains stimuli (un visage ou un corps de profil, le dos d'un chien) ? Etant donné que les chiens ont de nombreux comportements de recherche d'attention différents et gradués, on peut dire que leurs stratégies sont modifiées pour atteindre leur but et que les chiens ont une certaine reconnaissance de l'issue souhaitée. Leurs comportements traduisent plus qu'une réaction simple à un stimulus. Si l'appréciation, l'évaluation des états d'esprit semble être une prérogative de l'être humain, les chiens font néanmoins preuve de capacités cognitives sociales relativement sophistiquées. Ils utilisent « des indications comportementales d'éléments de l'attention » chez d'autres individus pour guider leur propre comportement. On pourrait décrire cela comme une compréhension très rudimentaire de l'esprit ou de la conscience (« mind » en anglais), bien qu'encore loin d'une compréhension consciente (HOROWITZ, 2008).

Les chiens communiquent grâce à des postures qui font partie de leur répertoire comportemental qui sont accompagnées de mouvements involontaires, émotionnelles. Ceci est un élément important de la communication dans cette espèce sociale. HOROWITZ met en évidence que les chiens sont capables d'évaluer dans une certaine mesure l'état d'attention d'un autre chien pendant le jeu. Un chien cherchera d'abord à obtenir l'attention de son partenaire de jeu avant de communiquer avec des postures. Peut-être peut-on décrire cela comme une conscience très rudimentaire ?

b. Les signaux visuels humains utilisés par le chien

Plusieurs études mettent en évidence que les chiens répondent de manière appropriée aux signaux visuels de communication produits par les êtres humains tels que :

- **le regard ou l'accès visuel** (CALL *et al.*, 2003, GASCI *et al.*, 2004, VIRANYI *et al.*, 2004),
- **l'orientation du corps** (GASCI *et al.*, 2004, VIRANYI *et al.*, 2004),
- **pointer du doigt** (CALL *et al.*, 2003, HARE *et al.*, 2005, HARE et TOMASSELLO, 2005, MIKLOSI *et al.*, 2005)
- une communication verbale positive (PRATO-PREVIDE *et al.*, 2008).

On met aussi en évidence des capacités chez le chat à répondre à certains signes visuels humains (MIKLOSI *et al.*, 2005).

c. La reconnaissance de l'état d'attention des humains

Nous avons vu que HOROWITZ (2008) met en évidence que les chiens domestiques, lorsqu'ils jouent avec des congénères ont un comportement discriminant en fonction de l'attention du partenaire de jeu. Qu'en est-il dans les interactions interspécifiques ?

CALL *et al.* (2003) montrent que les chiens sont sensibles à l'état d'attention des êtres humains. Mis en contact avec une nourriture qui leur est interdite, les chiens ont un comportement différent selon l'état d'attention de l'humain. Lorsque l'être humain les regarde les chiens prennent moins de nourriture, l'approchent de manière moins directe et s'assoient plus longtemps que dans les conditions où l'être humain n'a pas d'accès visuel à la nourriture. C'est-à-dire si l'être humain est en dehors de la pièce, s'il tourne le dos au chien, s'il a les yeux fermés ou enfin si l'être humain est distrait par quelque chose.

VIRANYI *et al.* (2004) étudient l'obéissance des chiens à un ordre pré-enregistré de leurs maîtres dans différentes situations : soit le propriétaire regarde le chien, soit le propriétaire est caché par un panneau, soit il regarde un deuxième être humain, soit enfin il regarde ailleurs sans fixer un individu en particulier. Les chiens obéissent significativement plus à l'ordre lorsque le propriétaire les regarde. Leur réponse est intermédiaire lorsqu'il regarde ailleurs et significativement moins bonne lorsque le propriétaire est caché ou bien lorsqu'il regarde le deuxième être humain. Ainsi, la direction du regard est importante pour la communication d'un ordre entre un être humain et un chien.

Dans une deuxième étude, VIRANYI *et al.* (2004) mettent en évidence que les chiens quémangent de la nourriture significativement plus auprès d'une personne qui les regarde. Les chiens sont capables « d'utiliser l'attention visuelle pour évaluer la réactivité des acteurs humains à des sollicitations pour obtenir de la nourriture ».

Comment interpréter les résultats de ces expériences ? Comme avec les résultats de l'étude de HOROWITZ (2008) sur la « compréhension de l'état d'attention » de congénères, l'interprétation est délicate. Observons-nous des compétences comportementales

« simples », basées sur une réponse à un stimulus, ou bien le chien se représente-t-il l'état mental de l'humain ?

D'après VIRANYI *et al.* (2004), les performances des chiens observées peuvent être interprétées comme le résultat d'« un renforcement et un apprentissage de relations stimulus-réponse ». Les chiens peuvent apprendre le rôle d'indices visuels particuliers dans des situations particulières sans nécessiter des capacités cognitives ou sans avoir la conscience de l'état d'attention des humains. Mais il s'agirait alors de « réponses à des stimuli discriminants » (la vue de l'œil humain et de l'orientation de son visage ou de son corps).

Il est possible cependant que « la sensibilité des chiens aux indices de l'attention humaine reflète plus qu'un apprentissage associatif individuel concernant des indices particuliers dans des situations particulières ». Il est possible qu'ils acquièrent « une certaine compréhension de la signification de l'orientation du corps humain et de la direction du regard dans les interactions de communication », compréhension basée sur leurs expériences individuelles nombreuses et variées ».

Ceci suggère que les chiens sont préparés par l'évolution à apprendre à utiliser les indices du regard humain pour interpréter l'action humaine (par exemple l'intention de chercher à prendre un objet ou de communiquer avec un sujet). « Bien que les chiens comprennent apparemment la nature communicative de la présente situation expérimentale, ceci ne signifie pas nécessairement qu'ils se représentent et apprennent quoi que ce soit concernant l'état mental de l'humain ou comprennent que les autres réalisent des actes intentionnellement (avec un but dans la tête) ».

Il y a en effet « une différence si on définit la reconnaissance de l'attention à un niveau comportemental ou à un niveau cognitif. Dans le premier cas, on suppose que l'individu est sensible aux indications comportementales qui sont associées à « voir » ou « assister ». (...) Dans le deuxième cas, la reconnaissance de l'attention va plus loin que l'observation et la reconnaissance d'indications spécifiques, et résulte d'une représentation mentale de l'état d'esprit de l'autre » (GACSI *et al.*, 2004). Rien dans cette étude ne permet d'affirmer que le chien présente une reconnaissance cognitive de l'attention humaine.

De nombreuses expériences mettent en évidence que les chiens se servent d'informations visuelles provenant des humains. Ils sont aussi capables d'évaluer l'état d'attention d'un être humain, en se basant sur l'orientation du corps, le regard, son comportement, comme HOROWITZ l'avait observé dans la communication intraspécifique.

d. L'influence de la domestication, sélection concomitante des mêmes caractéristiques chez l'être humain et chez le chien ?

L'étude de l'influence de la domestication dans les répertoires comportementaux des chiens et des chats de compagnie peut nous aider à comprendre les interactions interspécifiques entre les propriétaires et leurs animaux de compagnie. Les comportements observés entre les animaux domestiques et les humains sont-ils les mêmes que ceux observés dans la communication intraspécifique ? Ou bien, la domestication a-t-elle organisé une pression de sélection telle que l'évolution des systèmes de communication de l'être humain et du chien, par exemple, présente des similitudes.

Il est probable, comme l'avance DEPUTTE (*in* BRUNET, 2007), que les interactions entre un chien ou un chat domestiqués et leur propriétaire ne répondent ni aux règles de la communication de l'espèce animale concernée, ni à celles de l'espèce humaine. Il s'agirait plutôt d'une communication particulière, avec l'organisation d'une hiérarchie mixte (parce qu'interspécifique), avec la mise en jeu non seulement de rituels inédits mais la valorisation

de comportements nouveaux.

MIKLOSI *et al.* (2003) ainsi que HARE *et al.* (2005) ont comparé les performances de chiens domestiques et d'espèces sauvages apprivoisées dans des expériences semblables. Nous espérons pouvoir distinguer à partir de ces comparaisons l'origine des capacités de communication que nous avons décrites : les chiens sont-ils sensibles aux signaux visuels des humains grâce à une domestication qui a sélectionné les animaux selon certains critères ou bien est-ce la socialisation de chaque individu aux humains qui permet d'acquérir ces compétences ?

MIKLOSI *et al.* (2003) comparent le comportement de chiens et de loups socialisés avec des êtres humains face à un problème. Une première étude montre que les loups socialisés, dans l'ensemble, réussissent mieux à trouver une nourriture cachée lorsqu'ils ont une indication humaine (le fait de montrer du doigt ou de toucher l'objet contenant la nourriture cachée). Les auteurs concluent que les loups semblent pouvoir apprendre à reconnaître des indices de communication humaine, bien que les performances de ces loups soient inférieures à ceux des chiens dans les mêmes conditions.

Les auteurs soulignent que pour réussir à utiliser les signaux « proximaux » (quand l'être humain touche le contenant ou met le doigt près de l'objet) il suffit que l'animal fasse une association simple entre la main de l'être humain et la nourriture. Par contre, pour utiliser le signal qui consiste à montrer du doigt de loin, les sujets doivent non seulement regarder les contenants mais aussi la partie supérieure du corps de l'être humain. Ainsi, si les loups évitent de regarder ou regardent très peu de temps les humains ils risquent de ne pas percevoir la direction du geste.

La deuxième expérience de ces auteurs consiste à évaluer le comportement des chiens ou des loups face à un problème insolvable. Les animaux ayant appris à ouvrir une poubelle où est cachée de la nourriture ou bien à tirer sur une corde au bout de laquelle il y avait de la nourriture dans une cage, sont ensuite face au même problème mais la poubelle est alors maintenue fermée ou la corde est attachée par l'autre extrémité au fond de la cage : les animaux ne peuvent pas résoudre le problème. Dans ces deux cas, les chiens initialisent le contact visuel avec les humains plus tôt et le maintiennent plus longtemps que les loups socialisés. Ainsi, le fait de regarder les humains de manière « préférentielle », serait une prédisposition génétique chez les chiens. Pour MIKLOSI *et al.* (2003) cela fournit un point de départ potentiel pour l'intégration des systèmes de communication humain et canin.

HARE *et al.* (2005) mettent en évidence que des renardeaux d'une lignée domestiquée depuis quarante-cinq ans, mais n'ayant pas d'expérience avec des êtres humains trouvent une nourriture cachée significativement plus souvent avec un indice du type « montrer du doigt-regard », et cela aussi bien que des chiots domestiques. Par ailleurs, comparés à des renardeaux de contrôle, qui ne sont pas issus de cette lignée domestiquée mais qui ont été exposés aux humains, les renardeaux domestiqués utilisent mieux des gestes de communication que les renardeaux de contrôle. Pour HARE *et al.* (2005) ceci invite à considérer l'évolution socio-cognitive des chiens comme un « effet secondaire » de la sélection par la domestication, dont le principal critère aurait été le comportement docile (c'est-à-dire une sélection contre la peur et l'agression et pour les contacts sociaux interspécifiques).

Les chiens domestiqués présentent des capacités de communication avec l'être humain performantes, notamment des signaux de communication visuelle, et des éléments permettant d'évaluer l'état d'attention de l'humain. De même l'humain peut interpréter correctement certains signaux de communication du chien.

Ces capacités sont sans doute le résultat d'une évolution parallèle de l'espèce humaine et l'espèce canine. Une pression de sélection favorisant des animaux dociles

ou qui utilisent des signaux de communication qui sont utiles pour l'humain a pu intervenir.

Chez le chat, bien qu'il existe moins d'études sur la communication avec les humains, des capacités similaires ont été mises en évidence (MIKLOSI *et al.*, 2005).

C'est grâce à l'étude éthologique des couples humain-chien et humain-chat, que nous pourrions approfondir notre compréhension de ce que perçoit l'animal. Ceci nous permettra de mieux comprendre et organiser nos interactions avec les chiens et les chats. Cette communication interspécifique et donc particulière pour l'humain aussi : elle met seulement en jeu une communication non verbale, qui joue un rôle secondaire dans la communication entre humains.

Nous avons vu qu'une communication, forcément non-verbale importante existe entre le propriétaire et son chien ou son chat (bien que nos dispositions de moins de données concernant le chat). L'être humain utilise la communication non verbale de manière volontaire et involontaire pour communiquer avec les autres êtres humains, mais l'existence du langage verbal a pour effet de reléguer ces outils au second plan, sauf chez les enfants, pour qui ce registre peut encore être privilégié (PETIBON, 1985, MONTAGNER, 2002, 2006).

TROISIEME PARTIE :

Quels liens possibles entre le propriétaire et son animal de compagnie?

Nous avons étudié la manière dont les êtres humains construisent des liens affectifs. Nous avons ensuite présenté quelles possibilités réelles d'interaction avec l'animal sont possibles. Ces deux éléments entrent en jeu dans la mise en place de relations affectives entre les propriétaires et leurs animaux de compagnie, mais il existe aussi un autre facteur important : il s'agit des représentations que le propriétaire se fait de son animal, l'influence de son activité psychique dans la relation.

I. Les représentations culturelles, conscientes et inconscientes de l'animal

Nous allons d'abord présenter la manière dont les animaux sont utilisés comme représentations dans la culture (totems, contes, mythes) avant de présenter les représentations que se font les propriétaires de leur chien ou de leur chat de compagnie, grâce à des données d'enquête. Enfin, nous aborderons les représentations inconscientes et psychologiques que nous utilisons lors des interactions avec nos animaux de compagnie.

Signalons que les symboles thériomorphes apparaissent au paléolithique supérieur (30 000 ans avant notre ère). Les rites religieux, spirituels et culturels, les contes ou fables utilisés de nos jours et les rêves aujourd'hui mettent en scène des animaux. Nous allons donner quelques exemples qui permettent d'illustrer en quoi ces animaux sont des symboles inconscients.

A. Les animaux dans les spiritualités humaines

1. Le totémisme

Le système du totémisme est une manière d'organiser un groupe, une tribu, chacun portant le nom d'un totem. FREUD le décrit comme étant « un animal, comestible, inoffensif ou dangereux et redouté, plus rarement une plante ou une force naturelle (pluie, eau) ». Il s'agit de « l'ancêtre du groupe », mais aussi de « son esprit protecteur et son bienfaiteur ». Le totem est la base des obligations et interdits sociaux. Comme il s'agit de l'ancêtre et du bienfaiteur, il est interdit de tuer (ou détruire) le totem, d'en consommer la chair, ou d'en jouir autrement. Ceci s'applique à tous les membres du totem, l'appartenance étant héréditaire. On comprend donc que le système totémique met en place les interdits de parricide, et d'inceste, les parents (au moins la mère) et enfants étant tous du même totem (FREUD, 2001).

C'est donc l'identification à un animal qui permet de structurer la société. Cette identification est très forte et se met notamment en scène au cours de danses cérémoniales où les membres du clan en produisent « les mouvements et particularités de leur totem » (FREUD, 2001).

2. Croyances et religions

On retrouve dans toutes les spiritualités et religions des symboles animaux.

Dans les religions polythéistes les dieux prennent une forme mi-humaine mi-animale (les dieux égyptiens) ou prennent une forme animale de manière provisoire (comme Zeus ou Poséidon). Les animaux peuvent aussi être des sortes d'intermédiaires entre les dieux et les humains.

Ils peuvent aussi être au service de divinités, avoir un rôle de psychopompe, c'est-à-dire de transport des âmes vers l'au-delà. Dans les rites chamaniques des peuples de l'Altai c'est un cheval qui guide l'âme du défunt, dans la mythologie grecque, un lion protège l'âme des morts. Ils peuvent jouer un rôle dans les divinations et l'astrologie, non seulement occidentale mais aussi aztèque, chinoise et inca (CYRULNIK *et al.*, 2000). Enfin, ils peuvent servir de sacrifice pour communiquer avec les dieux, s'attirer leur bienveillance ou leur demander pardon.

Dans les religions monothéistes, bien qu'elles soient plus anthropocentrées, on retrouve de nombreux symboles animaux qui sont des représentations du Bien ou du Mal : les chats, les chauve-souris, les porcs, qui représentent le diable, le mal ou bien l'agneau qui est le symbole du Christ pour les chrétiens, animal pur, innocent, sacrifié (BUSTAD *et al.*, 1981, CYRULNIK *et al.*, 2000.).

Les animaux sont des supports qui nous permettent de représenter les questions existentielles sur la vie, la mort, la fuite du temps, l'origine du monde, etc.. L'animal est donc un outil pour parler de ce qui nous dépasse. Il nous ressemble mais garde une part de « mystère » car nous ne pouvons pas communiquer avec eux comme avec un humain. Ce côté mystérieux de l'animal est assimilé ou utilisé dans les croyances pour appréhender les mystères de l'existence.

B. Les mythes, les contes et les rêves

Dans les mythes les animaux sont tour à tour des symboles positifs, des aides ou secours (la louve dans le mythe de la fondation de Rome, le centaure qui instruit Achille, puis Jason, dans la mythologie antique) ou des forces à terrasser (le dragon de Saint George par exemple). Il s'agit d'un symbolisme animal qui permet de parler de son inconscient, des forces contradictoires qui y siègent. On retrouve le symbolisme de nos conflits internes, encore plus détaillé, dans les contes et les rêves.

Dans les contes de fées, dont BETTELHEIM (1999) a fait une psychanalyse célèbre, les animaux sont des personnages très présents. On y trouve quantité d'archétypes qui permettent de repérer les conflits intérieurs. BETTELHEIM (1999) utilise les théories freudiennes de l'intégration chez l'enfant du ça, du sur-moi et du moi pour faire cette analyse.

Ainsi, les animaux représentent tour à tour chaque composante de l'inconscient : le « ça », « le moi » par l'identification aux personnages animaux et le « sur-moi ». Il permet à l'enfant de comprendre les conflits internes (entre le principe de plaisir de l'inconscient, le principe de réalité de la conscience par exemple). Les personnages animaux permettent de mettre de la distance entre l'histoire et sa propre vie mais par identification à l'animal l'enfant est renseigné sur l'activité psychique. Par ailleurs, l'enfant jusqu'à ce qu'il ait sept à douze ans est « animiste ». Sa perception du monde, egocentrée tend à « concevoir les choses comme vivantes et douées d'intentions ». Est vivant, « tout objet qui exerce une activité, celle-ci étant essentiellement relative à l'utilité pour l'homme : la lampe qui brûle,

le fourneau qui chauffe, la lune qui éclaire » (PIAGET, 1989). A fortiori avec les animaux, qui sont des êtres vivants sont « comme eux », l'identification est très accessible.

Les contes mettant en scène un « fiancé animal », comme la Belle et la Bête, illustrent le rôle des animaux. Ils peuvent représenter la sexualité, d'abord repoussante pour l'héroïne (sous la forme d'une bête). La jeune fille, qui doit surmonter « son dégoût du sexe et de sa nature animale » pour que le fiancé retrouve forme humaine. C'est « le sexe sans amour ni dévotion » qui a un aspect animal. En effet dans le conte, seul l'amour peut transformer ce qu'il y a d'animal dans la sexualité en quelque chose d'humain (BETTELHEIM, 1999).

L'animal permet de symboliser les conflits psychiques internes des individus, trop dangereux pour apparaître directement à la conscience. L'inconscient utilise une représentation animale pour figurer une partie de nous-même de manière acceptable par le conscient.

Cette utilisation de l'animal comme représentation de l'inconscient existe dans les contes, dans les rêves. On peut parler de mécanisme de projection pour appréhender notre inconscient.

L'animal a très tôt dans l'histoire de l'humanité servi à représenter des aspects de notre inconscient et de nos conflits psychiques internes. Dans certaines sociétés, l'identification à l'animal est très forte à travers les totems. Ainsi, on peut dire que l'animal est utilisé par l'être humain de manière symbolique dans toutes les cultures.

Les représentations d'éléments constitutifs de nous-mêmes sous forme animale sont nécessairement sollicitées lors d'interactions avec des animaux réels. On peut notamment souligner que des qualités ou des défauts vont être attribués *a priori* à l'animal de compagnie. Ceci va entrer en jeu dans la représentation que le propriétaire se fait de son animal.

Nous allons maintenant présenter les représentations des animaux de compagnie par leurs propriétaires. Ainsi, nous pourrions comprendre comment les propriétaires envisagent la relation affective qu'ils entretiennent avec leurs animaux, de manière consciente et inconsciente.

II. Les représentations des propriétaires

Nous avons présenté les représentations culturelles de l'animal qui vont nécessairement influencer les rapports des êtres humains avec leurs animaux. Pour comprendre ce qui se joue entre un propriétaire et son animal de compagnie, il est intéressant de comprendre la représentation que le propriétaire se fait de son animal et du lien qui les unit.

A. L'anthropomorphisme : l'expression d'une méconnaissance

éthologique

1. Définition

L'anthropomorphisme est le fait d'attribuer des caractéristiques humaines à un animal. Cela comprend des mésinterprétations du comportement du chien ou du chat, le fait d'attribuer des sentiments humains comme la rancune, la reconnaissance, ou bien de leur attribuer une conscience d'eux-mêmes, ou encore la notion du temps. De même qu'un chien ne sourit pas, un chat n'est pas jaloux. Une chatte ne se sentira pas mieux parce qu'on lui aura laissé faire une portée comme une femme peut vouloir se réaliser dans un projet de maternité. Un chat n'urine pas sur un lit pour « se venger », etc..

DIGARD (1999) distingue trois formes d'anthropomorphisme :

- les **comparaisons animal-humain** (« J'ai un chien pourquoi je m'embarrasserais d'un homme ? » (DIGARD, 1999)),
- les **comportements analogiques** où la personne parle de l'animal comme si c'était un humain, en particulier un enfant (« n'aie pas peur, Maman est là », « prend le cachet, c'est pour ton bien », donner des prénoms humains),
- les **projections** : on projette sur l'animal nos propres sentiments ou ressentis (habiller les animaux pour qu'ils n'aient pas froid, les nourrir comme on voudrait manger, ne pas les laisser marcher et les porter dans les bras).

SLOVENKO (1983), professeur en droit et en psychiatrie, met en parallèle l'anthropomorphisme et le marché économique de l'animal de compagnie (nourriture, accessoires, jouets, produits de toilettage, systèmes de gardiennage, cimetières pour animaux), qui aux Etats-Unis s'exprime en milliards de dollars et qui exploite et encourage les tendances anthropomorphiques des propriétaires. On peut aussi souligner que la sélection génétique d'animaux hypertypés anthropomorphes (comme les brachycéphales) ou néoténiques amplifie les comportements anthropomorphiques des propriétaires.

2. Données d'enquêtes

Une étude de KATCHER (1985) souligne à travers ses données d'enquête et d'entretiens que les propriétaires « parlent à leurs animaux comme s'ils s'agissaient de personnes, se confiaient à eux, et les citaient comme des participants à des cérémonies sociales ». Il s'agit de « membres de la famille », pour une majorité de propriétaires. Pour KATCHER, le fait de désigner l'animal de la sorte renvoie souvent à des comportements tels que « dormir avec l'animal, parler à et se confier à l'animal, exposer une photographie ou une peinture de l'animal, fêter son anniversaire (...), d'avoir des vêtements spéciaux, des jouets, des meubles pour l'animal qui, dans une certaine mesure, imitent des articles humains » (KATCHER, 1985). Ces propriétaires-là ont, envers leur animal de compagnie, des actes sociaux habituellement réservés aux congénères avec lesquels l'on a une relation proche et d'amitié. Les résultats de KATCHER traitent uniquement de la population américaine mais ils illustrent une tendance anthropomorphique que l'on retrouve sans peine dans d'autres sociétés occidentales, notamment en France.

Une autre étude américaine (VOITH, 1985) révèle que 99% des propriétaires de chiens et de chats interrogés considèrent leur animal comme un membre de la famille, 97% leur parlent au moins une fois par jour et environ la moitié d'entre eux de matières importantes, au moins une fois par mois. Respectivement 98 et 91% des propriétaires pensent que leur animal est conscient de leurs humeurs. Une majorité des propriétaires partagent leur nourriture à table avec leurs animaux, et partagent leurs gourmandises avec eux. 91% ont des photographies de leur animal et 56% des chiens et 91 % des chats dorment sur le lit et montent sur les meubles. Enfin 54% des propriétaires de chiens et 39% des propriétaires de chats fêtent l'anniversaire de leur animal.

On retrouve dans cette enquête les tendances anthropomorphiques relevés par KATCHER (1985). Cette attitude peut être due à une méconnaissance des besoins de l'animal, d'une méconnaissance éthologique.

JOURDAN (1992) illustre cette méconnaissance par une étude sur les représentations qu'ont des propriétaires de leurs animaux. Cette enquête a été réalisée auprès d'une clientèle de la région parisienne. Deux tiers des propriétaires de l'enquête croient en la rancune de leur animal lorsqu'il est laissé seul, et ont la certitude quasi-unanime de l'ennui des chiens lorsqu'ils ne sont pas là (96% des personnes interrogées). L'accès à la table quand les propriétaires mangent est possible dans un tiers des cas ; l'accès à la chambre dans deux tiers des cas. Ceci est même parfois considéré comme une récompense. Plus d'un tiers de l'échantillon répugne à dresser ou éduquer leur chien, et n'estime pas souhaitable la hiérarchie chez les chiens. « La communication entre l'homme et le chien est imparfaite, la connaissance du comportement du chien, de son fonctionnement est succincte, parfois même inexacte » (JOURDAN, 1992).

Les résultats d'une enquête de RASMUSSEN *et al.* (1993), qui cherche à savoir si les propriétaires attribuent ou non un esprit (*mind* en anglais) à leur animal, ont montré que les personnes interrogées jugent que tous les animaux ainsi que les enfants sont capables de réflexion simple. Par contre, la capacité à une réflexion complexe est significativement plus attribuée à l'enfant. De plus, il a été demandé aux propriétaires de classer des opérations mentales (la sensation et la perception, le plaisir et déplaisir, l'émotion, la gratitude, la conservation, la mémoire et la prévision, schématisé, la morale et la permanence de l'objet) en deux catégories « simple » ou « complexe ». Les résultats montrent que les propriétaires classent la majorité des opérations dans les mêmes catégories pour les animaux et les enfants. Seuls « le jeu et l'imagination » étaient considérés comme simple pour l'animal mais complexe pour l'enfant. Inversement, « l'énumération et le tri », ainsi que « le rêve » sont considérés comme simples pour l'enfant mais complexes pour le chien.

Cette étude révèle que sans attribuer toutes les capacités mentales de l'humain aux animaux, les personnes interrogées considèrent qu'ils possèdent un esprit. Les propriétaires ayant une telle représentation de leur animal de compagnie vont donc attendre de lui un comportement adéquat à cette représentation, ou plutôt, interpréter les comportements de leur animal en fonction de ce prisme. Ils vont donc s'attendre à être aimés et compris par leur animal et à ce que leur animal soit capable de faire des choix affectifs voire moraux.

Ces données nous montrent qu'intuitivement une majorité de propriétaires attribuent des caractéristiques humaines à leur animal. Ce phénomène de l'anthropomorphisme fait donc partie intégrante de la relation entre le propriétaire et son animal. Il interprète les comportements de l'animal comme s'il s'agissait d'un être humain et lui attribue dans une certaine mesure nos capacités mentales.

L'anthropomorphisme est une tendance facile à mettre en évidence chez une majorité de propriétaires. Elle est l'attribution de caractères humains à un animal. Le degré d'anthropomorphisme varie d'un individu à l'autre. Les sollicitations commerciales encouragent cette tendance indépendamment des questions de bien-être de l'animal.

En effet, par définition, un comportement anthropomorphique fait que l'on ne traite pas son chien comme un chien ou son chat comme un chat. Voyons quels en sont les conséquences, à la fois pour les animaux et pour les humains.

3. Les conséquences de la confusion entre humains et animaux

a. Pour l'animal

L'attitude anthropomorphique, comme méconnaissance éthologique est tout à fait compréhensible dans la mesure où la majorité des propriétaires a peu de notions éthologiques, du moins au moment de l'acquisition. Il est du rôle du vétérinaire d'essayer de fournir un minimum d'informations pour éviter trop d'écueils. Sinon, en traitant les animaux comme autre chose que ce qu'ils sont, on les fait souffrir. DIGARD (1999) résume bien cette problématique : « on aime les animaux pour ce qu'ils ne sont pas ; donc, plus on les aime, moins on les connaît ; et moins on les connaît plus on les « maltraite », et plus on s'expose à de graves déconvenues. Par « maltraiter », il faut comprendre que l'on traite les animaux de manière inadaptée, sans le savoir, parfois même en croyant bien faire, d'où ce pullulement de maîtres hystériques et d'animaux agressifs, ainsi que de cabinets vétérinaires comportementalistes, qui, malgré leur nombre croissant, ne suffisent plus à la tâche » (DIGARD, 1999).

En effet, à vouloir « plier la nature des animaux de manière drastique -en les laissant rarement sortir dehors, en les dégriffant » (SLOVENKO, 1983) l'être humain maltraite l'animal sans le vouloir. Le bien-être animal a dû être défini légalement, pour interdire certaines pratiques. Les interventions pour la convenance de l'être humain, certaines interventions chirurgicales ou sélections génétiques anthropomorphisent le physique des animaux (les chiens brachycéphales, les coupes de queue, d'oreilles, etc.) ou les rendent adaptés à nos désirs (les races « toy » ou naines) ne prennent pas en compte les effets secondaires sur la santé des animaux (problèmes respiratoires des chiens brachycéphales par exemple) et les problèmes de comportements intraspécifiques liés aux modifications d'apparence (la suppression d'organes (oreilles, queue) utilisés dans la communication, le fait d'habiller son animal).

Ces représentations anthropomorphiques peuvent avoir des conséquences graves. Les représentations que les propriétaires se font de leur animal peuvent être tellement fortes que si l'animal en dévie c'est qu'il est anormal. On peut citer ce cas rapporté par

TANNENBAUM (1985) d'une propriétaire qui demande l'euthanasie de son chien de deux ans, parce qu'il n'est pas propre.

b. Pour l'être humain

Dans l'esprit des êtres humains cette confusion des espèces peut mener plus ou moins loin. SLOVENKO (1983), dans une étude sur les noms que les propriétaires attribuent à leurs animaux souligne que c'est une insulte pour un être humain que d'être traité d'animal mais que c'est aussi une insulte pour l'animal que d'être traité d'humain. Certes ; il existe des zoomorphismes positifs, affectueux (ma biche, mon chaton, ma puce, mon lapin, etc.). Mais à trop humaniser l'animal, en lui donnant des prénoms humains, on dévalorise ces noms pour leur utilisation humaine.

Par extension, on valorise l'animal en l'humanisant et dans le même temps on animalise l'être humain. L'amour démesuré et anthropomorphique « pour les bêtes » peut-il être un symptôme de misanthropie ? Pour DIGARD, « il arrive que l'homme animalise l'homme et traite des humains comme des chiens. Le plus souvent cela relève de la métaphore, il faut de graves conflits pour que cela se concrétise. Pourtant, l'existence près de nous – par exemple en Seine et Marne - d'« enfants sauvages », élevés par leurs parents avec les chiens, mangeant par terre, à la gamelle, jappant ou grognant, selon les circonstances, comme les chiens, montre bien que ni le lien parental ni *a fortiori* l'amour des animaux ne sont des remparts contre la barbarie ordinaire » (DIGARD, 1999).

Enfin, l'animalisation de l'humain a été dans l'histoire de l'humanité, un outil dans le processus par lequel on rend des génocides ou des « nettoyages ethniques » légitimes. Le pouvoir opère d'abord une régression sociale concernant le groupe de personnes visé. « On la rend vulnérable sur le plan social, notamment en lui interdisant certains métiers, puis on démontre qu'elle est moins intelligente que la norme ». Ensuite, « on la bestialise en faisant une analogie avec un animal nuisible, tels le rat, le serpent ou le renard- un animal qui déclenche l'horreur- et alors il devient « moral » d'éliminer ces hommes-là ». Les juifs étaient devenus des « rats » pour les nazis au cours de la Shoah. Pendant le génocide rwandais, les Hutus qualifiaient les Tutsis de « cancrelats », de « cafards ». Dans les deux cas, de la « vermine », des animaux qu'il est nécessaire d'éliminer (HATZFELD, 2003).

L'anthropomorphisme dont les propriétaires et la société font preuve à l'égard des chiens et chats de compagnie va souvent à l'encontre de leur bien-être éthologique (physique et comportemental), au point d'en faire quasiment des objets qui doivent correspondre à nos désirs. On voit donc que les représentations que l'on se fait de l'animal et ce que l'on projette sur eux a une signification forte et des conséquences sur le réel. On comprend alors que la tendance inverse, le zoomorphisme soit possible y compris pour justifier la barbarie d'êtres humains envers d'autres êtres humains. La frontière entre l'humain et le reste du vivant est très perméable dans l'esprit humain.

B. Les raisons d'adoption et les qualités des animaux

Nous allons maintenant présenter les raisons pour lesquelles les gens apprécient et choisissent tel ou tel animal à partir d'enquêtes auprès de propriétaires.

1. Un intérêt esthétique ou éthologique : de l'animal à l'état de nature à l'objet pouponné.

On retrouve dans plusieurs réponses d'enquête la traduction d'un **intérêt éthologique** : l'animal évoque la nature (BERNARD et DEMARET, 1997), ou est littéralement apprécié pour ses comportements naturels : le chat tue les souris (PODBERSCEK et BLACKSHAW, 1988), l'animal peut servir pour la protection (JAGOE et SERPELL, 1996).

On met en évidence aussi un **intérêt esthétique** (BERNARD et DEMARET, 1997, JAGOE et SERPELL, 1996, ODENDAAL et WEYERS, 1990, PODBERSCEK et BLACKSHAW, 1988, ZASLOFF et KIDD, 1994a). D'après une enquête de ZASLOFF et KIDD (1994a), un chat donne plus de plaisir visuel que le conjoint pour une majorité de répondants. Le plus souvent l'intérêt esthétique qu'on peut attribuer à un animal dépasse le simple plaisir qu'on peut avoir à regarder un animal. Par exemple, faire reproduire ses animaux, les exposer dans des concours révèle souvent le désir de soumettre la nature, de la dominer, la contrôler, exprimant par-là une représentation inconsciente que l'être humain se fait de lui-même.

2. Un intérêt social : une question d'image.

Il existe aussi des **raisons sociales** de créer une relation avec un chat ou un chien de compagnie (ODENDAAL et WEYERS 1990). BERNARD et DEMARET (1997) évoquent le fait que l'on puisse adopter un chien ou un chat par imitation, parce que le chat ou le chien fait partie de la représentation du « foyer idéal » que l'individu se fait. Il peut aussi s'agir de reconstruire l'environnement familial de son enfance (BERNARD et DEMARET, 1997, MOUREN *et al.*, 1980). Par exemple, le fait de toujours avoir eu un chat fait qu'on peut le préférer comme animal de compagnie (ZASLOFF et KIDD, 1994a). Par ailleurs, on peut espérer d'un animal qu'il favorise le contact social (MOUREN *et al.*, 1980, ODENDAAL et WEYERS, 1990.).

Ainsi, le fait d'avoir un animal peut traduire l'envie de ressembler à un modèle, de se donner une image qui paraît satisfaisante, ou bien une image dont on pense qu'elle permet de mieux s'intégrer à la société.

Pour BUSTAD *et al.* (1981) « l'émergence d'une société éduquée, scientifique et technologique et le fait de vivre dans des lieux de haute concentration de population a altéré les éléments du lien humain-animal. L'affluence, les liens familiaux moins forts, les taux de naissance plus bas, le fait que vivre seul soit plus fréquent, et une société impersonnelle a donné la priorité à certains aspects du lien humain-animal ». ODENDAAL et WEYERS (1990) et BUSTAD *et al.* (1981) rapportent aussi que l'animal peut stimuler ou nourrir l'ego ; BERNARD et DEMARET (1997) et MOUREN *et al.* (1980) qu'avoir un animal permet de « se donner de l'importance », de se mettre en valeur à travers l'animal, PODBERSCEK (2006) que cela améliore la confiance en soi.

L'animal de compagnie est parfois un instrument pour nous renvoyer à nous-mêmes et renvoyer aux autres l'image que l'on souhaite donner ou que l'on pense devoir avoir.
--

3. L'importance de la composante affective de la relation : un amour inconditionnel

Parmi toutes les raisons que l'on retrouve dans les enquêtes pour justifier l'adoption d'un animal ou le fait de l'apprécier, **les raisons affectives** restent les plus nombreuses.

On peut rappeler que pour une majorité de propriétaires (KATCHER in KATCHER, 1985, VOITH, 1985) les animaux sont des membres de la famille. Ils sont adoptés ou appréciés pour la compagnie (HARRIS, 1988, JAGOE et SERPELL, 1996, PODBERSCEK et BLACKSHAW, 1988, ZASLOFF, 1994a) ou leur personnalité PODBERSCEK et BLACKSHAW (1988). PODBERSCEK et BLACKSHAW (1988) mettent aussi en évidence que les propriétaires apprécient que les chats soient « doux et câlins ».

Ils inspirent des sentiments d'amitiés, servent d'objet d'amour (ODENDAAL et WEYERS, 1990), ils répondent à un besoin d'affection (BERNARD et DEMARET, 1997). Dans l'étude de ZASLOFF et KIDD (1994a), si l'on compare les chats aux êtres humains proches, on ne met pas en évidence de différence significative entre la relation au chat et la relation au conjoint pour les éléments suivants : les activités agréables, être une source de continuité, une constante dans la vie du répondant, le fait d'amuser, de faire rire, le fait de pouvoir aimer, donner du réconfort par le toucher, le sentiment d'être aimé, le sentiment que l'on vous fait confiance (ZASLOFF et KIDD, 1994a). Si l'on demande aux répondants de comparer ce qu'apportent les êtres humains proches et les chats, les êtres humains apportent « de la conversation et la communication verbale », « l'affection et le soutien », « la stimulation intellectuelle », tandis que les chats apportent « de l'amour et de l'affection inconditionnels », « de la loyauté et dévotion entière », « une acceptation totale ». Un répondant d'une enquête expliquait que son chien servait de « tampon entre les problèmes personnels ou compensaient une vie pleine de déceptions » (ADAMS *et al.*, 1999).

De même VOITH (1985) met en évidence le sentiment que l'amour que donne l'animal de compagnie est « indépendant de notre réussite sociale, de nos succès professionnels et de nos gains monétaires ». MOUREN *et al.* (1980) en évoquant l'importance pour les personnes âgées isolées des animaux de compagnie soulignent que « l'animal domestique ne semble attacher aucune importance à leur vieillissement physique, leur mise à l'écart ».

Dans certains cas on suppose même que l'animal est un substitut d'enfant BERNARD et DEMARET, 1997, MOUREN *et al.*, 1980. C'est en effet une idée très répandue. Cependant, ni pour HARRIS (1988) ni pour BERRYMAN *et al.* (1985), la notion de substitut d'enfant ne correspond à la réalité dégagée des enquêtes. En effet, dans l'enquête de HARRIS (1988) le fait d'avoir des enfants est positivement corrélé au fait de posséder un chien.

En comparant les aspects de la relation que les répondants entretiennent avec l'animal à des relations avec des proches, BERRYMAN *et al.* (1985) mettent en évidence que les relations des propriétaires avec leurs animaux et leurs enfants sont comparables, qu'il y ait des enfants présents à la maison ou non. « Il semblerait que les animaux et les enfants donnent des satisfactions similaires ». Pour BERRYMAN *et al.* (1985) les animaux de compagnie et les enfants présentent un degré de dépendance extrême et l'amusement et le jeu sont des activités aussi importantes pour les enfants et les animaux de compagnie. Ce sont ces éléments qui induisent les propriétaires à trouver la relation avec les animaux de compagnie et les enfants comparables.

4. La valorisation du propriétaire par la dépendance de l'animal

Pour BERRYMAN *et al.* (1985) la dépendance de l'animal rapproche la relation que

le propriétaire a avec lui, à celle qu'il établit avec des enfants. Pour ces auteurs, la relation avec l'animal de compagnie est même caractérisée par **la dépendance de l'animal**.

Le besoin de nourrir les autres, qui apparaît très tôt chez l'enfant (MONTAGNER, 2006) est une caractéristique de l'espèce humaine et peut être assouvie par l'animal de compagnie (BERNARD et DEMARET, 1997, ODENDAAL et WEYERS, 1990). Le fait d'être quelque chose dont il faille s'occuper, prendre soin, donne au propriétaire le sentiment que l'on a besoin de lui (CASTELLI *et al.*, 2001, ZASLOFF 1994a). MOUREN *et al.* (1980) soulignent l'importance de l'animal pour les personnes âgées, retraitées, avec moins de liens sociaux parce qu'il permet de continuer de donner de l'amour « dont personne ne veut ». L'animal « donne le sentiment d'être encore indispensable » (MOUREN *et al.*, 1980).

5. Une relation ludique et reposante

On trouve aussi dans les enquêtes auprès de propriétaires **l'importance de l'amusement et du jeu** (BERRYMAN *et al.*, 1985, JAGOE et SERPELL, 1996, PODBERSCEK et BLACKSHAW, 1988).

« Les animaux de compagnie ont tendance à être vus (...) comme une source d'amusement et de jeu. C'est reposant d'être avec eux car la relation n'est pas compliquée » (BERRYMAN *et al.*, 1985).

Nous avons déjà évoqué le sentiment que l'animal de compagnie donne un amour inconditionnel, qu'il ne nous juge pas. Ceci contribue au sentiment que cette relation est simple, reposante : l'animal « ne juge pas », il « comprend », « accepte » la personne telle qu'elle est (ODENDAAL et WEYERS, 1990). La relaxation, liée à l'absence de demande, la détente (BERNARD et DEMARET, 1997, ODENDAAL et WEYERS, 1990) et le fait que l'animal soulage les tensions est souvent citée dans les enquêtes (ODENDAAL et WEYERS, 1990), de même le fait que cette relation est une source de constance et de stabilité (CASTELLI *et al.*, 2001, ZASLOFF et KIDD, 1994a). L'animal « sera toujours là », il est décrit comme une constante dans la vie des propriétaires et comme un point de sécurité (ADAMS *et al.*, 2000).

Ainsi, **être avec l'animal de compagnie « repose » à la fois parce qu'on peut avoir avec lui des activités de détente et aussi parce que les propriétaires ont le sentiment de pouvoir « se reposer sur » l'animal : ils peuvent compter sur lui, ont le sentiment que l'animal sera toujours là, l'aimera toujours.**

On peut conclure premièrement que les représentations qu'on les propriétaires de l'animal sont très positives. Deuxièmement, on peut mettre en évidence de nombreuses raisons pour apprécier son animal de compagnie. Les catégories que nous avons présentées peuvent évidemment se recouper et s'additionner. Un même propriétaire peut apprécier son animal de compagnie à la fois pour des raisons psychologiques et sociales.

La relation que le propriétaire entretient avec son animal dépend d'intérêts très divers. Outre l'intérêt esthétique ou éthologique de l'animal, les raisons sont surtout d'ordre affectif ou émotionnel, puis social. La relation avec l'animal de compagnie est appréciée parce qu'elle est reposante, simple, l'individu se sent accepté tel qu'il est. Elle permet d'assouvir des besoins tels que le besoin de nourrir, d'aimer, et sert d'instrument pour construire ou véhiculer une image de soi-même.

Tous ces éléments illustrent le fait qu'une majorité de propriétaires ne considère pas uniquement l'animal pour ce qu'il est. Il devient un faire-valoir, un outil social ou psychologique, ce qui amène le propriétaire à faire des projections sur son animal, à investir son animal d'une charge affective.

III. L'investissement psychologique de l'animal de compagnie

A. Les projections sur l'animal familier

1. L'animal : objet d'attachement et charge projective

L'animal domestique n'est pas un animal quelconque. Il partage le même toit, la même maison (« *domos* »), contrairement aux animaux de rente, on ne le mange pas, on ne le tue pas. Il existe un lien d'attachement entre le propriétaire et son animal « familier » : il fait partie de la famille.

L'attachement primaire de l'enfant à sa mère, nous l'avons vu, conditionne les liens que l'on crée avec d'autres individus. L'attachement peut « se déplacer sur des objets ou des symboles » (JALLEY et LE MOAL, 1991), comme un animal. Un lien durable, avec une charge affective importante, qui s'inscrit dans la durée peut se mettre en place entre le propriétaire et son chien ou son chat. Ce lien est mis en évidence par des enquêtes (CASTELLI *et al.*, 2001, KATCHER, 1985, KIDD et KIDD, 1985, TRIENBACHER, 1998, VOITH, 1985, ZASLOFF et KIDD, 1994a, ZASLOFF et KIDD, 1994b).

D'un point de vue psychanalytique, on peut dire qu'il y a deux composantes dans la relation entre le propriétaire et son animal. Le propriétaire (le sujet) aime l'animal de façon objectale, c'est l'objet de l'attachement : **l'animal est considéré comme du non-soi**. Mais **l'animal a aussi une charge narcissique qui est très importante** : il renvoie au propriétaire quelque chose de lui-même qu'il aime par un mécanisme de projection. C'est-à-dire un mécanisme par lequel l'individu (le sujet) déplace un fait psychologique à l'extérieur de son psychisme, vers un objet.

Une enquête de VITULLI (2006) étudie les perceptions humaines de l'empathie que les chiens et les chats ont envers les humains. Elle illustre pleinement le mécanisme de projection d'une charge affective.

Une majorité de répondants, qu'ils soient propriétaires d'animaux de compagnie ou pas, pensent que les chiens ressentent de l'amour pour leur propriétaire. Ils pensent qu'ils peuvent percevoir ce que ressent le propriétaire, ses humeurs (quand il est heureux, triste, en colère, etc.), qu'ils peuvent ressentir de la compassion (de la sympathie profonde) pour leur propriétaire, qu'ils ont une âme. Les propriétaires de chiens peuvent percevoir ce que ressentent leurs chiens, et enfin que les chiens sont capables de savoir ce que pense leur maître.

Quant aux chats, une majorité de répondants pense que les chats ressentent de l'amour pour leur propriétaire, mais qu'ils vivent dans leur propre monde et ne s'intéressent qu'à leurs propres besoins, qu'ils ont une âme, qu'ils peuvent ressentir de la compassion (de la sympathie profonde) pour leur maître, et que les propriétaires de chat peuvent percevoir ce que ressentent leur chat.

Ce qui est particulièrement intéressant dans cette enquête est le fait que les propriétaires évaluent d'eux-mêmes qu'en moyenne 64,5% de leurs réponses relèvent de l'anthropomorphisme. Ainsi, même s'ils « savent », par exemple qu'un chien ne peut pas « ressentir de l'amour » de la même manière que les êtres humains, ou bien ressentir de la compassion avec ce que cela implique de représentations mentales, ils vont tout de même répondre qu'ils sont d'accord avec de telles affirmations, parce qu'ils projettent les sentiments qu'ils ont pour leurs animaux, sur leurs animaux.

Le fait de projeter sur l'animal nos propres sentiments, avec une charge affective importante peut expliquer pourquoi les propriétaires apprécient la relation, pourquoi cette

relation peut avoir autant d'importance pour le propriétaire, dans ses aspects affectifs ou sociaux. Or, cela permet de comprendre aussi que l'anthropomorphisme ne relève pas simplement d'une méconnaissance éthologique.

Les projections que l'on fait sur l'animal sont en quelque sorte indépendantes des connaissances éthologiques. On ne se représente pas l'animal pour ce qu'il est : dans le mécanisme de projection, les besoins de l'animal ne sont pas pris en compte. Nous verrons quelles conséquences cela peut avoir sur le comportement des animaux. Enfin, si cette charge projective permet de comprendre les relations que nous observons habituellement entre les propriétaires et leurs animaux, c'est le même type de mécanisme qui est à l'origine de relations pathologiques avec l'animal.

L'attachement à l'animal de compagnie relève de deux mécanismes : une relation objectale affective envers l'animal en tant que tel, et un mécanisme de projection, qui investit l'animal d'une charge affective.

2. Les aspects psychopathologiques de la projection sur l'animal de compagnie

Ce que nous pouvons considérer comme des « dérives » de la relation projective avec l'animal peuvent avoir des conséquences variables. Nous allons présenter quelques exemples pour illustrer les mécanismes qui sont mis en jeu.

L'animal délégué narcissique souligne l'aspect physique de son maître, par similitude ou par contraste. Ces animaux, en renvoyant en permanence à leurs maîtres l'image qu'ils se font d'eux-mêmes, les rassurent. Ce sont souvent des animaux acquis pour être un faire-valoir social ou socio-économique. Ils contribuent à l'estime de soi du propriétaire mais on peut aussi dire que le propriétaire s'aime « à travers » l'animal. Il se sent flatté lorsque l'animal remporte des succès mais peut se sentir aussi menacé si l'animal tombe malade, toujours par identification (MOUREN *et al.*, 1980). Cependant le propriétaire est conscient que l'animal ne fait pas partie de son moi, l'animal est un objet de projection.

L'animal peut aussi avoir **le rôle de bouc-émissaire** (MOUREN *et al.*, 1980, ODENDAAL et WEYERS, 1980). « Il sert d'exutoire aux sentiments tels que la colère, l'agressivité, la culpabilité qui, en leur absence se reporteraient sur un autre membre de la famille ». Ainsi, une personne atteinte de la maladie de Dunbar ressentait le besoin de faire du mal aux chats et ne pouvait pas vivre sans chat à la maison : « J'étais heureuse d'avoir un chat, disait-elle, sinon j'aurais fait toutes ces choses et même pire à mon enfant ». Le rôle de l'animal dans le système familial est aussi évoqué par DEHASSE (2002) et QUACKENBUSH (1985) pour qui « les animaux de compagnie sont des membres actifs des systèmes sociaux humains, qui contribuent aux dynamiques sociales en cours de leurs familles et, dans des degrés divers, qui influencent l'équilibre social et la stabilité de chaque unité familiale ».

Le syndrome de Münchhausen par procuration est aussi une illustration des projections pathologiques qui sont faites sur les animaux par certains humains (MUNRO et THRUSFIELD, 2001). Il s'agit d'un syndrome de pathomimies ou troubles factices chroniques liés à des symptômes physiques (DORON et PAROT, 1991). Il s'agit souvent pour le malade d'entretenir un lien particulier avec le corps médical, d'obtenir de l'attention, de la sympathie (MEADOW *in* MUNRO et THRUSFIELD, 2001). Ceci peut aboutir à des troubles graves, voire à la mort de l'animal. Nous allons présenter trois cas décrits par MUNRO et THRUSFIELD (2001) pour montrer en quoi, dans ce syndrome l'animal devient un outil psychologique pour construire une relation avec l'autre, en l'occurrence avec le vétérinaire.

Le premier cas présente le tableau classique où le vétérinaire peut soupçonner le propriétaire de présenter un syndrome de Münchhausen par procuration avec son animal : le vétérinaire soupçonne un propriétaire d'avoir empoisonné son chien. Le cas clinique était incompréhensible et aucun résultat significatif ne pouvait être trouvé. Le propriétaire a dit de façon quasi triomphante : « Je vous l'avais bien dit ! » lorsque le chien est mort. Il a refusé une autopsie.

Le deuxième cas est celui d'un chiot de trois semaines présenté en consultation pour des lésions crâniennes sévères. Après cette consultation, le propriétaire a demandé une visite à domicile pour examiner quatre autres chiots du même âge, ils avaient tous le crâne écrasé. Ils ont dû être euthanasiés. Après un interrogatoire par la police, le propriétaire a reconnu avoir blessé les chiots.

Le troisième exemple est celui d'un autre propriétaire qui appelle trois fois son vétérinaire à domicile dans la même journée en insistant sur le fait qu'un voisin avait empoisonné son chien (ainsi qu'un autre). Il n'y avait aucune blessure apparente, sauf que les deux chiens étaient agités et que l'un des deux avait de l'hématurie. Les deux se sont rétablis après deux jours d'hospitalisation. Le problème a été mis en évidence plus tard lorsque le propriétaire a été mis en examen et condamné pour une tentative d'empoisonnement sur son enfant. Il a été révélé pendant le procès qu'il avait tenté d'empoisonner deux autres chiens, qui avaient été soignés par d'autres vétérinaires.

Les cas de troubles psychopathologiques dans la relation humain-animal illustrent à quel point le mécanisme de projection sur l'animal peut être fort, il peut servir d'objet « de substitution », à la place des enfants des malades, ou d'eux-mêmes. Ceci souligne aussi la charge affective, quoique pathologique dans ces cas-ci, de la projection puisqu'il peut remplacer des êtres aimés.

3. Les caractéristiques de l'animal valorisées dans le mécanisme de projection

Si les dérives pathologiques de la relation humain-animal sont des exceptions, ils permettent de comprendre les mécanismes de projection qui existent. Si les propriétaires projettent des parties d'eux-mêmes sur les animaux, ils ne les considèrent pas pour autant comme des êtres humains. Nous allons présenter les caractéristiques de l'animal qui sont valorisées.

a. L'animal est un être vivant

Les chats et les chiens, en tant que mammifères, sont des êtres vivants relativement proches de nous. Ils ont des réactions qui leur sont propres, contrairement aux objets sur lesquels les humains peuvent faire des projections (plantes, « doudous »). Ceci crée une relation plus nourrie, plus riche. Elle donne une substance (par exemple le chat qui se frotte à son propriétaire, le chien qui couine, ou remue la queue) que le propriétaire devra interpréter. BUSTAD *et al.* (1981) soulignent que « les forces qui relient les personnes avec les animaux sont plus pénétrantes et profondes que celles qui relient les personnes aux plantes ».

ZASLOFF et KIDD (1994a), dans une enquête sur l'attachement des propriétaires à leur chat, indiquent que cet attachement est corrélé à la socialisation du chat à l'être humain. Le fait que l'animal soit joueur et les comportements affectueux (c'est-à-dire les comportements interprétés comme tels par le propriétaire) influence l'attachement du propriétaire. **Bien que l'attachement du propriétaire ne puisse pas être considéré comme réciproque, il est nécessaire que l'animal alimente le lien qui se crée en interagissant de manière positive avec le propriétaire. Les actes de l'animal vivant vont**

nourrir les projections du propriétaire, d'autant plus que l'animal ne parle pas.

b. L'absence de langage verbal, mise en valeur du langage non verbal

« J'ai un petit chien qui me donne mille passe-temps. Mais je puis dire que je sais tous les sentiments qu'il éprouve, la joie, la peine, le courroux. Et s'il veut me demander quelque chose, je sais comment il formule ses requêtes. Il me parle quelquefois avec l'œil, aussi bien que l'amoureux le fait avec sa maîtresse. Bref, je ne l'entends pas moins qu'un muet » (FERRY et GERME *in* LESTEL, 2007). Cette citation, extraite d'un texte datant du XVI^e siècle, ressemble exactement aux propos que nous formulons aujourd'hui pour essayer d'expliquer la manière dont nous comprenons nos animaux. « Il ne leur manque que la parole » s'entend souvent expliquer le vétérinaire. Il nous semble même qu'en termes de projection, ce manque est un avantage décisif.

Nous avons vu que les animaux donnent le sentiment d'un amour inconditionnel, de ne pas juger. Ceci est lié à l'absence de langage verbal dans la communication. Pour MONTAGNER (2002), les chiens « paraissent comprendre et partager les émotions et affects de l'enfant familial. Ainsi peuvent se forger des liens non brouillés par le jugement d'un partenaire qui ne parle pas. Ainsi se crée une complicité que l'animal ne remet jamais en question ». De même, le chat « donne l'impression ou nourrit la certitude qu'il partage leurs émotions, affects ou pensées. C'est en particulier ce que ressentent la plupart des enfants. Le chat est un réceptacle, un exutoire ou une soupape qui les aide à dépasser les difficultés psychiques et relationnelles ».

En effet, l'animal utilise les indications données, le plus souvent inconsciemment, par notre propre langage non verbal pour interagir avec nous, d'où le sentiment d'être compris. De fait, il permet au propriétaire de ne pas se remettre en question, car celui-ci sait qu'il ne sera pas contredit.

Une étude de KIDD et KIDD (1985) présente les comportements des enfants envers les animaux. Ils soulignent que ces attitudes évoluent en fonction du développement de l'enfant en prenant les repères cognitifs, émotionnels et comportementaux de PIAGET. En effet, celui-ci a montré que toutes ces capacités différentes évoluaient de manière concomitante, l'un influençant l'autre (PIAGET, 1989, PIAGET et INHELDER, 1966).

Nous avons présenté l'enquête de ZASLOFF et KIDD (1994a) qui ont mis en évidence que l'apport des chats et des proches était finalement assez semblable : les deux types de relations apportent au propriétaire autant de plaisir, de stabilité, d'amusement, de possibilité de donner et recevoir de l'amour, de confort par le toucher et enfin le sentiment que l'on vous fait confiance.

Mais il existe des différences qui sont valorisées. « Contrairement aux relations humaines qui impliquent souvent un certain nombre de conflits interpersonnels, les relations avec les animaux de compagnie sont dégagés des jugements et des évaluations critiques de la part des animaux. L'affection pour leurs propriétaires semble indépendant du statut social ou financier du propriétaire, de son apparence, ou des aléas quotidiens et de ses sautes d'humeur ». Ceci est confirmé par les répondants de cette étude pour qui les avantages premiers des chats, comparés aux humains sont « l'amour et l'affection inconditionnel, la loyauté et la dévotion entière, et l'acceptation totale » (ZASLOFF et KIDD, 1994a). Le chat « fournit un confort émotionnel et des activités agréables sans les conflits qui accompagnent souvent les relations humaines intimes » (ZASLOFF et KIDD, 1994a).

Pour CAMPBELL (1975) « les chiens développent une aptitude mystérieuse à interpréter et refléter les émotions humaines. Ce canal de communication émotionnel est le plus significatif dans la majorité des problèmes de comportement des chiens de compagnie ».

Le fait que les animaux ne parlent pas facilite l'identification projective et permet

donc cette variété de rôles que les propriétaires attribuent à leur animal. C'est un objet qui peut plus facilement recevoir des projections parce qu'il ne pourra pas les remettre en cause avec le langage humain.

La projection sur l'animal est particulière parce qu'elle s'opère sur un être vivant qui réagit à ce qu'il y a de perceptible pour lui de cette projection. Ceci accentue le phénomène de projection, le rend d'autant plus « vraisemblable ». De plus, le fait qu'il n'ait pas la capacité de parler permet une projection qui peut paraître plus forte comparée aux projections que nous pourrions faire sur un être humain car elle ne sera pas remise en cause, nous ne serons pas contredits dans nos représentations.

Le mécanisme de projection met en jeu une charge affective importante, une relation affective, au sens large, s'établit. La mort de l'animal de compagnie peut révéler les projections que font les propriétaires et l'attachement qu'ils avaient pour leur animal.

B. La mort de l'animal de compagnie : un lieu d'expression particulier de l'attachement

1. La mort de l'animal de compagnie met en évidence un investissement affectif important de cet animal.

La mise en évidence d'un investissement particulier se fait au moment de la perte de l'animal : « la force et la nature de [la] relation [d'attachement] se révèlent souvent au moment de sa perte ou de sa déstabilisation par des réactions d'angoisse, de tristesse ou de dépression » (JALLEY et LE MOAL, 1991), « l'attachement définit la perte » (STERN 1996).

C'est effectivement un sentiment profond de perte qui est décrit par les propriétaires, La mort de l'animal de compagnie est ressentie « comme une amputation, un deuil. [Le] remplacement [de l'animal] est estimé quasi impossible » (MOUREN *et al.*, 1980). HART *et al.* (1990) mettent en évidence une souffrance extrême des propriétaires venant de perdre un animal 22% évoquent leur désespoir à l'idée de la vie qui continue, disent qu'ils ne veulent plus vivre. D'après ADAMS *et al.* (2000) près de 30% de répondants à une enquête sur la mort de l'animal de compagnie ont fait l'expérience d'un deuil sévère, avec des réactions physiques et émotionnelles (insomnie, perte d'appétit, « sentiment que quelque chose à l'intérieur d'eux était mort »), certains rapportaient que la vie n'avait plus de sens. La mort de l'animal de compagnie a influencé les répondants de manière émotionnelle, physique, sociale et cognitive.

ARCHER et WINCHESTER (1994) trouvent que quatre cinquièmes des répondants avaient expérimenté un engourdissement ou un déni, étaient préoccupés par la perte, une perte d'une part d'eux-mêmes et étaient ramenés à penser à l'animal. Environ un quart des répondants a évoqué un besoin de chercher à comprendre ou bien des stratégies d'évitement, de la colère, de l'anxiété et de la dépression. Ils mettent en évidence une corrélation positive entre l'ampleur avec laquelle la perte est vécue (calculé par un score total) et l'attachement affectif à l'animal de compagnie. Les autres facteurs liés positivement aux réponses étaient la soudaineté de la mort et le fait que le répondant vive seul. ARCHER et WINCHESTER (1994) concluent qu'il existe une réaction parallèle à celle qui suit la perte d'un être humain, mais avec une fréquence de détresse affective plus basse. « Ce que ressentent les gens lorsqu'un animal de compagnie meurt est réel, et leur réponse de deuil est une réaction

psychologique et émotionnelle légitime ». Il s'agit souvent de « comprendre et arriver à accepter la perte d'une part très centrale dans la vie du propriétaire » (ADAMS *et al.*, 1999).

2. La nécessité d'un processus de deuil.

Pour QUACKENBUSH (1985), un travailleur social spécialisé dans l'accompagnement des propriétaires dont l'animal meurt, le processus de deuil est un processus émotionnel, social et comportemental. Il s'agit d'une séquence de réponses normale, naturelle et nécessaire pour que le propriétaire arrive à une forme de résolution de la mort de l'animal de compagnie.

Les étapes du deuil du propriétaire sont : le déni, la colère, la culpabilité, la dépression et enfin la résolution (ARCHER et WINCHESTER, 1994, HARRIS, 1991, HART *et al.*, 1990, QUACKENBUSH, 1985) elles peuvent s'exprimer avec plus ou moins d'intensité.

Pendant la période de dépression (ARCHER et WINCHESTER, 1994, HARRIS, 1991, QUACKENBUSH, 1985) le propriétaire « souhaite être seul, mange peu, a du mal à dormir et pense énormément à son animal de compagnie mort » (QUACKENBUSH, 1985).

Le propriétaire doit normalement aboutir à une période de résolution. « Les sentiments douloureux associés avec la perte recèdent. Ce faisant, des pensées positives sur le compagnon parti les remplacent et ainsi, créent un « monument mental merveilleux » (HARRIS, 1991). « Quoique triste et ressentant un manque pour leur animal de compagnie, les propriétaires peuvent mettre la mort en perspective et retrouver un rythme de vie qui est productif et satisfaisant » (QUACKENBUSH, 1985). Evidemment, le déroulement du processus de deuil change pour chaque deuil.

Nous allons maintenant présenter les caractéristiques particulières du deuil de l'animal de compagnie (ADAMS *et al.*, 1999).

3. Les caractéristiques du deuil de l'animal de compagnie

a. L'euthanasie

Une différence importante entre la mort de l'animal de compagnie et la mort humaine est le recours à l'euthanasie, fréquente pour les animaux de compagnie dans les sociétés occidentales. ADAMS *et al.* (2000) rapportent que 16% des répondants se sentaient comme des meurtriers d'avoir euthanasié leur animal. Mais l'euthanasie n'est pas souvent liée à une culpabilité extrême et n'est pas associée à un deuil plus difficile. L'euthanasie peut accentuer la période de culpabilité du deuil.

b. L'absence de rites sociaux

Contrairement aux rites sociaux qui existent pour la mort des êtres humains, qui donnent un espace et une période où les personnes peuvent se sentir mal, pour au bout du compte se sentir mieux, il n'y a pas de place pour cela au moment de la mort de l'animal de compagnie. Si l'absence de chagrin et de pleurs peut être perçue comme anormal à la mort d'un proche, on ne s'attend pas du tout au même comportement à la mort d'un chien ou d'un chat (QUACKENBUSH, 1985). Pour ADAMS *et al.* (1999) « notre société suggère que la mort d'un animal de compagnie est insignifiante, ce qui, en retour, influence le processus de deuil ». Les répondants d'une enquête sur la mort de leur animal de compagnie décrivent qu'ils étaient partagés entre ce qu'ils ressentaient à la mort de leur animal de compagnie et le sentiment qu'ils n'étaient pas soutenus par d'autres ou de la société en général (ADAMS *et al.*, 1999).

c. L'influence du milieu socio-culturel

ADAMS *et al.* (1999) décrivent les réactions des personnes face à la mort de leur animal comme « une recherche sociale et psychologique de sens », qui variait en fonction des valeurs et normes sociales, le milieu culturel où l'animal est mort et le milieu culturel de la médecine vétérinaire. D'autres facteurs tels que les croyances personnelles des personnes, leur stade dans la vie, les événements critiques de la vie (la mort d'un autre proche, un divorce, une fausse couche) et les attributs des animaux ont soulagé ou aggravé l'expérience. Ainsi, le deuil est plus influencé par des paramètres dépendant du propriétaire que de l'animal (ADAMS *et al.*, 1999, ADAMS *et al.*, 2000).

4. Les deuils pathologiques

Le processus de deuil semble être pour une majorité de propriétaires traitée avec une approche auto-dirigée de gérer la mort (ADAMS *et al.*, 1999). Bien que tristes, les répondants étaient optimistes quant à leur capacité à se remettre de la mort de leur animal de compagnie et pouvaient participer à des tâches quotidiennes. Le chagrin durait, de manière assez constante six semaines après la mort de l'animal de compagnie (ADAMS *et al.*, 2000). Mais, cette démarche n'est pas toujours possible, il existe des cas de deuils pathologiques à la mort d'un animal de compagnie. Nous allons maintenant présenter quelques cas cliniques présentés par des professionnels de la santé mentale humaine.

KEDDIE (1977) et MOUREN *et al.* (1980) rapportent des cas de patients présentant un deuil pathologique de l'animal de compagnie.

Le premier cas décrit est celui d'une jeune fille de seize ans, dont les parents se sont séparés lorsqu'elle avait trois ans, qui ne connaît pas son père et n'a pas revu sa mère depuis ses six ans, et qui habite chez ses grand-parents, très affectueux. Elle a vivement réagi à la mort de son chien, déprimée, elle a présenté un érythème sur les deux mains, puis une incapacité à avaler aussi bien les liquides que les solides. Il a été diagnostiqué une réaction dépressive aiguë suite à la mort du chien, avec un symptôme de conversion hystérique aigu sous la forme d'hydrophobie. Un traitement chimique et des entretiens où elle a pu parler de sa souffrance suite à la mort de son animal ont permis une sortie d'hôpital au bout d'une semaine. Un mois plus tard, elle ne présentait aucun autre symptôme (KEDDIE, 1977).

Le deuxième cas est celui d'une femme de cinquante six ans. Elle n'est pas très satisfaite de son mariage, a deux filles. Elle était devenue éleveuse à la suite de la mort de son troisième enfant très jeune. Ses chiens compensaient le fait de n'avoir que deux enfants. Elle a fait une dépression sévère à la suite de la mort d'un de ses Yorkshire Terriers, auquel elle était émotionnellement attachée. Cette dépression a nécessité quinze jours d'hospitalisation, a rapidement arrêté son traitement et n'a pas fait de rechute (KEDDIE, 1977).

Le troisième cas est celui d'une femme de cinquante-cinq ans, présentée en clinique de jour avec une longue liste de symptômes, évoluant depuis dix-huit mois. La patiente était devenue malade à la mort de son chien caniche de quatorze ans. Elle disait avoir été très dépendante du chien, qu'elle avait traité comme un enfant. La propriétaire avait alors présenté de l'insomnie, une anorexie et donc une perte de poids sans explication biologique. Elle présentait une dépression et pensait beaucoup à son chien. Le père de la patiente est mort lorsqu'elle était enfant, mais a eu une enfance heureuse, a un mariage heureux et a une fille, elle-même mariée avec deux enfants. La patiente a dû subir une hystérectomie à trente ans et regrette de ne pas avoir eu plus d'enfants. Le caniche a été acheté peu après l'intervention. Le diagnostic posé est celui d'une dépression réactive prolongée suite à la mort de son chien. À l'aide d'une psychothérapie et d'un traitement médical, la patiente a rapidement récupéré. Au bout de quatre mois, elle est considérée comme guérie, pleine

d'énergie et avait décidé d'acheter un autre chien. Deux après elle était toujours en bonne santé (KEDDIE, 1977).

Le quatrième cas est celui d'une propriétaire qui fait une poussée dépressive deux ans après un premier épisode traité avec un anti-dépresseur. Cet épisode a lieu alors que son chien est euthanasié après l'avoir mordue gravement au poignet. Au cours des entretiens elle évoque un sentiment de culpabilité face à la mort de son chien. Cette « poussée dépressive dure cinq mois et cesse à l'adoption d'une petite chienne épagneul-breton, acquise sur les conseils de son médecin traitant ». Cette patiente est régulièrement suivie, va bien mais évoque toujours le souvenir de la « fin tragique de son premier compagnon » (MOUREN *et al.*, 1980)

Le cinquième cas est celui d'un homme qui consulte pour un état anxio-dépressif après la mort de son chien berger allemand dont il n'arrive pas à se remettre. Sa femme est morte quatre ans auparavant, il vivait donc seul avec son chien. Il a un enfant qu'il voit rarement. Le chien était « très affectueux », une « présence constante ». Le chien a présenté une paralysie du train-arrière, le propriétaire s'est beaucoup impliqué dans les soins ce qui a renforcé son attachement. La mort a été « très douloureusement ressentie ». Il dit « je crois que j'ai encore plus de peine que pour la mort de ma femme ». A l'aide d'une psychothérapie, d'antidépresseurs et d'anxiolytiques le patient s'améliore (MOUREN *et al.*, 1980).

Ces présentations mettent en évidence chez certains individus un « certain degré de dysfonctionnement et une dépression prolongée » (HARRIS, 1991). La réaction à la mort de l'animal est toujours « à la mesure des projections dont ce dernier est l'objet » (MOUREN *et al.*, 1980). Les auteurs s'accordent sur le fait que les deuils pathologiques peuvent trouver une résolution favorable mais peuvent nécessiter des entretiens psychothérapeutiques, des antidépresseurs et des anxiolytiques pour arriver à accepter la mort de l'animal, et donc, arriver à faire le deuil de tout ce dont il était investi aussi. Pour KEDDIE (1977) les besoins pathologiques pour un animal de compagnie peuvent survenir lorsque « la vie de la personne manque d'un degré d'accomplissement émotionnel suffisant ».

La mort de l'animal de compagnie permet de mettre en évidence les liens qui se sont créés entre un propriétaire et son animal. L'animal est investi par son propriétaire et c'est de cette part de soi-même qu'il faut se séparer quand l'animal meurt. Un vrai travail de deuil est donc nécessaire, avec des caractéristiques particulière, notamment l'absence de place sociale pour ce deuil. Il existe des cas de deuils pathologiques, nécessitant des soins. La souffrance étant à la mesure de l'attachement à l'animal.

Ce chapitre nous a permis de présenter tous les éléments que les propriétaires mettent en jeu dans la relation avec leur animal de compagnie : les représentations culturelles, personnelles. L'animal est psychologiquement investi par le propriétaire, il a une charge affective importante qui est mise en lumière par la douleur que représente la mort de l'animal de compagnie.

Nous allons présenter un modèle d'approche de la relation particulière qui existe entre les propriétaires et leurs animaux de compagnie et qui prend en compte tous les éléments que nous avons exposé.

IV. La relation affective avec l'animal de compagnie :

une aire transitionnelle ?

A. Définition

La notion d'objet transitionnel et d'aire transitionnel, développée par WINNICOTT a été abordée dans la première partie de ce travail. Chez l'enfant, l'objet transitionnel peut être un support dans le processus du développement psychique normal en lui apportant une « **aire neutre d'expérience** » qui lui permet de passer du subjectif à l'objectif, de l'amour narcissique à l'amour objectal (WINNICOTT, 1975). C'est un objet qui a une **charge affective importante**.

Les objets ou aires transitionnels permettent à l'individu, tout au long de sa vie, de ne pas avoir à y affronter le décalage entre sa créativité et la réalité ; entre ce qu'il aimerait être ou faire et ce qu'il est en réalité ou l'image qu'on lui renvoie de lui-même. On peut donc y inclure, « le jeu, la création artistique et le goût pour l'art, le sentiment religieux, le rêve et aussi le fétichisme, le mensonge, le vol, l'origine et la perte du sentiment affectueux, la toxicomanie, le talisman des rituels obsessionnels, etc. » (WINNICOTT, 1975).

L'animal peut-il servir d'objet transitionnel chez l'enfant ? L'animal peut-il avoir chez les propriétaires, même adulte le rôle d'aire transitionnel ?

B. L'animal objet transitionnel, aire transitionnelle ?

1. Chez l'enfant et l'adolescent

Le rôle de l'animal de compagnie comme objet transitionnel est évoqué dans la littérature (CYRULNIK, 2000, MONTAGNER, 2002, TRIENBACHER, 1998).

Dans une enquête de TRIENBACHER (1998) qui explore le rôle des animaux de compagnie comme objets transitionnels pour les enfants, 98% des enfants interrogés affirment que les animaux sont des membres importants de la famille, qu'ils aiment leurs animaux de compagnie de manière très forte. De leurs descriptions pour expliquer pourquoi leur animal de compagnie est un ami spécial on distingue les catégories suivantes : un support émotionnel, l'interaction social, l'affection. L'auteur souligne que même les enfants de moins de cinq ans sont capables de verbaliser les facteurs émotionnels qui contribuent à une relation spéciale, particulièrement la nature réciproque de la relation. « Les animaux ont des fonctions similaires à ceux offerts par les objets transitionnels inanimés » (TRIENBACHER, 1998).

« Les réponses des enfants indiquent que le meilleur moyen de montrer de l'amour est peut-être l'engagement est à travers l'affection » (TRIENBACHER, 1998). Le contact physique et les comportements rituels associés avec les objets transitionnels inanimés comme frotter, câliner, serrer dans les bras sont aussi des composantes importantes de la relation humain-animal. Les comportements d'attachement tels que la recherche de proximité, initier les interactions, exprimer de l'affection et penser à l'objet d'attachement étaient eux aussi évidents entre les enfants et leurs animaux de compagnie.

Les animaux de compagnie offrent un support émotionnel, de l'affection, un amour inconditionnel et semblent jouer un rôle important dans le bien-être émotionnel de l'enfant de façon comparable aux objets transitionnels (TRIENBACHER, 1998).

TRIEBENBACHER (1998) souligne qu'il est possible que l'animal puisse servir d'objet d'attachement plus mature et socialement acceptable que les doudous et nounours, particulièrement parmi les enfants d'âge scolaire.

2. Chez l'adulte

Les représentations que les propriétaires adultes font de leurs animaux sont les mêmes que ceux des propriétaires enfants. En effet, nous avons dégagé de l'étude des représentations des propriétaires l'importance de l'aspect affectif de la relation, de l'amour inconditionnel des animaux. Ils ne nous jugent pas, nous acceptent tels que nous sommes. La relation avec l'animal de compagnie est simple, détend, et implique une part importante d'amusement. Le contact physique de qualité est aussi rapporté par les propriétaires adultes.

De plus, si l'on n'observe pas toujours un comportement d'attachement du propriétaire envers son chien ou son chat, la mort de l'animal de compagnie révèle l'investissement affectif de l'adulte. On retrouve donc les éléments qui permettraient d'inclure les animaux dans l'aire transitionnelle des propriétaires adultes.

Nous allons maintenant présenter les caractéristiques de l'animal qui nourrissent cette possibilité.

C. Les caractéristiques de l'animal valorisées dans cette relation :

l'importance du langage non verbal et du contact corporel avec les animaux

La relation entre le propriétaire et son animal de compagnie est un espace où tout ne passe pas par le langage. La communication non-verbale permet d'expliquer le sentiment de complicité avec l'animal, de compréhension et en somme le sentiment de proximité avec ce que nous sommes. Parce qu'il n'y a pas de verbalisation nécessaire, il existe une possibilité de ne pas définir nos limites clairement, définir qui nous sommes. L'animal peut donc être inclus dans cette aire.

BURNUM (2000) rapporte que certains êtres humains hospitalisés sont prêts à refuser des soins ou une hospitalisation pour ne pas être séparés de leur animal. Il décrit aussi le cas d'une patiente souffrant de dépression, arythmie qui n'a présenté une amélioration que lorsqu'on lui a amené son chien « Toto », caché dans un panier, dans sa chambre d'hôpital. Il décrit ainsi le « *pet separation syndrome* » (syndrome de séparation d'avec son animal de compagnie) qui illustre bien que le lien qui se crée entre le propriétaire et son animal de compagnie peut être à la limite du pathologique, du moins il se crée une forte dépendance entre les deux individus.

C'est cette interaction intime que décrit KATCHER (1985) en faisant référence au jeu oisif entre le propriétaire et son animal de compagnie. Dans le « jeu au repos », « la personne et l'animal ne constituent pas une dyade, à la place, l'animal de compagnie devient une extension de la personne. Dans ce type d'interaction, le regard de la personne n'est pas dirigé vers l'animal ; par moments le regard peut être dans le vide, comme si la personne était en train de rêvasser, ou il peut être dirigé vers un élément de l'environnement mais avec un niveau d'attention bas, comme lorsque l'on regarde un feu ou un aquarium ». La personne peut « jouer avec les poils de l'animal, les caresser ou les enrouler autour de ses doigts ». KATCHER (1985) précise que ces gestes sont assez semblables aux activités de substitution, autodirigés que l'on observe chez les enfants, et les adultes lors de tensions.

La communication avec les chiens et les chats par le langage non verbal ainsi que la facilité de contact de qualité permettent de construire une relation affective avec un attachement du propriétaire envers son animal et où les limites du soi ne sont pas clairement définies. Ainsi, la relation avec l'animal peut être considérée comme une aire transitionnelle.

D. L'animal comme substitut : une aire transitionnelle thérapeutique ou pathologique ?

ODENDAAL et WEYERS (1990) en étudiant le contenu des consultations vétérinaires soulignent que le lien étroit entre le propriétaire et l'animal de compagnie peut influencer le comportement des deux parties. Les clients utilisent et influencent leurs animaux d'une manière telle que le comportement des clients se reflète dans celui de leur animal. Ils mettent en évidence une forme de consultation psychologique où « le vétérinaire n'examine pas le client mais l'animal, qui est le substitut ». Ils soulignent qu'il existe des propriétaires qui, par nécessité, utilisent de manière plus conséquente leurs animaux dans le but de réduire les tensions qu'ils éprouvent et conséquemment ils consultent le vétérinaire plus souvent (ODENDAAL et WEYERS, 1990).

Comme ODENDAAL et WEYERS (1990), MONTAGNER (2002) évoque les rôles que le propriétaire fait tenir au chien : caressé ou torturé, il est à la fois substitut et exutoire. Ainsi, les individus qui sont fragiles psychiquement, dans leur relation à eux-mêmes ou à l'autre, pourront éventuellement trouver dans la relation à l'animal un objet, une aire où ils n'auront pas à définir précisément les limites d'eux-mêmes. Ils projettent sur l'animal, qui leur renvoie l'image d'eux-mêmes qu'ils aimeraient avoir. On peut considérer que cette relation constitue un dérivatif très salubre, en stabilisant les personnes psychiquement fragiles et leur apportant une solution plus inoffensive que d'autres (violence, alcool, toxicomanie, suicide, etc.). La relation est dans une certaine mesure plus intime qu'avec des êtres humains parce qu'on agit sur eux comme d'autres êtres humains agissent sur eux-mêmes. L'animal qui sert de substitut peut être considéré comme un objet transitionnel, avec une implication plus ou moins dangereuse pour l'animal.

Le lien entre le propriétaire et son l'animal de compagnie est un lien intime, avec une charge affective importante, où la personne se sent compris, mais où il n'est pas jugé. Ces éléments permettent de rapprocher cette relation d'une aire transitionnelle, dans le sens qu'en a donné WINNICOTT. Cette relation, notamment grâce à la communication non verbale intense, est comme un lieu où l'être humain n'a pas besoin de se définir précisément et où la ressource affective est importante. On comprend à la fois les bienfaits de ses relations interspécifiques qui sont largement décrits dans la littérature ; et les conséquences pathologiques qui peuvent émerger pour les êtres humains et l'animal.

En effet, ceci permet au propriétaire de faire co-exister ses contradictions sans chercher à les résoudre mais il peut donc aussi envoyer des signaux contradictoires à l'animal. Par ailleurs, comme c'est le cas pour tous les objets transitionnels, des phénomènes d'addiction peuvent être observés. Les cas, rares heureusement, où l'animal finit par représenter le seul lien que l'individu entretient confirment ce type de déviations.

Le lien d'attachement qui existe entre le propriétaire et son chien ou son chat est

conditionné par le psychisme du propriétaire ainsi que par l'attachement primaire, qu'il aura établi avec sa mère (ou à la personne d'attachement) et qui conditionne tous les liens affectifs, les attachements qu'il construit par la suite dans son existence. La représentation qu'il se fait de son animal et la projection qui en découle seront différentes. Le fait que l'animal puisse jouer pour son propriétaire le rôle d'une « aire transitionnelle » a émergé. Comprendre ce qui est en jeu dans la relation propriétaire-animal est important pour le vétérinaire clinicien, car c'est la dyade client-patient que le vétérinaire voit dans sa salle de consultation. Pour soigner l'animal il sera nécessaire de prendre en compte la relation entre le propriétaire et son animal de compagnie. Notamment au moment de la mort de l'animal de compagnie, c'est autant l'humain qu'il faut accompagner que l'animal. Par ailleurs, l'implication de l'animal dans l'espace transitionnel ne permet pas toujours une communication claire entre le propriétaire et son animal. Nous allons donc présenter les conséquences pour l'animal de sa relation avec le propriétaire et les implications pour le vétérinaire clinicien.

QUATRIEME PARTIE:

**Les conséquences des relations affectives entre
le propriétaire et son animal de compagnie :
implications pour l'animal
et le vétérinaire clinicien**

Nous avons étudié les composantes psychologiques de la relation affective entre le propriétaire et son animal de compagnie. Il s'agit d'un lien intime, qui met en jeu des représentations culturelles et un investissement personnel de l'animal par le propriétaire. On peut considérer cette relation affective comme une aire transitionnelle. Il s'agit donc souvent dans la vie du propriétaire d'un élément apaisant, d'une relation affective qui lui fait du bien et peut l'aider, une sorte de soupape relationnelle qui l'aide à supporter ses autres relations et sa propre individualité. Mais outre l'influence sur le propriétaire, quelles sont les conséquences de ces données psychologiques ?

Des dérives pathologiques de cette relation peuvent être à l'origine de violences de la part du propriétaire envers l'animal. Nous avons présenté quelques cas pour illustrer ces propos. Mais sans tomber dans ces cas extrêmes, dès que l'on ne considère pas l'animal de compagnie comme un animal, il est à prévoir que l'on ne répondra pas à ses besoins éthologiques, qu'on ne fournira pas à l'animal un environnement cohérent (pour l'animal). Nous allons étudier les conséquences comportementales pour l'animal de l'investissement affectif par le propriétaire.

Pour le vétérinaire, quel apport peut-il y avoir à mieux comprendre la relation affective entre le propriétaire et son animal de compagnie ? Nous présentons les implications cliniques de notre étude.

I. Les conséquences comportementales pour l'animal de la relation affective avec son propriétaire

A. La corrélation entre la relation humain-animal et l'occurrence de troubles du comportement

1. Chez le chien

JAGOE et SERPELL (1996) montrent un lien entre la qualité de la relation propriétaire-animal et l'occurrence de problèmes comportementaux. La raison d'acquisition de l'animal est corrélée à des troubles de comportement : les animaux acquis « pour l'exercice » (c'est-à-dire un mode de vie du propriétaire qui vraisemblablement répond plus aux besoins éthologiques de l'animal) montrent significativement moins d'agression par dominance ou par compétition.

Par ailleurs, les primo-propriétaires de chien rencontrent significativement plus de problèmes de dominance, de phobies et d'hyperexcitation. Le seul problème qui se retrouve avec une prévalence plus élevée chez les propriétaires expérimentés est la défécation liée à la séparation.

Les auteurs concluent que « les primo-propriétaires peuvent manquer d'expérience pour manier et communiquer efficacement avec les chiens, et leurs réponses inadéquates à des séquences comportementales canines et aux signaux peuvent, sans le vouloir, aider à initier ou potentialiser un problème comportemental » (PEACHEY *in* JAGOE et SERPELL, 1996). On observe des « différences apparentes de prévalence de problèmes comportementaux entre des propriétaires expérimentés et des primo-propriétaires » pour les auteurs cela pourrait être l'expression d'un « artefact des différences dans la perception du propriétaire, (...) il est possible que les primo-propriétaires rapportent de façon excessive ou

exagèrent l'existence de problèmes » (JAGOE et SERPELL, 1996).

La prévalence de l'agression territoriale est significativement corrélée au moment de donner les repas et la prévalence est plus forte chez les chiens « systématiquement nourris avant leurs propriétaires », ou ceux « parfois nourris après leurs propriétaires ». De même, les chiens qui dorment près de leurs maîtres montrent significativement plus d'agression de dominance. Ainsi, le fait de donner des prérogatives de dominance à un chien peut amener à de l'agressivité chez l'animal.

Les chiens qui dorment près de leurs maîtres montrent aussi significativement plus d'éliminations (urine et selles) associées à la séparation. « Il est raisonnable de suggérer qu'un chien qu'on autorise ou encourage à dormir près d'un propriétaire puisse développer un attachement déséquilibré pour cette personne, et mal réagir à la séparation, il semble également possible de soutenir que le propriétaire a été forcé d'accepter un partenaire canin hyperattaché pour dormir afin d'éviter des problèmes nocturnes liés à la séparation » (JAGOE et SERPELL, 1996). Bien que la notion d'attachement du chien au propriétaire puisse être remise en question, les auteurs de cette enquête mettent en évidence que le comportement du propriétaire et le rôle qu'il donne au chien dans la famille modifie la perception qu'a le chien de son environnement.

Pour MARDER et MARDER (1985) plus que le comportement seul du propriétaire c'est bien la relation établie entre le propriétaire et son animal de compagnie qui peut être la source de troubles de comportement. « La compatibilité des systèmes sociaux des humains et des animaux de compagnie a facilité la formation d'une relation interspécifique unique. Quelques uns des problèmes de comportement les plus fréquents que les gens ont avec leur animal de compagnie, ont pour origine la relation qui s'est formée entre-eux. Dans la plupart des cas ni l'animal de compagnie, ni le propriétaire ne font preuve d'un comportement anormal ; plutôt, ils font preuve de comportements spécifiques normaux qui sont inacceptables pour l'autre espèce ».

Les enquêtes qui explorent les troubles du comportement chez le chien établissent un lien entre le comportement du propriétaire et celui de l'animal. Les propriétaires qui inconsciemment donnent des prérogatives de dominance à leur chien, par exemple, ont une probabilité plus forte d'être confrontés à des troubles du comportement par dominance. Les comportements qui paraissent inadéquats pour le propriétaire sont souvent le fait d'interactions qui sont incohérentes, plus que de troubles individuels de l'animal.

Ainsi la relation avec le propriétaire peut-elle être considérée comme un facteur étiologique de certains troubles du comportement observés chez les carnivores domestiques. L'investissement affectif de la relation, même si elle garde un caractère sain pour le propriétaire peut être délétère pour l'animal de compagnie.

2. Chez le chat

Dans une enquête de HEIDENBERGER (1997), plus de la moitié des propriétaires de chat interrogés (54,7%) se plaignent d'un ou plusieurs problèmes comportementaux (anxiété, griffures sur les meubles, problèmes d'alimentation, agression, mictions à des endroits inadéquats ou marquage urinaire et malpropreté fécale). Pour cet auteur « le propriétaire est le facteur le plus important du bien-être animal (...) car c'est lui, surtout pour les chats d'intérieur, qui détermine toutes les conditions de vie » (HEIDENBERGER, 1997). Les conditions éthologiques des chats de cette étude ne sont pas toujours satisfaisantes : si les chats ont suffisamment de places de couchage différentes, ils n'ont pas toujours un

environnement adéquat pour un comportement éthologique qui consiste par exemple à grimper. Par ailleurs, pour un chat sur cinq, la même pièce sert pour le comportement alimentaire et éliminatoire et la moitié des chats qui vivent à plusieurs n'ont qu'un seul bac à litière. Ainsi, les troubles du comportement rapportés par les propriétaires sont souvent la conséquence d'un manque de respect des besoins éthologiques de l'animal. Les problèmes d'anxiété sont souvent cités par les propriétaires, mais ne motivent pas une consultation chez le vétérinaire. Ils peuvent traduire la difficulté du chat à s'adapter à son environnement : notamment les visiteurs (qui entrent dans son territoire), les bruits ou encore certains membres de la famille. L'auteur souligne aussi l'importance de la socialisation précoce à l'être humain pour qu'un chat s'adapte à un tel environnement.

Dans cette enquête, comme dans celle de JAGOE et SERPELL (1996) pour les chiens, on met en évidence que les propriétaires moins expérimentés rapportent plus de troubles du comportement. Par ailleurs, les personnes qui vivent seules rapportent plus de problèmes de comportement, notamment les personnes sans enfant. Pour HEIDENBERGER (1997) ceci peut être lié au fait que les personnes seules ont plus de temps pour interagir avec leur animal et les considèrent davantage comme des êtres humains.

De manière générale il se dégage de cette étude que les propriétaires ont une attitude anthropomorphique envers leurs chats : ceux-ci dorment dans le lit du propriétaire et la description des animaux est émotionnelle (comme le fait que les chats « recherchent de l'attention » ou bien « sont affectueux »).

Dans une enquête étudiant la relation éthologique entre les chats et les humains, TURNER (1991) confirme l'influence de l'environnement sur la relation entre le chat et le propriétaire puisqu'il a établi une influence du statut matrimonial de l'humain (femme seule, en couple ou en couple et avec des enfants), les conditions de vie du chat (accès à l'extérieur ou non), le nombre de chats possédés et dans une faible mesure le pedigree (chat pure race ou non).

Chez le chat les problèmes de comportement sont aussi multifactoriels, ils dépendent de la perception qu'a le propriétaire du comportement de son animal, des conditions de vie de l'animal, qui sont en grande partie imposées par le propriétaire.

Un lien existe donc entre le propriétaire et les troubles du comportement de son animal. Chaque propriétaire de chien comme de chat aura une perception différente du comportement de l'animal. Il tolérera certains comportements et d'autres non, en fonction de son expérience et de son mode de vie. Ainsi, certains troubles ne feront jamais l'objet de soins car le propriétaire ne le jugera pas nécessaire ou bien ne sera pas en mesure de faire la démarche de consulter, et d'autres comportements seront considérés par les propriétaires comme anormaux, alors qu'il s'agit de comportements qui rentrent dans le répertoire comportemental de l'animal. La gestion clinique des troubles du comportement nécessite de comprendre l'ensemble des mécanismes à l'origine des comportements observés.

B. La modélisation clinique des troubles du comportement liés au propriétaire

1. Les troubles comportementaux liés au propriétaire

a. La sociopathie du chien

On parle de famille-meute pour désigner ce groupe au sein duquel il sera nécessaire pour le chien d'établir une hiérarchie. Cette notion a été introduite par PAGEAT (1984) et est utilisée de manière courante en thérapie comportementale. On cherche à donner une insertion hiérarchique claire au chien, une « mauvaise insertion hiérarchique » pouvant être la source d'une « sociopathie », c'est-à-dire un trouble de l'organisation sociale du groupe (MEGE, 2003).

Si le propriétaire attribue des prérogatives hiérarchiques à son chien (contrôle de l'espace, de la nourriture, initiative des contacts, expression publique de la sexualité) mais que le propriétaire en conserve d'autres (initiative des sorties, distribution alimentaire, sexualité) cela amène à des situations de conflits car ambiguës. Le chien va produire des signaux de communication (destructions, vocalises), voire de l'agressivité, pour affirmer sa dominance et éclairer la situation. De plus, l'incohérence de la situation étant anxiogène pour le chien, cela peut aussi s'exprimer cliniquement (activités substitutives, troubles digestifs) (MEGE, 2003, PAGEAT, 1998).

Les auteurs qui utilisent ce modèle soulignent l'importance qu'il y a à aborder ce trouble comme une pathologie du groupe, de l'ensemble de la famille, et non de l'individu. Il s'agit bien de la relation entre le ou les propriétaires et l'animal qui est en cause et pas l'animal directement. Outre les chimiothérapies qui sont souvent nécessaires pour réduire les risques de dangerosité de l'animal, ou soulager une anxiété, il est nécessaire de mettre en place un traitement comportemental spécifique : une régression sociale dirigée, où l'ensemble des membres de la famille, doit s'affirmer auprès du chien pour qu'il accepte sa place de dominé (DRAMARD, 2007, MEGE, 2003, PAGEAT, 1998).

La sociopathie du chien, les troubles de la hiérarchie sont une pathologie du groupe. Ce sont l'ensemble des interactions du chien avec tous les membres de la famille qui doivent être considérées pour traiter une sociopathie.

b. Les phénomènes anxieux chez le chien et le chat

PAGEAT (1998) définit l'anxiété comme « un état réactionnel, caractérisé par l'augmentation de la probabilité de déclenchement de réactions émotionnelles analogues à celles de la peur, en réponse à toute variation du milieu (interne et externe). Il en résulte une désorganisation des autocontrôles et donc une perte d'adaptabilité à toute variation de l'environnement ». On parle de « rigidité comportementale » (DRAMARD, 2007). Pour PAGEAT (1998), « l'état anxieux marque une dégradation importante des capacités adaptatives de l'animal » et est donc « un état pathologique majeur », qui « invalide considérablement le patient et donc modifie profondément les relations que le chien entretient avec son milieu, ses congénères et l'homme ». Il existe plusieurs types d'anxiété que l'on distingue en fonction de la présence ou non de certains symptômes, de la durée et des conséquences pour l'animal de ces phénomènes. Les états anxieux peuvent être plus ou moins handicapants et délétères pour l'animal (DRAMARD, 2007, PAGEAT, 1998).

L'anxiété en tant que difficulté à s'adapter à son environnement va nécessairement dépendre du milieu dans lequel l'animal évolue. Un chat ou un chien qui vit avec des êtres

humains a des contraintes spatio-temporelles, alimentaires, et agonistiques qui ne répondent pas forcément aux besoins éthologiques de l'animal (DRAMARD, 2007, HEIDENBERGER, 1997, TURNER, 1991).

Le symptôme principal observé chez l'animal anxieux est l'inhibition (tant pour le comportement relationnel et social qu'exploratoire ou alimentaire). Les comportements agressifs correspondent à des agressions par peur (lorsque le chat ne trouve pas d'issue lors d'une situation stressante) ou par irritation. Les perturbations du comportement éliminatoire et des marquages sont des symptômes de déterritorialisation ou bien des manifestations neurovégétatives de l'état anxieux (DRAMARD, 2007). D'autres manifestations neurovégétatives : la transpiration par les glandes podales, des tremblements, le ptyalisme, les tachycardies, l'accélération du transit avec de possibles diarrhées ou vomissements, l'émission du contenu des glandes périanales et l'hyperthermie (DRAMARD, 2007, PAGEAT, 1998,). Enfin, l'anxiété permanente peut être la cause de stéréotypies avec une atteinte d'autres systèmes (troubles cutanés, digestifs...).

Les phénomènes anxieux dépendent de l'environnement de l'animal, et donc du comportement du propriétaire. Ceci peut être lié, de manière plus ou moins directe à la relation affective entre le propriétaire et son animal. Les conséquences sont variables, pour l'animal et pour le propriétaire. Leur traitement sollicite toujours une modification de l'environnement de l'animal et des interactions avec les humains.

c. Le lien entre les troubles du comportement et la relation affective entre le propriétaire et son animal de compagnie

Nous avons mis en évidence que si le propriétaire ne respecte pas les besoins éthologiques de l'animal alors que c'est lui qui lui impose un environnement particulier, cela a des conséquences comportementales. Par ailleurs, nous avons vu que l'animal peut être l'objet d'un investissement affectif important, qui se traduit par des comportements anthropomorphiques.

PAGEAT (1998) estime que les propriétaires, lors de troubles de la hiérarchie avec leur chien sont enfermés dans « un conflit interne qui leur fait opposer autorité et affectivité ». « L'ambivalence de leurs affects imprègne largement leur mode de communication et entraîne l'incohérence qui caractérise l'organisation de leur relation avec le chien ». Ainsi, une relation affective où l'animal est très investi, quelles qu'en soient les raisons, peut être délétère pour la communication interspécifique et à l'origine de troubles du comportement. La seule manière de réussir à soigner ces troubles est d'amener le propriétaire à voir son animal différemment. Il faut donc agir sur la relation propriétaire-animal et donc aborder la relation affective qui existe. En demandant au propriétaire de traiter son animal de façon à répondre à ses besoins éthologiques et à lui envoyer des signaux qui sont compréhensibles pour lui, le propriétaire peut avoir l'impression qu'on lui demande de « moins aimer » son animal. Bien que les troubles anxieux ne nécessitent pas toujours la mise en place d'une autorité (notamment chez le chat), il sera souvent indispensable de changer la relation avec l'animal.

Il est donc important de valoriser cet aspect affectif de la relation, et d'utiliser l'attachement comme une motivation pour le propriétaire, en insistant sur la nécessité de considérer le bien-être de l'animal. Comme dans toute consultation avec le propriétaire, il sera nécessaire de rentrer dans l'intime de la relation avec son animal. Pour que ceci soit possible il faut créer un climat de confiance, grâce à l'écoute, l'expression de l'empathie et l'absence de jugement. Sans cela, la thérapie comportementale est vouée à l'échec.

Les affects du propriétaire sont nécessairement remis en question dans le traitement des troubles du comportement. Si le vétérinaire ne les remet pas en cause de manière acceptable pour le propriétaire, la thérapie comportementale ne pourra pas être faite de manière efficace.

Nous allons maintenant aborder un syndrome comportemental particulier qui met en évidence l'influence pour l'animal des projections que le propriétaire réalise sur son animal.

2. L'exemple du syndrome du chien de remplacement comme pathologie liée aux projections sur l'animal de compagnie

a. L'étiopathogénie

Le syndrome du chien de remplacement illustre bien la complexité de la communication entre un humain, propriétaire d'un animal de compagnie et un chien domestique. Des « malentendus », des messages ambigus sont la source de troubles du comportement.

Pour JACQUET-VIALLET (2000) le syndrome du chien de remplacement est observé chez un « chien adopté par un propriétaire qui n'a pas accompli le deuil d'un chien mort précédemment ». Le propriétaire peut espérer ainsi faire l'économie du travail de deuil. Pour CYRULNIK *et al.* (1995) ce type de deuil pathologique est lié à l'absence de rituel de deuil pour l'être humain, ceci est d'autant plus possible pour la mort d'un chien car il n'est pas admis couramment dans notre société que l'on porte le deuil d'un animal, alors que nous avons vu que la relation avec l'animal est très intime et que le propriétaire investit une partie de lui-même dont il doit aussi faire le deuil (CYRULNIK *et al.*, 1995).

b. Les symptômes

Des attitudes ambivalentes se mettent en place. Les maîtres ne cessent de reprocher au nouveau chien de n'être pas aussi bien que l'ancien. Le message est alors incohérent pour ce chien et aucun rituel comportemental correct ne peut s'établir entre les deux parties. Le chien troublé manifeste donc des comportements anormaux. L'interaction est « ratée, décevante pour l'homme et incohérente pour le chien » (ALMAMEDA *et al.* in CYRULNIK *et al.*, 1995). Les maîtres pensent alors d'autant plus que l'ancien animal était mieux. C'est un cercle vicieux. Le nouveau est disqualifié dans tout ce qu'il fait. Cela engendre alors des anomalies du développement chez le chiot.

On observe de nombreux troubles anxieux, organiques et comportementaux, comme ceux que nous avons détaillé ci-dessus : l'inhibition de l'animal, des troubles neurovégétatifs (souvent digestifs) et liés à des stéréotypies (atteintes dermatologiques).

c. L'évolution, le pronostic

Plusieurs évolutions sont possibles. Pour DEHASSE (2002), si le chien reçoit effectivement des signaux contradictoires et qu'aucun rituel n'a pu s'organiser, le syndrome du chien de remplacement peut aboutir à un syndrome hypersensible-hyperactif, à des phobies ou de l'anxiété et à un hyperattachement. En fait, **les troubles de communication entre le propriétaire et son chien empêchent le bon développement et l'équilibre de ce dernier.** Celui-ci ne peut se structurer comme le ferait un chien auquel l'on envoie des signaux clairs ou qui présentent une certaine constance. CYRULNIK *et al.* (1995) et JACQUET-VIALLET (2000) parlent d'un **animal dominé-craintif**.

Une autre conséquence du rachat d'un nouveau chien lors d'un deuil pathologique peut être un amour abusif pour le nouveau venu. L'expression de cet attachement excessif

conduit le propriétaire à donner des prérogatives de dominance à l'animal et le chien de remplacement devient dominant. Selon les signaux que le propriétaire envoie au chien, cela peut conduire soit à des symptômes anxieux soit à des comportements de dominance chez le chien.

Le traitement nécessite surtout d'amener le propriétaire à comprendre la situation, et lui faire changer la représentation qu'il a de son chien. Ainsi, il y aura une congruence entre les signaux conscients verbaux ou non-verbaux et les signaux inconscients. Une communication entre le propriétaire et son animal sera à nouveau envisageable (CYRULNIK *et al.*, 1995, JACQUET-VIALLET, 2000).

Le syndrome du chien de remplacement illustre la difficulté de communication qui peut exister entre un propriétaire et son animal de compagnie si le propriétaire envoie des signaux contradictoires à l'animal, notamment pendant son développement. Le chien va présenter des troubles du comportement à cause du propriétaire qui projette sur l'animal des sentiments ambivalents. C'est d'amener le propriétaire à percevoir son animal de manière différente, qui permettra une résolution du trouble du comportement.
--

II. Les implications pour le vétérinaire de la relation affective entre le propriétaire et son animal de compagnie

A. Les implications pour le vétérinaire clinicien

De nombreuses études s'intéressent au lien humain-animal, ou au lien qui existe entre le propriétaire et son animal d'un point de vue de la gestion de la clientèle (ADAMS *et al.*, 1999, ADAMS *et al.*, 2000, BUSTAD *et al.*, 1981, CAMPBELL, 1975, HART *et al.*, 1990, KOLONDY, 1991, MARTIN et TAUNTON, 2006, MILANI, 1996, ODENDAAL et WEYERS, 1990, PUKAY, 2000, SHAW *et al.*, 2004, SHAW *et al.*, 2006, STOWE, 1999, STUTTS, 1997).

De ces études se dégagent trois points de vue qui coexistent et se recoupent. Nous allons les présenter séparément pour distinguer les différentes façons d'envisager les choses. Pour certains auteurs, s'intéresser au lien humain-animal est intéressant du point de vue du **marketing**. Cela permet de mieux communiquer afin d'augmenter son chiffre d'affaire et sa clientèle. Pour d'autres auteurs, la communication des vétérinaires sensibilisés à la relation humain-animal permet de **mieux soigner** les patients parce que le vétérinaire sera sensible aux attentes et au point de vue du client, qui est celui qui décide ou non d'engager des frais, et met en œuvre le traitement. Enfin certains auteurs attribuent au vétérinaire un réel **rôle psychologique** au sein de la communauté où il exerce. La relation psychologique dans lequel le propriétaire implique l'animal fait que la demande de soins pour l'animal est en réalité une demande de soins pour le client. Cet aspect nécessite de poser la question des limites du rôle du vétérinaire.

1. *L'optique marketing : une gestion de la clientèle plus rentable*

Pour PUKAY (2000), « la reconnaissance du lien humain-animal est un déterminant important pour avoir un cabinet qui réussit ». C'est ce qui sauvera la profession : « la survie de la profession vétérinaire dépend, en grande partie, de l'acceptation et la promotion active du lien [humain-animal] » et « accroît le potentiel de croissance économique » d'une clientèle. Cet auteur propose surtout d'exploiter le potentiel émotionnel qui réside dans le lien entre les propriétaires et leur animal de compagnie.

Pour STOWE (1999), recentrer son activité autour du lien entre l'animal et l'être humain est une nouvelle façon de parler de la manière dont les vétérinaires ont toujours exercé, mais ce concept permet de « faire la mise au point sur la manière dont il faut gérer/vendre notre profession dans ce millénaire », parce que la force de l'orientation vers le lien humain-animal, dans la clinique peut être un facteur déterminant dans le succès de l'entreprise vétérinaire. STOWE (1999) rappelle que « les relations au client réussies sont plus faites d'empathie et de compassion que de compétences vétérinaires ».

Même dans ces discours de valorisations du lien animal-humain dans un but commercial, il se dégage la nécessité d'exprimer de l'empathie et de la compassion. Les cabinets et cliniques vétérinaires sont des entreprises. Mais, la principale conclusion de l'existence d'un lien affectif entre le propriétaire et son animal de compagnie ne doit pas être que ce lien est seulement un potentiel économique à exploiter. Si la démarche du vétérinaire est centrée autour de la réussite économique, s'il s'agit de l'optique principale de l'activité,

il risque de jouer sur les comportements anthropomorphiques qui existent dans la relation propriétaire-animal de compagnie, et donc de les encourager. Il va exploiter à mauvais escient les sentiments des propriétaires pour leurs animaux ce qui ne correspond ni à la fonction première de la profession, qui est de soigner l'animal, ni à la demande du client.

Faut-il être empathique pour garder et développer sa clientèle ou bien les « bons » vétérinaires sont-ils ceux qui ont la sensibilité nécessaire pour exprimer de l'empathie ? Bien sûr les questions économiques doivent être prises en compte dans l'exercice libéral, elles se mêlent aux questions de communication, aux questions médicales et aux questions humaines. Mais les bénéfices économiques liés au lien entre le client et son animal ne doivent pas être la seule ni la principale motivation pour s'intéresser à ce lien.

2. L'optique médicale : une gestion de la clientèle plus efficace

KOLONDY (1991) explique que les vétérinaires ont été obligés de revoir leur manière d'exercer à cause d'une sophistication de la clientèle, d'une compétition accrue et des menaces de litiges. Il leur faut donc recentrer leur pratique en fonction de leurs clients. Pour cet auteur, établir des rapports de manière harmonieuse avec les clients se révélera gratifiant pour le clinicien et augmentera la loyauté des clients. Une meilleure communication prévient les conflits entre le vétérinaire et le client. Il faut prendre en compte leurs besoins émotionnels. Ceci nécessite, d'après KOLONDY de ne pas « jouer à être Dieu », ou de se cacher derrière son savoir. Concernant la fin de vie de l'animal par exemple, il faut « partager les décisions difficiles avec l'individu le plus concerné : le client ». On retrouve dans le discours proposé ici une justification pragmatique à s'intéresser aux émotions du client, et par extension au lien affectif qui existe entre lui et son animal. Ce type de justification est-il celui qui doit être le plus mis en avant ? Les vétérinaires ont-ils attendu une tentation procédurière de la clientèle pour s'intéresser à ce lien ? Nous allons maintenant présenter des enquêtes qui mettent en évidence les représentations des vétérinaires.

MARTIN et TAUNTON (2006) ont étudié chez les vétérinaires l'importance perçue du lien humain-animal (« the human-animal bond »).

Leurs résultats montrent que l'approche des vétérinaires vis-à-vis de la relation humain-animal est variable mais une majorité d'entre eux en a une vision très positive. Il s'agit d'une relation qui engage à parts égales les deux individus. Une forte majorité de vétérinaires jugent que la relation humain-animal est un élément important à prendre en compte. Ils pensent que les vétérinaires qui reconnaissent et facilitent ce lien auront une réussite plus importante, qu'« il s'agit d'un élément qui est important ou très important pour définir leur philosophie personnelle de l'exercice vétérinaire ». Cette opinion se retrouve significativement plus chez les vétérinaires femmes. Une majorité de vétérinaires estime aussi que l'intensité du lien entre un client et son animal de compagnie affecte la manière dont ils exercent. Si l'on demande au vétérinaire qui est le plus à même dans la clinique pour évaluer le lien entre les propriétaires et leurs animaux, une majorité d'entre eux répond qu'il s'agit du vétérinaire lui-même. Un quart d'entre eux ne savaient pas dire qui, de tout le personnel de la clinique, était le plus compétent pour cette évaluation.

Par contre, la moitié des vétérinaires interrogés offraient peu ou pas de ressources (de la documentation, de l'information...) pour le lien animal-humain à leurs clients, et plus de la moitié des vétérinaires n'avait pas encouragé activement les secrétaires ou les auxiliaires de leur clinique à se former à la relation humain-animal. Alors qu'en ce qui concerne des cas précis, plus de la moitié des vétérinaires informent leurs auxiliaires du degré du lien qui

existe entre le propriétaire et son animal, et informent les secrétaires un peu moins souvent.

MARTIN et TAUNTON (2006) concluent qu'il y a un décalage entre l'importance que le vétérinaire attribue au lien humain-animal et la mise en pratique de ce sentiment c'est-à-dire l'intégration de procédures facilitant ce lien. S'ils le prennent en compte pour « la philosophie de l'exercice libéral » et s'ils évaluent activement la force du lien entre les clients et leur animal, ils ne communiquent que rarement à ce propos avec le personnel de la clinique. Ils ne forment pas le personnel relativement à cette question, et ne mettent pas de matériel à la disposition des clients concernant le lien humain-animal. Les auteurs soulignent que pour une partie des répondants le lien humain-animal n'est pas un sujet qui doit être enseigné.

Pour savoir si effectivement l'attention et la prise en compte de la relation entre le propriétaire et son animal est faite de manière relativement intuitive ou si ce sentiment reste sans application clinique concrète, on peut s'intéresser aux résultats de SHAW *et al.* (2004) qui ont analysé la manière dont une consultation vétérinaire se déroule. Plus de la moitié du temps du vétérinaire est passée en communication avec le client contre 8% de temps en communication avec l'animal. Ce temps se divise en 48% d'éducation du client et de conseil, 30% à créer un lien, une relation de confiance, 7% à motiver le client et créer la notion de partenariat : paraphraser ses dires, demander l'avis du client, s'il a compris (les 6% restant servant à structurer la conversation).

Construire une relation est essentiel pour la réussite d'une consultation et pour ce faire exprimer de l'empathie est un élément central. Or, dans cette étude, si un tiers du temps passé à communiquer sert à créer un lien, 6% seulement des énoncés servent à exprimer de l'empathie (SHAW *et al.*, 2004).

En 2006 SHAW *et al.* se sont intéressés à la manière dont l'ensemble de la consultation pouvait être décomposé. Ils ont différencié deux modèles de communication dans la triade vétérinaire-client-patient en consultation : dans plus de la moitié (58%) des consultations la communication étaient qualifiée par les auteurs de « biomédicale », c'est-à-dire d'échanges concernant l'état médical, le diagnostic, le traitement, le pronostic, 42% étaient catégorisées « bio-mode de vie-sociale » (terme dérivé de la communication « psycho-sociale », les auteurs n'ont pas voulu retenir le terme « psycho » pour des animaux), qui traite des activités quotidiennes de l'animal, de ses interactions sociales (le comportement, les interactions avec les humains, avec les congénères). Les auteurs mettent en évidence que le premier modèle de communication est privilégié lorsque la consultation est motivée par un problème de santé (85%) alors que les consultations qui ont lieu alors que l'animal est en bonne santé sont à 69% organisées selon le deuxième modèle.

Les auteurs soulignent les implications pour le vétérinaire, le client et le patient. Si la prédominance d'un modèle de communication biomédical, pendant les consultations motivées par un problème, peut se comprendre dans la mesure où le vétérinaire cherche des éléments diagnostiques, pour les auteurs, cela peut avoir des conséquences négatives en ce qui concerne les intérêts du vétérinaire, du client, et du patient. Une approche centrée sur la relation inclut l'exploration et une discussion des sujets à la fois biomédicaux et aussi ceux ayant un rapport avec le mode de vie. Ceci permet d'établir des relations, créer un partenariat, encourager le client à participer aux soins de l'animal, ce qui peut améliorer le résultat des soins vétérinaires.

Ces auteurs pointent que pour les vétérinaires la relation entre le propriétaire et son animal est quelque chose qu'ils valorisent spontanément dans la consultation. Dans l'étude de SHAW *et al.* (2004), on voit d'ailleurs que les vétérinaires passent un tiers du temps à créer un lien avec le propriétaire. Ils organisent une dynamique dans la triade vétérinaire-propriétaire-animal. Par contre, l'étude de 2006 met en évidence que la relation entre le propriétaire et son animal n'est pas l'élément central autour duquel le vétérinaire construit

les consultations, du moins les consultations médicales (en s'intéressant au mode de vie de l'animal, les interactions intra- et interspécifiques).

De nombreuses études soulignent l'importance économique pour les vétérinaires de s'intéresser au lien entre les propriétaires et leur animal de compagnie. Il permet d'entretenir et d'augmenter sa clientèle en répondant à des besoins implicites des clients qui sont plus ou moins pris en compte dans d'autres cliniques.

Une série d'études plus récentes cherche à comprendre la place que les vétérinaires accordent au lien qui existe entre le propriétaire et son animal et à évaluer l'importance de le faire pour mieux répondre aux attentes des clients et pour mieux transmettre la nécessité de tel ou tel soin. Pour une majorité de vétérinaires, cela reste quelque chose d'intuitif.

Ces deux optiques ne résument pas l'attitude des vétérinaires face à la relation propriétaire-animal de compagnie. Exprimer de l'empathie ne sert pas uniquement à faire un meilleur chiffre d'affaire ou mieux faire passer son propre message. Pour certains auteurs, il y a un réel aspect psychologique dans le métier de vétérinaire.

3. L'optique psychologique : une gestion de la clientèle plus humaine et empathique

Les vétérinaires sont conscients qu'il est important de créer un lien avec le client, qu'il faut accorder de l'importance au lien entre le propriétaire et son animal de compagnie, et même qu'il faut créer une triade de communication entre le vétérinaire, le propriétaire et l'animal. Ceci permet de mieux communiquer sur la maladie de l'animal, et de cibler les attentes des clients. Or, HARRIS (1988) souligne la difficulté qu'il y a à entrer dans ce lien intime. Cet auteur met en évidence des différences sociologiques (ou socio-économiques) dans la représentation que les propriétaires se font de leur animal de compagnie, mais souligne que les cliniciens ne doivent pas en déduire des « présomptions sur le manque d'intérêt pour l'animal de compagnie. Même si un client mâle ne verbalise pas son inquiétude pour un animal, par exemple cela ne signifie pas qu'il n'y tient pas ». L'auteur insiste sur le fait que les vétérinaires doivent intégrer dans leur exercice le fait que pour un fort pourcentage de la clientèle, l'animal est un « compagnon personnel », « une « personne ». Nous avons largement présenté les représentations qu'ont les propriétaires de leur animal de compagnie. Il faut garder l'investissement affectif des propriétaires à l'esprit, quel que soit l'attachement dont il fait preuve en consultation. CATANZARO (1988) a réalisé une enquête pour évaluer comment les vétérinaires se représentent le lien entre leurs clients et leur animal. Elle montre que globalement « les vétérinaires sous-estiment l'interdépendance sociale entre le client et l'animal de compagnie ».

La difficulté pour le vétérinaire est donc de savoir être à l'écoute de demandes ou de sentiments qui ne sont pas forcément verbalisés par le client. En effet, d'une enquête de CHAMALA et CROUCH (1981) on peut dégager plusieurs aspects de l'attente des clients. Premièrement, les clients attendent de la compétence et du savoir (86,9% des répondants) ce qui est légitime bien qu'ils ne soient pas forcément en mesure de l'évaluer (seuls 14,2% des propriétaires, par exemple, évoquent les bonnes conditions chirurgicales comme qualité importante du vétérinaire). Ils souhaitent un bon professionnel. Viennent ensuite la compassion pour les animaux (61,7%), une approche professionnelle (ce qui inclut une bonne qualité d'écoute et d'explication, l'instauration d'un climat de confiance, l'intégrité et l'apparence) (57,4%), du respect pour les propriétaires et leurs sentiments (46,3%). Ici on

voit clairement que le lien entre le propriétaire et son animal construit les attentes du client : il souhaite que le vétérinaire s'investisse auprès de son animal, attend du vétérinaire qu'il l'écoute et lui parle en détail des problèmes de leur animal.

Certains auteurs vont même jusqu'à affirmer que parfois le motif de consultation concerne plus le propriétaire que l'animal. Ainsi ODENDAAL et WEYERS (1990) ont-ils établi une classification des consultations chez le vétérinaire selon leur contenu. Les consultations dites psychologiques sont surtout orientées vers l'humain/client et les consultations dites cliniques sont plus orientées vers l'animal/patient. Cette distinction étant faite, les auteurs rappellent que le vétérinaire s'implique nécessairement auprès des deux parties : l'humain et l'animal, car le lien entre eux « n'implique pas seulement la présence des deux parties, mais aussi qu'ils forment une unité ». La notion d'aire transitionnelle illustre les données mises en évidence au cours de cette enquête. Elle permet de comprendre que si l'on parle de l'animal, on parle aussi du propriétaire, que la limite qui existe entre le propriétaire et l'animal n'est pas clairement définie.

ODENDAAL et WEYERS (1990) estiment que « l'aspect psychologique de la pratique vétérinaire peut être vécue comme un choc par certains vétérinaires et, bien que cela puisse entraîner des énervements intenses, le vétérinaire devra prendre cela en compte, dans la mesure où cela constitue une partie substantiel de l'exercice. Un vétérinaire qui regarde cet aspect de son exercice comme étant de moindre importance, qui essaie de l'ignorer, ou qui est incapable de l'identifier, n'est pas capable de fournir un service complet et légitime à la communauté ». « Les vétérinaires qui tentent de négliger les aspects humains de leur exercice se rendront compte que leur cliniques en souffriront ».

Nous avons abordé de manière extensive l'intensité du lien qui peut exister entre un propriétaire et son chien ou son chat. Le modèle d'aire transitionnel permet de comprendre que, sans que l'investissement relève de la pathologie, lorsque l'on parle de l'animal, on parle du propriétaire. Etre sensibilisé à la notion d'attachement entre le propriétaire et son animal, c'est aussi comprendre que le client ne verbalise pas toujours l'importance que l'animal a pour lui.

Nous avons présenté trois angles par lesquels considérer les conséquences de la relation entre le propriétaire et son animal de compagnie, pour le vétérinaire : une optique commerciale, une optique de communication et enfin une optique psychologique. La profession vétérinaire se compose d'aspects très différents, entre le rôle de chef d'entreprise, qui doit veiller à la rentabilité de sa structure, le rôle de médecin qui doit assurer une compétence professionnelle et en même temps trouver le moyen d'expliquer les possibilités thérapeutiques, et le rôle d'un être humain à l'écoute des autres qui, lorsqu'ils amènent leur animal en consultation, viennent aussi avec leurs fragilités intimement liées à cet animal.

Considérer la relation affective entre le propriétaire et son animal de compagnie comme une aire transitionnelle peut permettre de comprendre un peu mieux la dynamique de la relation entre le client et son animal. Sans être un professionnel de la santé mentale, le vétérinaire a un rôle à jouer auprès des autres êtres humains.

B. Limites du rôle du vétérinaire

« La gestion sensible des besoins émotionnels du client peut contribuer à une communication qui est plus chargée de sens et au succès de la clinique. Par contre, il faut se rendre compte que la salle d'attente du vétérinaire n'est pas pareil que celle d'un psychiatre ou d'un psychologue clinicien. Le vétérinaire doit pouvoir identifier les problèmes du client et doit faire preuve de compréhension, mais il doit aussi être conscient de ses limites. Les cas sérieux doivent clairement être référés à des spécialistes ». « La contribution de soutien à la santé mentale de la société du vétérinaire (ou plutôt l'aspect psychologique de son exercice) ne doit cependant pas être sous-estimée » (ODENDAAL et WEYERS, 1990).

Les conséquences des relations affectives qui s'installent entre un propriétaire et son animal de compagnie sont éminemment variables. Les bienfaits des relations humain-animal sont largement abordés dans la littérature vétérinaire, nous n'y revenons pas. Les conséquences néfastes de cette relation ont été présentées dans ce travail. L'animal risque de développer une pathologie comportementale parce que la communication interspécifique ne sera pas claire pour lui, ne répondra pas à ses besoins éthologiques. Le propriétaire peut exprimer, à travers une relation affective intense avec son animal, une souffrance psychologique que le vétérinaire ne peut analyser lui-même, n'ayant pas les compétences professionnelles requises mais il peut essayer d'amener le propriétaire à constater le problème et l'orienter vers quelqu'un de compétent. Pour cela il lui aura fallu créer un climat de confiance avec le propriétaire. Par ailleurs, la relation humain-animal, dans certains cas est exclusive et amène le propriétaire vers une désocialisation. Dans cette situation, il est aussi difficile pour le vétérinaire d'explorer les causes profondes de ce choix et d'accompagner le propriétaire.

Le clinicien devra toujours garder à l'esprit que la relation entre le propriétaire et son animal de compagnie est une relation intime où le propriétaire investit une part de lui-même qui est très importante. C'est un pré-requis pour installer une bonne relation vétérinaire-propriétaire-animal, seul moyen pour accompagner vers une remise en question, un processus nécessairement douloureux.
--

CONCLUSION

Motivées par le constat que la relation propriétaire-animal de compagnie puisse être une relation où le propriétaire s'implique de manière forte, voire qui peut sembler exagérée, et qui peut avoir des conséquences néfastes pour l'animal ou le propriétaire, nous avons tenté au cours de cette étude de comprendre l'aspect psychologique de la relation affective entre le propriétaire et son animal de compagnie.

La mise en place de relations affectives dépend d'abord du développement psychologique du propriétaire. La relation exclusive et particulière entre le bébé et sa mère conditionne la création de tous les liens postérieurs. C'est par l'attachement à la mère, puis le détachement que l'individu, en tant que sujet peut émerger et développer des relations avec son entourage. Ce processus est difficile. Les objets transitionnels, puis aires transitionnelles, notion développée par WINNICOTT, peuvent aider l'individu face à cette difficulté.

La relation que l'on établit avec l'animal dépend aussi de l'espèce animale concernée. Chacune a des caractéristiques cognitives et des capacités de communication avec les êtres humains qui sont particulières. Chez les chats et les chiens de compagnie ces caractéristiques sont sans doute influencées par la domestication. Soulignons dans tous les cas le rôle essentiel de la communication non-verbale.

Enfin, la relation affective entre le propriétaire et son animal est influencée par l'ensemble des représentations que les humains se font des animaux, transmises par la culture, et les projections personnelles que le propriétaire fait sur son animal.

Ces trois composantes construisent une relation particulière. Pour le propriétaire elle est caractérisée par sa simplicité, une affectivité importante, et le fait qu'il s'agisse d'une relation reposante où il ne se sent pas jugé. Nous avons montré en quoi cette relation, avec ces caractéristiques, peut correspondre à une aire transitionnelle pour le propriétaire. Ceci a des conséquences pour lui, il peut y trouver une relation où l'affectif a une place importante et où il peut exprimer sa créativité primaire, inventer ce qu'il aimerait être, sans avoir à assumer exactement ce qu'il est ; les limites du moi et du non-moi au sein de cette aire n'ont pas à être clairement définies.

La relation avec l'animal peut donc être bénéfique pour le propriétaire. Mais si cela devient un lieu d'expression de troubles psychologiques ou psychosociaux, l'animal peut en pâtir et développer des troubles du comportement dont les conséquences pour l'animal et le propriétaire peuvent parfois mener jusqu'à l'abandon ou à l'euthanasie.

Le travail des vétérinaires implique beaucoup de rôles, qui peuvent être mises en rapport avec le lien affectif entre son propriétaire et son animal : au-delà de l'exploitation commerciale, le vétérinaire peut trouver un intérêt partagé, avec le client, et l'animal à s'intéresser à ce lien. S'il est déséquilibré, l'animal peut en souffrir, le vétérinaire devra alors s'y immiscer. Il faudra avoir une méthode cohérente, empathique et créer un climat de confiance pour espérer agir sur le couple propriétaire-animal. Considérer la relation propriétaire-animal de compagnie comme une aire transitionnelle peut aider le vétérinaire à comprendre pourquoi le propriétaire a telle ou telle réaction, pourquoi l'on parle du propriétaire lorsque l'on parle de son chien ou de son chat, pourquoi il doit accomplir un travail de deuil à la mort de son animal... Un vétérinaire n'est pas un psychologue, il doit poser les limites de ses compétences. Mais il reste un acteur du lien qui existe entre les humains et les animaux et ces relations sont riches. Une approche sociologique des relations humain-animal se révélerait sans doute elle aussi riche d'enseignements. Peut-être la relation entre le propriétaire et son animal nous renseignerait-elle sur la possibilité de créer du lien

aujourd'hui, un indicateur dont le vétérinaire serait le témoin privilégié.

BIBLIOGRAPHIE

- Adams C.L. Bonnett B.N. Meek A.H.** Owner response to companion animal death : development of a theory and practical implications, *Canadian Veterinary Journal*, 1999, **40**, 33-39
- Adams C.L. Bonnett B.N. Meek A.H.** Predictors of owner response to companion animal death in 177 clients from 14 practices in Ontario, *Journal of the American Veterinary Medical Association*, 2000, **217**(9) Nov. 1 1303-1309
- Ainsworth M.D.S.** Attachment as related to mother-infant interaction, *Advances in the Study of Behavior*, 1979a, **9**, 2-52
- Ainsworth M.D.S.** Infant-Mother attachment, *American Psychologist*, 1979b, **34**(10), 932-937
- Archer J. Winchester G.** Bereavement following the death of a pet, *British Journal of Psychology*, 1994, **85**, 259-271
- Arfouilloux J.-C.** *Le travail de séparation chez l'enfant* in Avron O. et al. , *Séparation impossible, Séparation nécessaire* Les cahiers de IPPC (Institut de Psycho-Pathologie Clinique), n°10-Nov. 1989, 140p
- Arling G.L. Harlow H.F.** Effects of social deprivation on maternal behavior of rhesus monkeys, *Journal of Comparative Physiological Psychology* 1967, **63** (3), 371-377
- Autiquet M.** *La psychanalyse* Flammarion Paris, 1998, 128p
- Bernard P. et Demaret A.** Pourquoi possède-t-on des animaux de compagnie? Raisons d'aujourd'hui, raisons de toujours in Bodson L. *L'animal de compagnie : ses rôles et leurs motivations au regard de l'histoire* : Journée d'étude, Université de Liège, 23 mars 1996 / [Groupe de contact interuniversitaire sur l'histoire des connaissances zoologiques et des relations entre l'homme et l'animal] ; éditeur Liliane Bodson, Liège, Belgique, 162p 1997
- Berryman J.C. Howells K. Lloyd-Evans M.** Pet owner attitudes to pets and people : A psychological study, *The Veterinary Record* 1985 117 659-661
- Bettelheim B.** *Psychanalyse des contes de fée*, 1999, Pocket, Paris, 476p, (première édition 1976 Robert Laffont)
- Bideaud J. Houdé O. Pedinielli J.-L.** *L'homme en développement* , 9ème édition corrigée, 2002, PUF, Paris, 522p
- Bowlby J.** *Attachement et perte* Volume 1 L'attachement, 1978a, PUF, Paris
- Bowlby J.** *Attachement et perte* Volume 2 La Séparation, angoisse et colère, 1978b, PUF, Paris
- Bowlby J.** Seconde intervention in *Le colloque sur l'Attachement organisé par René Zazzo*, 2^{ème} édition revue et

augmentée, 1979, Paris, Delachaux et Niestlé 250p

- Brunet A.** Perception du concept de dominance par les propriétaires de chien, à partir d'une enquête : 424 questionnaires, *Thèse Méd. Vét.*, Ecole Nationale Vétérinaire de Nantes, 2007, 183p
- Burnum J.F.** The Pet Separation Syndrome *Annals of Internal Medicine*, 2000, **133**(4), Aug. 15, 313-314
- Bustad L.K. Hines L.M. Leathers C.W.** The human-companion animal bond and the veterinarian *Veterinary Clinics of North America : Small Animal Practice*, 1981, **11**(4), 787-810
- Call J., Bräuer J., Kaminski J., Tomasello M.** Domestic dogs (*Canis familiaris*) are sensitive to the attentional state of Humans, *Journal of Comparative Psychology*, 2003, **117**(3), 257-263
- Campbell W. E.** Human/Dog consultations (A new field going everywhere), *Modern Veterinary Practise*, 1975, **56**(5), 345-355
- Castelli P. Hart L.A. et Zasloff R.L.** Companion cats and the social support systems of men with AIDS, *Psychological Reports*, 2001, **89**, 177-187
- Catanzaro T.E.** A Survey on the question of how well veterinarians are prepared to predict their client's human-animal bond, *Journal of the American Veterinary Medical Association*, 1988, **192**(12), 1707-1711
- Chamala S. et Crouch B.R.** A survey of pet owner views of veterinarians in Brisbane environs – A behavioural approach, *Australian Veterinary Journal*, 1981, **57**, Nov, 485-492
- Collier-Baker E., Davis J.M., Nielsen M., Suddendorf T.** Do chimpanzees (*Pan troglodytes*) understand single invisible displacement ?, *Animal Cognition*, 2006, **9**, 55-61
- Cyrulnik B.** *Les Nourritures affectives*, poches Odile, Paris, mars 2000, 252p
- Cyrulnik B., Alameda A., Beata C.** Le chien de remplacement, *Le Point Vétérinaire*, 1995, **26**(165) Feb 1021-1026
- Cyrulnik B., Digard J.-P., Matignon K.-L., Picq P.** *La plus belle histoire des animaux*, Points : Editions du Seuil, 2000, 256p
- Delfour F. Marten K.** Mirror image processing in three marine mammel species : killer whales (*Orcinus orca*) false killer whales (*Pseudorca crassidens*) and California sea lions (*Zalophus californianus*), *Behavioural Processes*, 2001, **53**(3) Apr 26, 181-190
- De Veer M.W., Gallup G.G. Jr, Theall L.A., van den Bos R., Povinelli D.J.** An 8-year longitudinal study of mirror self-recognition in chimpanzees (*Pan troglodytes*) *Neuropsychologia*, 2003, **41**(2), 229-34.
- Dehasse J.** The role of family in the behaviour therapy, *Manual of Canine and Feline Behavioural Medecine BSAVA* 2002, 296 p

- Digard J-P.** Les français et leurs animaux de compagnie, Ethnologie d'un phénomène de société, Hachette Littératures, Fayard, 1999
- Doré F.Y.** Search behaviour in cats (*Felis catus*) in an invisible displacement test : cognition and experience, *Canadian Journal of Psychology*, 1990, **44**(3) Sept. 359-370
- Doron R. et Parot F.** *Dictionnaire de psychologie*, Quadrige/ PUF, 1991, Paris, 756p
- Dramard V.** *Vademecum Pathologie comportementale du chien et du chat*, Med'com, 2007, Paris, 191p
- Dumas C.** Object permanence in cats (*Felis catus*) : An ecological approach to the study of invisible displacements, *Journal of Comparative Psychology*, 1992 **106**(4) Dec. 404-441
- Fiset S., LeBlanc V.** Invisible displacement understanding in domestic dogs (*Canis familiaris*) : the role of visual cues in search behavior, *Animal Cognition*, 2007, **10**, 211-224
- Fox M.W.** Quelques aspects des relations entre le chien et son maître, *Annales de médecine vétérinaire* 1976, **120**, 185-194
- Freud S.** Métapsychologie, 1968, Editions Folio essais, Paris 185p
- Freud S.** Pour introduire le narcissisme in *La vie sexuelle* 1969 PUF Paris 168p (première édition 1914)
- Freud S.** Trois essais sur la théorie sexuelle, 1987, Editions Gallimard, Paris 206p (première édition 1905)
- Freud S.** Totem et tabou, 2001, Editions Payot et Rivages, Paris 226p (première édition 1923)
- Gagnon S. et Doré F.Y.** Cross-Sectional Study of Object Permanence in Domestic Puppies (*Canis familiaris*), *Journal of Comparative Psychology*, 1994, **108**(3), 220-232
- Gásci M., Miklósi A., Varga O., Topál J., Csányi V.** Are readers of our faces readers of our minds? Dogs (*Canis familiaris*) show situation dependant recognition of human's attention, *Animal Cognition*, 2004, **7**, 144-153
- Gómez J.-C.** Species comparative studies and cognitive development, *TRENDS in Cognitive Sciences*, 2005, **9**(3), 118-125
- Goulet S. Doré F.Y., Rousseau R.** Object permanence and working memory in cats (*Felis catus*), *Journal of Experimental Psychology: Animal Behavior Processes*, 1994, **20**(4) Oct. 347-365
- Gubernick D.J.** Maternal 'imprinting' or maternal 'labelling' in goats?, *Animal Behaviour*, 1980, **28**, 124-129
- Hare B., Plyusnina I., Ignacio N., Schepina O., Stepika A., Wrangham R., Trut L.** Social cognitive evolution in captive foxes is a correlated by-product of experimental domestication, *Current Biology*, 2005, **15**, Feb. 8, 226-230

- Hare B. et Tomasello M.** Human-like social skills in dogs ? *TRENDS in cognitive Sciences*, 2005, **9**(9), 439-444
- Harlow H.F.** The Nature of love, *American Psychologist*, 1958, **13**, Dec, 673-685
- Harris C.T.** Human-pet relationships among veterinary clients, *Compendium Small Animal*, 1988, **10**(2), 193-200
- Harris J.M.** Death and bereavement, *Problems in Veterinary Medicine*, 1991, **3**(1) Mar. 111-117
- Hart L.A. Hart B.L. Mader B.** Humane euthanasia and companion animal death : caring for the animal, the client, and the veterinarian, *Journal of the American Veterinary Medical Association*, 1990, **197**(10) Nov. 15 1292-1299
- Hatzfeld J.** *Une Saison de machettes*, Seuil, 2003, Paris, 293p
- Hauser M.D. Kralik J., Botto Mahan C., Garret M., Oser J.** Self recognition in Primates : phylogeny and the salience of species-typical features, *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 1995 Nov. 7, **92**(23), 11081-14
- Heidenberger E.** Housing conditions and behavioural problems of indoor cats assessed by their owners, *Applied Animal Behaviour Science*, 1997, **52**, 345-364, 174p
- Horowitz A.** Attention to attention in domestic dog (*Canis familiaris*) dyadic play, *Animal Cognition*, 2008 Aug 5 (en ligne).
- Jacquet-Viallet F.** 1. Neuf cas cliniques. 2. Chien remplaçant. Chien de remplacement, (2000) Mémoire de Diplôme Vétérinaire Comportementaliste, ENVF, 132p
- Jagoe A., Serpell J.** Owner characteristics and interactions and the prevalence of canine behaviour problems, *Applied Animal Behaviour Science*, 1996, **47**, 31-42
- Jalley E. et Le Moal M.** Attachement in Doron R. et Parot F., *Dictionnaire de psychologie*, Quadrige/ PUF, 1991, Paris, 756p
- Jourdan T.** Les représentations des propriétaires de chien apportant leur animal en consultation. 1992, *Thèse Méd. Vét.* Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort, n° 74, 212p
- Jung C. G.** La réalité de l'âme *TOME 1. Structure et dynamique de l'inconscient*, Lgf Le livre de Poche, Paris 1998 1177p
- Katcher A. H.** Physiologic and Behavioral Responses to companion animals, *Veterinary Clinics of North America : Small Animal Practice*, 1985, **15**(2), Mar. 403-409
- Keddie K. M. G.** Pathological Mourning after the death of a Domestic Pet *British Journal of Psychiatry*, 1977, **131**, 21-5

- Kidd A.H. et Kidd R.M.** Children's attitudes toward their pets, *Psychological Reports*, 1985, 57, 15-31
- Kolondy S.W.** Companion Animal Illness and Human Emotion Historical Overview, *Problems in Veterinary Medicine* 1991 3(1) Mar. 1-5
- Lacan J.** *Ecrits I*, Editions du Seuil, Points, Paris, 1966, 289p
- Laplanche J. Pontalis J.-B.** *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige / P.U.F. Paris, 1967, 524p
- Lestel D.** *Les Amis de mes amis*, La Couleur des idées/Editions du Seuil, 2007, Paris, 223p
- Lévy F. Gervais R, Kindermann U. Litterio M. Poindron P. et Porter R.** Effects of early post-partum separation on maintenance of maternal responsiveness and selectivity in parturient ewes, *Applied Animal Behaviour Science*, 1991, 31, 101-110
- Lorenz K.** Sur la formation du concept d'instinct, 1937, in Lorenz K. *Trois essais sur le comportement animal et humain*, 1970, Points, Paris 240p
- Lorenz K.** *Les fondements de l'éthologie*, 1984, Editions Champs/Flammarion, Paris 426p, (première édition 1978 Springer-Verlag)
- Lorenz K.** *Evolution et modification du comportement, L'inné et l'acquis*, 2007, Editions Payot et Rivages, Paris 174p (première édition 1966)
- Marder A.R. Marder L.R.** Human-companion animal relationships and animal behavior problems, *Veterinary Clinics of North America : Small Animal Practice*, 1985, **15**(2), 411-421
- Martin F. Taunton A.** Perceived importance and integration of the human-animal bond in private veterinary practice, *Journal of the American Veterinary Medical Association*, 2006, **228**(4), Feb 15, 522-527
- Mège C., Beaumont-Graff E., Béata C. et al.** Pathologie comportementale du chien, 2003, Masson-AFVAC, Paris, 319p
- Miklósi A., Kubinyi E., Topál J., Gácsi M., Virányi Z., Csányi V.** A Simple reason for a big difference : wolves do not look back at humans, but dogs do, *Current Biology*, 2003, **13**, 763-766, April 29
- Miklósi A, Pongrácz P., Lakatos G., Topál J. Csányi V.** A Comparative study of the use of visual communicative Signals in Interactions Between Dogs (*Canis familiaris*) and Humans and Cats and Humans (*Felis catus*) and Humans, *Journal of Comparative Psychology*, 2005, **119**(2)179-186
- Milani M. M.** The importance of the human-animal bond, *Journal of the American Veterinary Medical Association*, 1996, **209**(6), Sept. 15, 1064-1065
- Millot J.-L., Bonnin F., Eckerlin A.** Etude expérimentale des modalités olfactives et visuelles dans les systèmes de communication entre l'enfant et le chien familial, *Comptes-Rendus de la Société de Biologie*, séance du

7 avril, 1993, **187**, 666-667

- Molnár C., Pongrácz P., Dóka A., Miklósi A.** Can humans discriminate between dogs on the base of acoustic parameters of barks ?, *Behavioural Processes*, 2006, **73**, 76-83
- Montagner H.** *L'Enfant et l'Animal, Les émotions qui libèrent qui libèrent l'intelligence*, Odile Jacob, Paris, 2002, 288p
- Montagner H.** *L'Attachement. Les débuts de la tendresse*, poches Odile Jacob, troisième édition, 2006, 332p
- Mouren M.-C. Ohayon M. Tatossian A.** Les animaux et leurs maîtres. Aspects psychologiques et psychopathologiques *Annales Médico-psychologiques*, 1980, **138**(5), 543-557
- Munro H. M. C. et Thrusfield M.V.** 'Battered pets' : Munchausen syndrome by proxy (factitious illness by proxy), *Journal of Small Animal Practice*, 2001, **42**(8) 385-9
- Nowak R. Poindron P, Le Neindre P. et Putu I.G.** Ability of 12-hour-old Merino and crossbred lambs to recognise their mothers, *Applied Animal Behaviour Science*, 1987, **17**, 23-271
- Odendaal J.S.J., Meintjes R.A.** Neurophysiological correlates of affiliative behaviour between humans and dogs, *The Veterinary Journal*, 2003, **165**, 296-301
- Odendaal J.S.J. Weyers A.** Human companion-animal relationships in the veterinary consulting room *Journal of the South African Veterinary Association*, 1990, **61**(1), 14-23
- Pageat P.** Etude clinique et expérimentale des troubles du comportement chez les carnivores domestiques. *Thèse Méd. Vét.*, Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon, 1984, 187p
- Pageat P.** *Pathologie du comportement du chien*, 2ème édition, Editions du Point Vétérinaire, Maisons-Alfort, 1998, 384p
- Patronek G. J. Glickman L. T. Beck A. M. McCabe G. P. Ecker C.** Risk factors for relinquishment of dogs to an animal shelter, *Journal of the American Veterinary Medical Association*, 1996, **209**(3) Aug. 1, 572-581
- Petibon J.-L.** L'enfant et l'animal. Des enseignements tirés de l'histoire et de l'éthologie. De l'éthologie au concept d'attachement. Place de l'animal dans le développement et la psychothérapie de l'enfant. Observations en milieu scolaire; *Thèse Doct. Méd.* n° 162, 1985, Bordeaux, 100p
- Piaget J.** *La construction du réel chez l'enfant*, 1937, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 353p
- Piaget J.** *Six études de psychologie*, 1989, Folio Essais, Paris, 215p (1^{ère} édition 1964)
- Piaget J. et Inhelder B.** *La psychologie de l'enfant*, 1966, PUF, Paris, 152p
- Podberscek A.L.** Positive and negative aspects of our relationship with companion animals, *Veterinary Research Communications*, 2006, **30** (Suppl. 1) 21-27

- Podberscek A.L. Blackshaw J.K.** Reasons for liking and choosing a cat as a pet, *Australian Veterinary Journal*, 1988, **65**(10), Oct., 332-333
- Pongrácz P., Molnár C., Miklósi A.** Acoustic parameters of dog barks carry emotional information for humans, *Applied Animal Behaviour Science*, 2006, sous presse
- Pongrácz P., Molnár C., Miklósi A., Csányi V.** Human listeners are able to classify dog (*Canis familiaris*) barks recorded in different situations, *Journal of Comparative Psychology*, 2005, **119**(2), 136-144
- Prato-Previde E. Marshall-Pescini S. et Valsecchi P.** Is your choice my choice ? The owners' effect on pet dogs' (*Canis lupus familiaris*) performance in a food choice task, *Animal Cognition*, 2008, **11**, 167-174
- Pukay B. P.** The impact of the human/companion animal/veterinarian bond on the future of the veterinary profession, *Canine Veterinary Journal*, 2000, **41**, Jan. 28-29
- Quackenbush J.** The Death of a Pet, *Veterinary Clinics of North America : Small Animal Practice*, 1985, **15**(2), Mar. 395-402
- Rasmussen J.L., Rajecki D.W., Craft H.D.** Humans' Perceptions of Animals Mentality : Ascriptions of Thinking, *Journal of Comparative Psychology*, 1993, **107**(3), 283-290
- Ray-Debove J. et Ray A.** *Le Petit Robert Dictionnaire de la langue française*, SEJER (Éditis), Paris, 2000, 2551p
- Reiss D., Marino L.** Mirror self-recognition in the bottlenose dolphin : a case of cognition convergence *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 2001, **98**(10), May 8 , 5937-42
- Romeyer A., Porter R.H., Lévy F., Nowak R., Orgeur P. et Poindron P.** Maternal labelling is not necessary for the establishment of discrimination between kids by recently parturient goats, *Animal Behaviour*, 1993, **46**, 705-712
- Serpell J.A.** Evidence for an association between pet behaviour and owner attachment levels, *Applied Animal Behaviour Science*, 1996, **47**, 49-60
- Shaw J.R., Adams C.L., Bonnett B.N., Larson S. Roter D.L.** Use of Roter interaction analysis system to analyze veterinarian-client-patient communication in companion animal practice, *Journal of the American Veterinary Medical Association*, 2004, **225**(2), 222-229
- Shaw J.R., Bonnett B.N., Adams C.L. Roter D.L.** Veterinarian-client-patient communication patterns used during clinical appointments in companion animal practice *Journal of the American Veterinary Medical Association*, 2006, **228**(5) Mar. 1, 714-721
- Slovenko R.** The Human/Companion Animal Bond and the anthropomorphizing and naming of pets, *Medicine and Law*, 1983, **2**, 277-283

- Spitz R.A.** *De la naissance à la parole. La première année de la vie*, 1968, PUF, Paris 306p
- Spitz R.A.** Extraits d'une correspondance avec R.Z. in *L'Attachement*, 2^{ème} édition revue et augmentée, 1979, Paris, Delachaux et Niestlé 250p
- Stern M.** Psychological elements of attachment to pets and responses to pet loss *Journal of the American Veterinary Medical Association*, 1996, **209**(10) Nov. 15 1707-1711
- Stowe J.D.** The langage of the human-animal bond is animus! *Canadian Veterinary Journal*, 1999, **40**, 670-674
- Stutts J. C.** Veterinarians and their human clients *Journal of the American Veterinary Medical Association* 1997 **210**(12), Jun. 15 1742-1744
- Suomi S.J. Harlow H.F.** Social rehabilitation of isolate-reared monkeys, *Developmental Psychology*, 1972, **6**(3) 487-496
- Tannenbaum J.** Ethics and Human-Companion Animal Interaction A Plea for a Veterinary Ethics of the Human-Companion Animal Bond, *Veterinary Clinics of North America : Small Animal Practice*, 1985, **15**(2) Mar. 431-447
- Triebenbacher S.L.** Pets as transitional objects : their role in children's emotional development *Psychological Reports*, 1998, **82**, 191-200
- Turner D.C.** The ethology of the human-cat relationship, *Schweizer Archiv Tierheilkunde* 1991, **133**, 63-70
- Turner D.C. Feaver J. Mendl M. Bateson P.** Variation in domestic cat behaviour towards humans : a paternal effect, *Animal Behaviour* 1986, **34**, 1890-1901
- Ver N., Vaysse G., Bouhouche A.** Double empreinte filiale chez le chaton persan. Etude expérimentale, *Recueil de médecine vétérinaire*, 1995, **171**(6/7), 441-450
- Virányi Z., Topál J., Gácsi M., Miklósi A., Csányi V.** Dogs respond appropriately to cues of humans' attentional focus, *Behavioural Processes*, 2004, **66**, 161-172
- Vitulli W.F.** Attitudes toward empathy in domestic dogs and cats, *Psychological Reports*, 2006, **99**, 981-991
- Voith V. L.** Attachment of people to companion animals, *Veterinary Clinics of North America : Small Animal Practice*, 1985, **15**(2), Mar. 289-295
- Watson J.S., Gergely G., Csanyi V., Topál J., Gácsi M., Sárkozi Z.** Distinguishing logic from association in the solution of an invisible displacement task in children (*Homo Sapiens*) and dogs (*Canis familiaris*) : using negation of disjunction, *Journal of Comparative Psychology*, 2001, **115**(3), 219-226
- Winnicott D.W.** La préoccupation maternelle primaire, 1956 in *La mère suffisamment bonne* 2006, Editions Payot et Rivages, Paris, 123p

Winnicott D.W. La mère ordinaire normalement dévouée, 1966 in *La mère suffisamment bonne* 2006, Editions Payot et Rivages, Paris, 123p

Winnicott D.W. *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975, 276p (première édition 1971)

Zasloff R.L. et Kidd A.H. Attachment to feline companions *Psychological Reports*, 1994a, **74**, 747-752

Zasloff R.L. et Kidd A.H. Loneliness ant pet ownership among single women 1994b, *Psychological Reports*, **75**, 747-752

Zazzo R. *L'Attachement* 2^{ème} édition revue et augmentée, 1979, Paris, Delachaux et Niestlé 250p

Zazzo R. *Reflets de miroir et autres doubles*, 1993, PUF, Paris, 225p

LES RELATIONS AFFECTIVES ENTRE LES PROPRIETAIRES ET LEURS ANIMAUX DE COMPAGNIE : UNE AIRE TRANSITIONNELLE ?

KELLY Una

Résumé :

Pour comprendre les relations affectives entre les propriétaires et leurs animaux de compagnie, nous avons choisi un angle psychologique.

Si l'étude des capacités cognitives des animaux de compagnie ne permet pas de conclure que l'implication de l'animal dans cette relation est réciproque, nous montrons qu'il existe de réelles possibilités d'interactions et la formation d'un lien durable.

La représentation des propriétaires de ce lien, loin d'une approche éthologique, met en avant la simplicité de la relation, l'absence de jugement, le jeu, la pérennité : des caractéristiques qui permettent de la rapprocher d'une aire transitionnelle, dans la définition qu'en a donnée WINNICOTT.

Nous présentons les conséquences bénéfiques et psychopathologiques pour le propriétaire, comportementales pour l'animal et pour le vétérinaire. Il peut ainsi mieux appréhender l'implication du propriétaire et la nécessité de créer une relation empathique.

Mots clés :

RELATION HOMME-ANIMAL, PSYCHOLOGIE, ATTACHEMENT, COMMUNICATION INTERSPECIFIQUE, RELATION PROPRIETAIRE ANIMAL, OBJET TRANSITIONNEL, ANTHROPOMORPHISME, ANIMAUX DE COMPAGNIE, CARNIVORE, CHIEN, CHAT

Jury :

Président : Pr.

Directeur : Pr. Bénet

Assesseur : M. Bolnot

Adresse de l'auteur :

9 rue de l'Orme
75019 Paris

THE AFFECTIVE RELATIONSHIPS BETWEEN OWNERS AND THEIR PETS : A TRANSITIONAL AREA

KELLY Una

Summary:

In order to understand the affective relationships between owners and their pets we have chosen a psychological view.

From the study of the cognitive capacities of pets one can not come to the conclusion that their implication in this relationship is reciprocal. Nevertheless, we show there truly can be interactions and longlasting bonds.

The owners representations' of this bond, far from an ethological view point emphasize the simplicity of the relationship, the absence of judgement, playing, durability : characteristics that allow us to compare it with a transitional area, in the way it was defined by WINNICOTT.

We present the consequences both beneficial and psychopathological for the owner, behavioural for the pet and for the veterinarian. This can help to comprehend the owner's implication and the importance of creating an empathetic relationship.

Keywords :

HUMAN-ANIMAL BOND, PSYCHOLOGY, ATTACHMENT, INTERSPECIFIC COMMUNICATION, OWNER PET BOND, TRANSITIONAL OBJECT, ANTHROPOMORPHISME, PET, CARNIVORE, DOG, CAT

Jury :

President : Pr.

Director : Pr. Bénet

Assessor : Mr. Bolnot

Author's address:

9 rue de l'Orme
75019 Paris